Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/mercure-de-france-1890_1918-09-01_129_485

# MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT VINGT-NEUVIÈME

Septembre-Octobre 1918

Septembre-Octobre 1918 — Tome CXXIX

# MERCVRE

DE

# FRANCE

(*Série Moderne*)

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXVIII

N° 485 – Tome CXXIX 1er Septembre 1918

# MERCVRE

DE

# FRANCE

*Vingt-neuvième Année*

**Paraît le 1er et le 16 de chaque mois**

HENRI ALBERT, EDMOND CAZAL, JULES CHOPIN, MARCEL COULON,
LUCILE DUBOIS, ÉDOUARD DUJARDIN, GUSTAVE FUSS-AMORÉ,
CHARLES-HENRY HIRSCH, GEORGES HOUARD, HENRI LALANDE,
ARTHUR LANGFORS, HENRI MAZEL, PAUL MORISSE, PÉLADAN, A. PIERRE,
CARL SIGER.

*PRIX DU NUMÉRO*

**France : 1 fr. 50 *net*. | Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVIII

# SOMMAIRE

N° 485. — 1er SEPTEMBRE 1918


| | | |
|---|---|---|
| Marcel Coulon | *Le Problème de Rimbaud. Sa Solution* | 5 |
| Georges Houard | *Les Bombardements par avions à grande distance et l'Aviation américaine* | 35 |
| Edouard Dujardin | *La Prière de Minuit*, poème | 47 |
| Edmond Cazal | *Voluptés de Guerre* | 52 |
| Henri Lalande | *La Raison du Cancer* | 70 |
| Péladan | *Les Dévotes d'Avignon*, roman (VII-VIII). | 77 |


## *REVUE DE LA QUINZAINE*


| | | |
|---|---|---|
| Henri Mazel | *Science sociale* | 110 |
| Carl Siger | *Questions coloniales* | 117 |
| Charles-Henry Hirsch | *Les Revues* | 124 |
| Divers | *Ouvrages sur la guerre actuelle* | 132 |
| Divers | *A l'Etranger :* | |
| | *Allemagne* (Henri Albert) | 151 |
| | *Autriche-Hongrie* (Jules Chopin) | 157 |
| | *Belgique* (Gustave Fuss-Amoré) | 161 |
| | *Finlande* (Arthur Langfors) | 165 |
| | *Russie* (A. Pierre) | 168 |
| | *A travers la Presse* (Paul Morisse). | 170 |
| Lucile Dubois | *La France jugée à l'Etranger : La Philosophie du maréchal Foch* | 176 |
| Mercvre | *Publications récentes* | 178 |
| — | *Echos* | 179 |


**La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.**

### MANUSCRITS

**Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.**

*COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés* **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

# LE PROBLÈME DE RIMBAUD

## SA SOLUTION [1]

—

### I

Peu de dates, dans cette vie où nulle date n'est négligeable, ont plus d'importance que celle qui va des derniers jours de mai au début de juin 1871, et voit éclore *Paris se repeuple*. Du moins, s'il est vrai que ce poème tienne entre le moment où Rimbaud fuit la répression versaillaise et celui où Charleville le reçoit hâve, épuisé par une course de soixante lieues, frémissant de rage et de frayeur :

Société, tout est rétabli !...

Réalité insupportable — quand le rêve montre encore au visionnaire vaincu « une mer de flammes et de fumée au ciel ; et à gauche, à droite, toutes les richesses flambant comme un milliard de tonnerres (2) ! » — abomination : le spectacle des vainqueurs prenant possession de la « Cité sainte » — (sainte, parce qu'un instant la purifia le flot des Barbares purificateurs),

O lâches, la voilà ! Dégorgez dans les gares !
Dans le sillage de vos femelles,
Tas de chiennes en rut mangeant des cataplasmes,

accourez ! Mangez, buvez, jouissez, vous tous, hargneux, pourris,

(1) Voici le premier des trois chapitres qui terminent le travail dont le *Mercure* a publié début et milieu dans les numéros des 16 novembre 1913 et 1er mars 1914. On trouvera les deux chapitres restants dans *Témoignages* IVe série, volume réservé au « Problème de Rimbaud ».

(2) *Une Saison en Enfer : Mauvais sang.*

O cœurs de saleté ! bouches épouvantables...
Syphilitiques, fous, rois, pantins, ventriloques...
Les idiots râleux, vieillards, pantins, laquais,

investissez « la putain Paris », en attendant qu'elle se secoue une nouvelle fois de vos loques et de vos poisons,

Avalez pour la Reine aux fesses cascadantes...
Fonctionnez plus fort, bouches de puanteurs !

Faites de cette Sodome, sur laquelle nous avions jeté le soufre et le feu, « ulcère plus puant à la nature verte » qu'elle fut jamais ! Entrez sans crainte :

Allez, on préviendra les reflux d'incendie !
Voilà les quais, voilà les boulevards, voilà
Les maisons sur l'azur léger qui s'irradie
Et qu'un soir la rougeur des bombes ébranla !...

... ce grand soir auquel ne succédera pas d'aurore !...

Mais, fruit de la randonnée ou de l'arrivée, ces strophes marquent dans l'évolution rimbaudienne. On peut les considérer comme un renoncement à l'action matérielle. Des deux moitiés du sectaire social, soldat et théoricien, ne subsiste que le second, le communiste du *Projet de constitution*.

La propriété sans restriction lui paraît un monstrueux abus : source de misère, de bassesse, de vanité, de convoitise, d'injustice, de haine. Il s'indigne de l'ouvrier dépouillé du produit intégral de son travail par l'oisiveté prétentieuse et rusée ; il juge que l'homme aux mains rudes qui construit un mur est supérieur au « monsieur » qui fait des discours et des lois. La terre et l'outil doivent appartenir à la communauté, ce qui tuera le vol, la fausseté, la chicane...

L'harmonie, il l'organise, il l'assure par un *Projet de constitution* rationnelle et complète. Supprimant la représentation élue...

Dans la constitution faite par Rimbaud, le peuple s'administre sans intermédiaires, en se réunissant tout simplement par commune ou par fraction de commune pour voter les décisions utiles au groupe. Tout exercice indispensable d'autorité, toute direction du travail dépendent du vote, et la mission ainsi conférée doit être, au bout d'une courte période, renouvelée de la même manière.

Comme cette république idéale est communiste, fondée sur la suppression de l'argent et l'organisation de l'unique travail nécessaire à la vie, son fonctionnement n'a pas besoin d'autres complications. Le centre fédéral — autant qu'il m'en souvient — se composait cependant de délégués temporaires, mais avec mandat impératif et strictement renfermé dans les instructions de la commune (1).

(1) Delahaye, *Rimbaud*, p. 31 et 1. — « Je ne pense pas que ma mémoire puisse

Cet être incomplet ne durera guère et le susdit travail (dont il semble que la seule mémoire de M. Delahaye a conservé souvenir) disparaîtra avant le nouveau départ pour Paris qui suit *Bateau Ivre*. Ainsi de mai-juin 1871 à septembre-octobre, les opinions politiques de l'enfant ne vivront plus qu'à titre d'excitants lyriques. Polémiques avec *Les Pauvres à l'Eglise* où le Téniers des pires magots, encouragé par Rembrandt, peint ; où, « bavant la foi mendiante et stupide »,

> Heureux, humiliés comme des chiens battus,
> Les Pauvres au bon Dieu, le patron et le sire,
> Tendent leurs orémus risibles et têtus
> ... Vers le chœur ruisselant d'orrie et la maîtrise
> Aux vingt gueules, gueulant les cantiques pieux...

parmi quelle « collection de vieilles à fanons », d'aveugles, d'épileptiques, de « Dames des quartiers distingués » ! Parmi quelle atmosphère — Seigneur ! — de puanteurs, de laideur, d'hypocrisie, sous le regard de Jésus :

> Qui rêve en haut, jauni par le vitrail livide,
> Loin des maigres mauvais et des méchants pansus !

Polémiques avec *Les Premières Communions*, dont Verlaine détestait bien haut l'esprit « qui nous paraît dériver d'une rencontre malheureuse avec le Michelet sénile et impie, le Michelet de dessous les linges sales de femme (1) » — et dans la profondeur duquel j'oserai descendre. Rétrospectifs avec les *Poètes de sept ans...*

Agissantes ou contemplatives, elles perdront, chaque jour, les opinions politiques de Rimbaud, leur caractère positif, pour s'affirmer négatrices et nihilistes. Puis, de même qu'il perdit l'envie de les voir pratiquement se réaliser, le poète perdra le goût de leur expression même, renoncera à maudire, à condamner, à exécuter en leur nom, deviendra aussi indifférent à la sociologie qu'il doit devenir à la poésie. J'entends de cette indifférence radicale, qui oublie jusqu'à l'existence de la chose ; qui, lorsqu'on la lui rappelle, a besoin de passer par l'étonnement avant d'arriver au dégoût. J'ai dit et je redirai à

me tromper beaucoup sur les traits principaux de cette constitution que Rimbaud me lut à Charleville dans le courant du mois d'août 1871. Au reste je ne suis pas seul à l'avoir connue, car elle fut communiquée à ce groupe de professeurs, MM. Izambard, Dupré, Deverrière, Lenel, qui si intelligemment encourageaient le jeune poète... Elle formait la matière d'un cahier en écriture serrée. C'était une œuvre évidemment considérable tant par sa forme que par son esprit... (*Ibid*, p. 33.)

(1) Verlaine : *Les Poètes Maudits*.

quel point ses lettres d'Arabie et d'Abyssinie sont loin de tout passé de littérature. Elles ne sont pas moins singulières quand on songe quel ardent républicain, socialiste, anticatholique leur auteur fut. — « Vous me parlez des nouvelles politiques. Si vous saviez comme ça m'est indifférent! » — écrira-t-il d'Harar en mai 1883...

Ainsi, après *Paris se repeuple*... Mais faut-il prendre à la lettre cette division et celles qui suivent ? — Oui, autant que les divisions ont un sens en psychologie où tout se touche, s'emmêle, où le corps simple n'existe pas. Et certes, plus une mentalité est complexe, moins bien ses éléments se peuvent isoler, et l'habileté de l'analyste, ses précautions, ses réserves ne purgeront pas d'arbitraire ses catégories. Mais si la mentalité de Rimbaud est de complication grande, elle n'est pas un fouillis. Les séries d'états qui la composent, pour être d'ordre très différent, s'y succèdent avec un ordre dont je n'ai jamais rencontré d'exemple. Cela tient, d'une part, à la puissance de volonté que l'homme possède, à sa maîtrise de soi, à sa faculté critique ; et, d'autre part, à la force des différentes passions qui l'ont animé. Politique, art, évangélisme, polyglottie, sciences, négoce, et, s'opposant à sa faim de vagabondage, l'ardent désir de la fortune et du repos qui torturera ses derniers ans : chacune de ces passions a régné en maîtresse absolue dans son cœur, c'est-à-dire dans son cerveau, n'a pas laissé place pour une rivale, a dominé sans hésitations ni scrupules. Cet être si fourmillant a été cependant très successif. Ce qui empêche maintes natures d'être nettement catégorisables, d'entrer par fragment dans des tiroirs, ce n'est pas leur richesse, souvent, c'est leur manque de caractère. Quelque jugement qu'on porte sur le caractère de Rimbaud, il est doué de caractère à un point qui dépasse la moyenne de beaucoup. L'homme a voulu bien des choses dans sa vie, en dehors de celle-ci : être libre ; a chéri bien des divinités, en dehors de la Nature, qui l'aura toujours. Ce qu'il a voulu le lendemain a souvent, pour ne pas dire toujours, été le contraire de ce qu'il voulait la veille. Mais il n'a guère voulu deux choses diverses au même moment. Autant qu'un être supérieurement intelligent peut être un bloc, Rimbaud l'a été. Ces constatations permettent de tailler dans son cerveau et dans son œuvre des divisions nettes, sans autre réserve

sinon la réserve générale que le psychologue proclame par le fait qu'il se proclame psychologue.

## II

La division donc que j'établis entre le Rimbaud d'avant et le Rimbaud d'après *Paris se repeuple* va-t-elle jusqu'à soutenir qu'après son retour de la Commune, se contentant de joindre, pour flageller cette société maudite, « le sanglot des infâmes, la haine des forçats, la clameur des maudits » à ses « rayons d'amour » (1), notre Ezéchiel n'a pas songé une seule fois à reprendre le fusil et, peut-être, le bidon de pétrole de l'insurgé ? — Evidemment, non. Tout en disant nettement ce qu'on a à dire, il faut savoir laisser assez de jeu autour de ses affirmations pour que la découverte de faits imprévus ne leur fasse qu'un mal réparable. Qu'une maille vienne à rompre, elle n'entraînera pas la rupture de mon filet. L'ex-disciple de Babeuf a bien pu se réveiller quelquefois, au cours des séances de « l'Académie d'Absomphe », au point de rimer politique et sociologie, cela n'est pas complètement impossible. Je l'admettrai, même si je ne tenais d'un des convives du *Coin de Table* que, dans l'atelier, ou en sortant de l'atelier de Fantin-Latour, l'enfant, un jour, entama une discussion politique qui faillit tourner à l'aigre. Mais qu'on n'infère pas trop de *Qu'est-ce pour nous, mon cœur ?...* Ce poème est moins le fait d'un révolté social que d'un révolté tout court, ce que je nie certes pas que Rimbaud, après la Commune, soit resté, moi qui le ferai mourir dans la propre peau du damné de Baudelaire. Il est le fait, ce poème, d'un révolté intégral, en révolte précisément contre ses croyances, ses enthousiasmes d'hier. Et même en ne tenant pas compte de la ligne de prose qui le termine, du « ce n'est rien, j'y suis, j'y suis toujours », qui peut avoir été ajouté en guise de commentaire pour en accuser le côté phraséologique et vain (2), — ces strophes ne proclament-elles pas l'inutilité, la vanité de la révolte ? Ne ressortissent-elles pas au nihilisme absolu ? Ne sont-elles pas comme l'art pour l'art du terrorisme ?

(1) Le Poète prendra le sanglot des infâmes,
La haine des forçats, la clameur des maudits ;
Et ses rayons d'amour flagelleront les femmes,
Ses strophes bondiront : Voilà ! voilà ! bandits.

(2) Et non pas tout à fait dans l'intention que M. Berrichon, toujours préoccupé d'édulcorer son héros et, cette fois, de diminuer sa vigueur anarchique, lui attribue :

Qu'est-ce pour nous, mon cœur, que les nappes de sang
.....
Et toute vengeance? — Rien!... Mais si, toute encore
Nous la voulons!

De même, quand je dis que l'œuvre de Rimbaud avant *Paris se repeuple* est exclusivement l'œuvre d'un militant social, je n'oublie ni *Sensation*, ni *Ophélie*, ni cette belle grappe de sonnets dont *Ma Bohême* est le centre. Mais je réfléchis que l'amour de la liberté matérielle, fondement pour Rimbaud de la liberté politique, religieuse et morale, enflamme ces vers apparemment désintéressés; qu'ils célèbrent l'homme libre dans la nature libre, protestent, de façon plus ou moins directe, contre l'assujetissement social:

O pâle Ophélia, belle comme la neige,
Oui, tu mourus, enfant, par un fleuve emporté,
C'est que les vents tombants des grands monts de Norvège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté!...

Et le héros de *Sensation*, par sa volonté de vivre, nous dit ce que la « pauvre Folle » déclare par sa volonté de mourir. Et l'un et l'autre poèmes demandent ce que demande *Le Forgeron* quand ce démocrate déchaîné, s'adressant à « ce gros-là » de Louis Seize:

Or, n'est-ce pas joyeux de voir au mois de juin
Dans les granges entrer des voitures de foin
Énormes, de sentir l'odeur de ce qui pousse,
Des vergers, quand il pleut un peu...

Et *Ophélie*, et *Sensation*, et *Ma Bohême* transportent hors

« Nous croyons pouvoir, sans crainte de nous méprendre, attribuer ces vers de destruction, de « vitriol » tombant ironiquement dans un sarcasme féroce à l'influence de l'absinthe. Ils ont été faits à Paris dans un café et en présence d'amis, au commencement de 1871 ou peut-être 1872. Aussi coup, le poète, revenu au calme, y a ajouté, afin qu'on ne se méprît pas, le commentaire ironique » (Berrichon, *J.-A. Rimbaud, le Poète*, p. 125.)

S'il y a commentaire ironique, c'est, à mon avis, du genre de celui que Delahaye a signalé sur certaines pages du manuscrit des *Illuminations*, notes ajoutées « longtemps après au cours d'une revue d'ironie et moqueuse du manuscrit, dans un de ces moments où l'auteur en venait à trouver pitoyablement drôle qu'il eût pu faire de la littérature » (Delahaye, p. 45).

Par exemple après ce passage répété en manière de refrain dans *Barbare* : « Le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques », le poète dégrisé, de visionnaire devenu spectateur normal, ajoute : « Elles n'existent pas ». Observation analogue pour *Enfance II*.

Je n'ai pas vu le manuscrit et je ne me prononce pas nettement. Mais la phrase en question n'est-elle pas déjà contenue dans le poème, et n'est-ce pas une façon sarcastique de souligner l'amertume du déjà sarcastique: « ... Et toute vengeance? — Rien... » Rimbaud a pu signaler, quand ce serait après coup, que l'explosion du monde ne l'apaisait pas, ne l'anéantissait pas, le laissait toujours vivant entre les griffes de son démon.

du plan mythologique ce que, dans le plan mythologique, le panthéisme militant de *Soleil et Chair* débat.

L'amour de la liberté matérielle, vous le trouvez dans *Ce qui retient Nina*, vous le trouvez dans *Les Assis*. Ces deux pièces dissemblables, en définitive, ne diffèrent que par le ton. La chanson accoutumée y chante. Ici tendre, idyllique, parfumée, éclatante des senteurs et des rayons printaniers ; là, caricaturale férocement.

Ta poitrine sur ma poitrine
Hein ! nous irions,
Ayant de l'air plein la narine,
Aux frais rayons

Du bon matin bleu qui vous baigne
Du vin de jour,
Quand tout le bois frissonnant saigne
Muet d'amour.

De chaque branche, gouttes vertes
Des bourgeons clairs,
On sent dans les choses ouvertes
Frémir des chairs.....

Mais un obstacle retient la belle fille, la muse de ce poème. Et un obstacle retient le vieillard de bibliothèque que la verve terrible est venue « clouer nu au poteau de couleurs ». C'est *le bureau* (1). Seulement, dans l'idylle, l'horrible instrument est aperçu de loin, de très loin : le prisme printanier, le prisme ensoleillé l'atténue, l'efface, l'escamote. Au contraire l'invective s'appuie sur lui pour tracer son hideux portrait.

La tendresse, enfin, qui anime *Les Effarés* jaillit d'une source libertaire. C'est parce qu'il déteste violemment que Rimbaud fait preuve de tant d'amour. *Les Poètes de sept ans*, qui nous disent tant de choses, sont là pour le dire. Ces « effarés » ne sont-ils pas ceux-là dont l'autorité maternelle lui interdit sévèrement de faire « ses familiers » ? Regardez comme il les a peints. Ah ! certes, il ne les idéalise pas, ces gosses avec qui les moutards de Poulbot eux-mêmes hésiteraient à jouer. Et il n'était pas, dans le fond, plus porté vers eux

(1) ... Tu viendras, tu viendras, je t'aime,
Ce sera beau !
Tu viendras, n'est-ce pas ? et même....
ELLE :
Mais... le bureau ?

que vers les autres « effarés » (1), les mendiants et les mendiantes qu'il défendra dans *Les Pauvres à l'Eglise* contre le Bon Dieu, contre ses prêtres, contre ceux qui défendent les prêtres et leur Bon Dieu. Mais il en arrive à les aimer véritablement et à les traduire d'une façon qui nous touche, parce qu'on aurait voulu qu'il les délaisse. Et puisque sa mère, « le surprenant à *ces* pitiés immondes, s'effrayait » — la pitié s'enracinera en lui.

Au moment où son génie lui donne pouvoir d'écrire les *Effarés*, Rimbaud goûtera des délices à changer l'enfant de mise et de mine élégantes que sa mère a fait de lui, contre un dépenaillé, hirsute, grossier enfant des rues, contre un vagabond crevant la faim. Car les *Effarés* datent d'un jour où son vagabondage le rendit l'un de ces petits martyrs à genoux devant la cuisson d'un pain qui ne sera pas pour leur ventre. Dans ce poème encore, le revendicateur social, l'ami du pauvre par haine du riche, de l'affamé par détestation du repu, du loup par dégoût du chien au cou pelé, donne de la voix.

Encore tout enfant, j'admirais le forçat intraitable sur qui se referme toujours le bagne ; je visitais les auberges et les garnis qu'il aurait sacrés par son séjour ; je voyais *avec son idée* le ciel bleu et le travail fleuri de la campagne...

Sur les routes, par des nuits d'hiver, sans gîte, sans habits, sans pain, une voix étreignait mon cœur gelé...

lirons-nous dans la *Saison en Enfer*.

## III

Voici donc qui me paraît approcher la vérité dans la mesure du possible. Avant *Paris se repeuple*, le poète surbordonne l'art à la politique ; et, dans la politique, la théorie à l'action, parce que l'action c'est la plus pressée et que l'homme est un positif, un réalisateur et, par-dessus tout, un impatient. Le chanteur donc, le « lâche musicien » (comme dit Platon), n'existe qu'aux moments perdus pour le citoyen et ce n'est pas la faute de ce dernier si les circonstances lui ont laissé tant de loisir. Embauché par le journaliste de Charleroi, l'enfant n'eût peut-être pas fixé les épisodes qui vivent dans *Au Cabaret vert*, *la Maline*, *Ma Bohème*. Ces oasis délicieuses dans sa

(1) Ces effarés y sont et ces épileptiques
Dont on se détournait hier aux carrefours.

urnaise, il n'aurait eu ni le temps, ni l'envie de nous les of-
ir. Nous savons d'ailleurs le cas qu'il faisait de ces amuset-
s, recueillies par lui alors qu'il n'avait rien de mieux à faire,
notamment en novembre 1870, à Douai, tandis qu'il attend
rapatriement administratif. — « Brûlez, *je le veux*, brûlez
*us les vers que je fus assez sot* pour vous donner lors de mes
jours à Douai (1). » Après *Paris se repeuple*, l'apôtre a cédé
pas à l'artiste, mais à condition que ce dernier n'abandonne
as la tâche entreprise. Le but que poursuivait l'apôtre, un
mps en effet, l'artiste le poursuivra. Après *Bateau Ivre*, la
ilosophie sociale sera délaissée. Le titre des poèmes le prou-
: *les Chercheuses de Poux*, *les Corbeaux*, *Voyelles* ; leur
cture encore mieux

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes...

e voir faire l'artiste, l'esthète, c'est comme si vous surpreniez
nacréon essayant la lyre d'Archiloque ou de Tyrtée. Mais
acune de ses productions accroîtra notre surprise. Qu'im-
orte, à partir d'ici, qu'une chronologie tant soit peu précise
ous fasse défaut! Nous pouvons classer chronologiquement
s poèmes suivant leur degré d'indépendance à l'égard de ce
i l'assujetissait autrefois.

L'eau claire, comme le sel des larmes d'enfance,
L'assaut au soleil des blancheurs des corps de femmes (2)

bien :

La chambre est ouverte au ciel bleu turquin.
Pas de place : des coffrets et des huches.
Dehors le mur est plein d'aristoloches
Où vibrent les gencives des lutins (3),

aque pas rapproche le transfuge, de l'art pour l'art, en at-
ndant l'art pour l'art suraigu des chansons dernières, celles
i figureront, à titre d'exemples de sa poétique ultime, dans
chapitre d'*Une Saison* intitulé « Alchimie du Verbe ». Si
Rimbaud des trois premiers voyages parisiens et du vaga-
ndage belge brûle de jouer, au besoin à l'aide de sa lyre, un

) Lettre du 10 juin 1871 (*Nouvelle Revue Française* du 1er octobre 1912). Ce
je soulignerai est souligné dans le texte, ici comme ailleurs.
) *Mémoire*.
) *Jeune Ménage*. Vraisemblablement postérieur à *Mémoire*, parce que d'une
sodie plus irrégulière, ce poème porte sur un manuscrit récemment retrouvé la
e du 27 juin 1872.

rôle social, la galère qui, en septembre 1871, cingle vers le groupe verlainien porte une cargaison de pure littérature.

Comment ce détachement s'explique-t-il ? D'abord par des raisons d'ordre mécanique. L'ardeur avec laquelle Rimbaud s'en va appelle à brève échéance l'arrêt. Non pas le coureur de fond, mais le coureur de vitesse, un sprinter perpétuellement à l'emballage. Or, il est de l'essence de l'emballage de ne pas durer. Mais cette machine-là n'est pas arrêtée que déjà elle est repartie. Rimbaud, au cérébral comme au physique, ne saurait rester en place. Ajoutons son besoin de s'analyser, de se juger, une logique inexorable et la dureté de son jugement. D'où après l'action, la réaction. Action et réaction, celle-ci aussi violente que celle-là, la formule peint Rimbaud, qu'il s'agisse de politique, d'art, de n'importe quoi. Condamné à brûler ce qu'il adora, à adorer ce qu'il brûla, il va droit de l'enthousiasme au dégoût. Voulez-vous un exemple encore? Ce furieux ennemi du Dieu chrétien a passé par une crise de catholicité qui explique *les Premières Communions* et le reste. On le vit, à douze ans, défendre unguibus et rostro le bénitier de la chapelle du collège contre des camarades irrespectueux et portant fièrement ce titre de : sale petit cagot (1). En dehors de son besoin d'indépendance physique et morale, de son instinct de révolte, élément stable de sa nature, passion à côté de laquelle ses autres passions, quelque effrénées, ont l'air de simples caprices, la contradiction est sa loi. Versatile, non, ce terme impliquant des pas en arrière, un retour parfois aux points abandonnés, et Rimbaud non seulement ne revient pas, mais même ne regarde jamais derrière lui, sinon pour injurier ou pour ridiculiser son ombre. Versatile, non, mais antipodesque et de contrepied.

Il est visible aussi que l'enfant a trouvé dans les milieux révolutionnaires des motifs de découragement analogues à ceux (sur lesquels je me suis déjà expliqué) que le milieu littéraire lui fournira. Motifs du même ordre, mais bien plus justifiés. Que voulez-vous ! Ici, plus encore qu'ailleurs, c'est vraiment par trop la faute de la nature. La disproportion entre son physique et son moral, son aspect et ses prétentions (si naturelles, avec dix ans de plus !) est trop forte. L'orgueil, l'autoritarisme qui lui rendait insupportable la moindre manifestation de la vanité d'autrui, cette timidité sur laquelle

(1) Delahaye, *op. cit.*, p. 21.

je ne saurais trop revenir — trop belle cible aux outrages des événements et des hommes ! Porter avec tant de preuves à l'appui l'âme d'un Mirabeau et d'un Robespierre, avoir si éloquemment souffleté les rois et Dieu, se sentir gros des théories que nous soupçonnons et de celles que nous ne soupçonnons pas (car, de même que nous serions incapables de mesurer sa maturité poétique si nous n'avions pas ses vers, ce n'est pas sur des on-dits, que nous jaugerons ses capacités politiques ; et le crédit que nous leur prêterons sera sans doute au-dessous de leur mérite) ; avoir fait à ce point le sacrifice de son bonheur, de sa vie ; et finalement jouer les enfants de troupe dans je ne sais quel ramas de pauvres hères intellectuels qui ne veulent et qui ne peuvent voir en lui que ce qu'il est, parbleu ! physiquement : un gamin, — quelle ironie, quelle aventure à vomir ! Son vomissement, Rimbaud l'a parodié sur le ton qui convient à une âme fière dans les triolets du *Cœur volé*. « Motifs à dessins drôles... antithèse aux douces vignettes pérenelles où batifolent des cupidons, où s'essorent des cœurs panachés de flammes, fleurs vertes, oiseaux mouillés, promontoires de Leucade, etc... » dira-t-il d'un air détaché (1). Ne prenons pas le change ; le malheureux n'a rien fait peut-être de plus amer que la pièce qui commence :

Mon pauvre cœur bave à la poupe,
Mon cœur est plein de caporal,
Ils lui lancent des jets de soupe,
Mon triste cœur bave à la poupe
Sous les quolibets de la troupe
Qui pousse un rire général,
Mon triste cœur bave à la poupe,
Mon cœur est plein de caporal...

Non qu'il faille considérer ce... badinage comme inspiré par le séjour de Rimbaud à la caserne de Babylone où la Commune le verra parmi les « tirailleurs de la Révolution (2) ». Version séduisante telle que M. Berrichon nous l'offrait, mais que les affirmations et les précisions de M. Izambard condamnent (3). J'y vois alors la conséquence de l'arrestation qui suit sa fuite du domicile maternel, fin août 1870, premier

(1) Lettre du 10 juin 1871, précitée. Elle contient une copie du poème avec la date juin 1871, et comme titre *le Cœur du Pitre*.
(2) Bourguignon et Houin, *Rev. d'Ardenne et d'Argonne*, 1896, p. 53.
(3) V. *Nouv. Revue Française*, nov. 1912, p. 948.

contact épouvantable avec la vie, de notre naïf écolier. Elle est le fruit de l'internement au Dépôt, puis à Mazas, parmi les détenus politiques ou de droit commun, dont regorgèrent les prisons parisiennes aux alentours du 4 septembre. Ces « frères » ingrats, auxquels l'enragé et dogmatique et apostolique garçon tenta nécessairement de souffler sa flamme directrice, en sont responsables. Elle est le fruit encore des fréquentations et des conversations de Rimbaud au cours de la plus navrante peut-être de ses équipées, ce séjour à Paris en février 1871 où on nous le représente hôte des ponts et des asiles de nuit; de ses entretiens et des rebuffades que son âge dut lui valoir. Mais moralement *le Cœur volé* s'applique à la période entière où, ambitieux de jouer un rôle social, Gavroche s'efforçant d'être Enjolras, l'enfant s'est heurté, au grand dam de son orgueil, à la réalité cruelle. Antérieur à la débâcle que l'échec de la Commune provoque en lui, puisque M. Izambart en a reçu la copie dans une lettre datée du 15 mai 1871, — *le Cœur volé*, l'annonce cette débâcle, la prophétise. L'une des curieuses propriétés de Rimbaud, c'est d'avoir prophétisé; d'avoir su, clair spectateur de son passé et de son présent, calculer son avenir, lui qui a écrit: « *Je* est un autre. » Son refus de terminer ses études, à ce fort en thème, son mépris invincible des examens, et toutes les conséquences qu'il entraînera, n'est-il pas annoncé dans la narration trouvée dans un de ses cahiers de 1862 (1) (il a huit ans)? Sa vie de vagabondage mondial et sa lassitude finale prédites dans *Bateau Ivre?* Son existence d'exploration et de négoce dans *Une Saison?* Celui qui constate dans ses lettres d'Abyssinie la puissance de son désir de fortune et de repos, désir à la foi son bourreau et son soutien, lira-t-il sans étonnement dans *Comédie de la Soif* la pièce intitulée : *Le pauvre Songe?* Nul n'a jeté sur soi un regard plus désintéressé, objectif que l'autobiographe des *Poètes de sept ans*.

(1) « Pourquoi — me disais-je — apprendre du grec, du latin? Je ne le sais. Enfin, on n'a pas besoin de cela! Que m'importe à moi que je sois reçu? A quoi cela sert-il d'être reçu? A rien, n'est-ce pas? Si, pourtant; on dit qu'on n'a une place que lorsqu'on est reçu. Moi, je ne veux pas de place; je serai rentier...

... Pour être décrotteur, gagner la place de décrotteur, il faut passer un examen, car les places qui vous sont accordées sont d'être ou décrotteur, ou porcher, ou bouvier. Dieu merci, je n'en veux pas, moi, saperlipouille. » — V. la narration entière dans Berrichon : *J. A. Rimbaud : le Poète*, pp. 26 et suiv. — et ma note, en ce qui concerne la date, du *Mercure* du 16 nov. 1913.

Et à le regarder de près, je vois bien que son dégoût de la politique est irrémédiable avant la Commune. Si le militant ne rendra le dernier soupir qu'avec *Paris se repeuple*, déjà ses moments sont comptés; lui-même en a fait le compte.

Mais ce passage de la politique aux lettres comporte une étape qu'il ne faut pas négliger. Rimbaud n'a pas renoncé si simplement à l'apostolat. Son dogmatisme, son altruisme découragés sur le terrain social, il les a portés sur le terrain littéraire. En bon romantique, même dégoûté du forum et des barricades, il considère encore « le Poète » comme voué au bonheur de l'humanité, créé pour « guider la marche au progrès de l'âme universelle ». La très importante lettre du 15 mai 1871 (1) explique ce rôle divin, ce rôle que Hugo lui-même n'avait pas conçu parce que « trop cabochard », trop timide, trop réactionnaire. Elle est un raffinement des préfaces hugoliennes, Hugo dépassé, battu à l'aide de ses propres armes. Elle n'est pas rien que cela. Le jour prochain où, revenu de toute disposition à faire le bonheur de l'humanité, Rimbaud sera devenu le *voyant* ultra égoïste des *Illuminations*, il gardera de cette manière d'art poétique abandonné quant à l'âme, le côté matériel, formel. Ce mot de « voyant », qui a été en quelque sorte son mauvais génie, se trouve, en effet, contenu dans la dite lettre et défini en termes aussi clairs que le sujet le permet. — « Je dis qu'il faut être *voyant*, se faire VOYANT. Le Poète se fait *voyant* par un long, immense et raisonné *dérèglement* de tous les sens. » Le but et ses moyens, Rimbaud leur sera fidèle jusqu'à sa mort littéraire; c'est à la recherche de ce but, c'est par l'usage de ces moyens qu'il suicidera son génie. Nous examinerons plus tard les résultats de cette esthétique. Regardons-le, maintenant, et vite, car le spectacle ne sera pas long, prétendre employer sa qualité de « voyant » au salut du monde.

« Donc le Poète est vraiment Voleur de feu. Il est chargé de l'humanité, des *animaux* même... Le temps d'un langage universel viendra » et « cet avenir sera matérialiste ». Au poète le soin non pas seulement de définir « la quantité d'inconnu s'éveillant en son temps dans l'âme universelle », de trouver « la formule » de la pensée de cette âme, « l'annotation de *sa marche au Progrès* ». Il doit à l'humanité plus que cela.

(1) *Nouv. Rev. Franç.*, octobre 1912.

« Enormité devenant norme absorbée par tous, il serait vraiment *un multiplicateur de progrès!*... L'art éternel aurait ses fonctions, comme les poètes sont citoyens. La Poésie ne rythmera plus l'action; *elle sera en avant.* »

Généreuse tentative pour se raccrocher à son rêve! Vaincu définitif et tendant de toutes les forces de son orgueil dépité à se retirer du monde, Rimbaud cherche à concilier dans sa personne Prométhée avec Timon. Même regardée froidement, cette lettre du 15 mai, en style d'apocalypse où la conscience de son génie de poète s'étale monstrueusement, ne prête pas à sourire. Mais il faut reconnaître que cet art poétique en tant que « multiplicateur du progrès », Rimbaud ne s'y est guère tenu. *Bateau Ivre*, qui en est la première application, hésitante, discrète, mais certaine, est en même temps la négation de ces prétentions messianiques, sous l'influence desquelles la prose des *Illuminations* naîtra. Comme *Paris se repeuple* a dit adieu à l'action sur le terrain civique pur, *Bateau Ivre* exprime la renonciation à servir l'humanité par le verbe. Et le dernier mot de cette âme, contradictoire comme la tempête qui la soulève, annonce ce que Rimbaud va donner : un art fait uniquement pour lui, et puis la fuite de l'art. L'altruisme coûte trop cher :

> Mais vrai, j'ai trop pleuré. Les aubes sont navrantes.
> ....
> Oh! que ma quille éclate! Oh! que j'aille à la mer!

ou la solitude, l'oubli, la « flache »

> Noire et froide où, vers le crépuscule embaumé,
> Un enfant accroupi, plein de tristesse, lâche
> Un bateau frêle comme un papillon de mai,

ou bien le néant :

> Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
> Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,
> Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
> Ni nager sous les yeux horribles des pontons!

Et c'est ainsi que les choses iront : là comme partout le visionnaire s'est prédit. Son esthétique, partie pour être une esthétique à caractère universel, donnera un art personnel à un degré que les artistes les plus égoïstes n'ont jamais rêvé, « parade sauvage » dont il aura « seul la clef » : l'art des *Illuminations*, des chansons de *l'Alchimie du verbe*.

Et puis la rupture définitive avec l'art qu'une *Saison en Enfer* proclame.

## IV

De même que Rimbaud n'a pas attendu la Commune pour se détacher de la politique, son détachement des lettres remonte avant le jour, printemps 1873, où il entreprend de le proclamer dans *Une Saison*. Et d'abord dès l'automne 1872, le poète proprement dit n'est plus. Les chansons insérées dans *une Saison*, ce que j'ai appelé son chant du cygne :

Elle est retrouvée.
Quoi ? l'Eternité.
C'est la mer mêlée
Au soleil.

ou encore :

Qu'il vienne, qu'il vienne
Le temps dont on s'éprenne!

etc., précèdent le départ pour Bruxelles avec Verlaine : juillet. Ainsi avant même ses 18 ans, l'adolescent ne fait plus de vers. Mais dire qu'il ne fait plus de vers, n'est-ce pas dire qu'il ne fait plus de proses ; qu'il n'écrira plus rien après juillet 1872, en dehors de cette renonciation publique à l'écriture qu'est *Une Saison* ?— Oui, c'est presque dire cela. Je pense que, d'une manière générale, les illuminations écrites en proses sont antérieures aux illuminations écrites en vers. Je pense que, proses et vers, presque tout ce qui constitue le manuscrit dit des *Illuminations* est antérieur au départ pour la Belgique ou, en tous cas, au séjour à Londres : hiver 1872.

M. Delahaye m'y pousse. Sans le dire, il semble d'avis que les illuminations en vers sont ce que son ami a écrit en dernier lieu.

« Maintenant, disait Rimbaud vers le début de 1873, avec le sourire de résignation moqueuse qu'il avait souvent, maintenant je fais des chansons : c'est enfantin, c'est rustique, naïf, gentil. »

« Alors (continue Delahaye) d'un air très détaché, indulgent, comme citant des choses faites par un autre, mais curieuses, jolies, très anciennes ; il lisait (1)... »

Que lisait le poète? — *Soif*, *Fêtes de la Faim*, *Patience*...

(1) Delahaye, p. 115.

c'est-à-dire des poèmes que certains manuscrits dont la découverte est postérieure à l'ouvrage de Delahaye datent de mai et de juin 1872 et de mai plutôt que de juin (1).

Avais-je besoin, pour penser que Rimbaud a donné le chant de cygne en 1872, et plutôt dans le premier semestre que dans le second, de la découverte de ces manuscrits? Avais-je besoin de savoir que M. Jean Richepin possède, datés de mai 1872, *Chanson de la Plus Haute Tour* et *l'Eternité*, deux des pièces que le poète maudit donnera dans la partie d'*Une Saison* titrée *l'Alchimie du Verbe*, pour les considérer comme ses derniers soupirs? Non, tout ce que j'ai dit et ce qui me reste à dire repose sur la conviction que, lorsqu'il quitte Paris avec Verlaine, ou en tous cas lorsqu'il séjourne avec lui à Londres : hiver 1872, Rimbaud a virtuellement fini d'œuvrer. Qu'à ce moment toutes ses chansons ou presque toutes sont écrites et depuis des mois; et qu'en fait de proses (toujours bien entendu en laissant de côté *Une Saison en Enfer*) sa main ne tracera plus que quelques pages que je compte désigner, et qui ressortissent davantage à la psychologie, à la confession, qu'à la description et au poème.

Mes raisons? — D'abord celle-ci que, d'une manière générale, les illuminations-proses sont antérieures aux illuminations-vers, lesquelles, nous le savons, ont quasi toutes été écrites avant juillet.

Les poèmes en prose de Rimbaud, en effet, constituent beaucoup plus que ses vers ultimes une application de l'art poétique développé dans la lettre du 15 mai 1871, l'énergique mise en œuvre de la *théorie du Voyant*. Retarder leur éclosion comme Verlaine le voudrait, lui qui les place de 1873 à 1875 (2), c'est d'abord oublier la rapidité avec laquelle Rimbaud

(1) V. le *Mercure* du 1er mai 1914. Le manuscrit produit par M. Richepin renferme aussi des versions de *Aux branches claires des tilleuls* et de *Patience* titré ailleurs *Age d'or*, datées l'une de mai, l'autre de juin.

Quant au très important poème de *Soif* ou *Comédie de la Soif*, un manuscrit le date de mai 1872. Quand donc Rimbaud, au début de 1873, récitait à Delahaye *Soif* et *Patience*, il lui récitait des œuvres anciennes presque d'un an.

(2) « Le livre que nous offrons au public fut écrit de 1873 à 1875 parmi des voyages tant en Belgique qu'en Angleterre et dans toute l'Allemagne », — écrit Verlaine dans la préface des *Illuminations*, édition de 1886, reproduite dans l'édition de 1892. Des travaux postérieurs et les découvertes récentes de manuscrits établissent le mal fondé de cette opinion. Si mon raisonnement est juste, il lui donnera le dernier coup. Pour moi, sans nier, et même en affirmant que certaines des proses de Rimbaud ont été écrites en 1873, je pense que le gros de ce que nous possédons est de 1872. Voilà ma position.

Et je tiens comme certain que Rimband n'a plus écrit une seule ligne, vers ou

passe du projet à l'acte, la quasi instantanéité de son génie ; oublier que sur sa lyre un poème n'attend pas l'autre, qu'en trois ans à peine, consacrés non pas rien qu'à la poésie, mais aux études, à la politique, au vagabondage, il réussit à produire une œuvre considérable ; qu'aucun grand écrivain peut-être n'a égalé sa fécondité.

Et si la théorie du Voyant a été nettement conçue dès mai 1871, tentée dans *Paris se repeuple* et appliquée dans *Bateau Ivre*, n'est-il pas trop vrai que l'enfant, dès son entrée dans les cénacles parisiens, en septembre 1871, s'applique de toute sa volonté au « long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens », grâce auquel il parviendra à la qualité de voyant? Est-ce qu'il n'a pas cherché tout de suite : alcool, tabac, haschich, à « épuiser en lui tous les poisons pour n'en garder que les quintessences »? Poisons physiques, poisons moraux aussi, ceux auquels s'appliquera cette phrase de la *Saison*: « Je me suis allongé dans la boue. Je me suis séché à l'air du crime. Et j'ai joué de bons tours à la folie », — cette phrase-là, et plus d'une autre.

Tout ce que je sais de la rapidité avec laquelle Rimbaud œuvre m'affirme que, *Bateau Ivre* précédant le départ pour Paris, les *Chercheuses de Poux*, *Voyelles*, ces *Corbeaux* (que j'aime tant et dont le poète parlera, en « juinphe 1872 », avec un dégoût qu'explique l'éloignement où il les voit de son esthétique actuelle) — doivent paraître dans les quelques jours qui suivent l'arrivée. Alors débarrassé de cette « vieillerie poétique », qui « étrangle » Lamartine, l'empêche d'être *voyant*, qui interdira à Hugo « trop cabochard » d'aller plus loin dans le *vu* que les *Misérables* et les *Châtiments* ; libéré de cet « odieux génie... français... qui a inspiré Rabelais, Voltaire, Jean La Fontaine commenté par M. Taine ! » et ce « Musset quatorze fois exécrable pour nous générations douloureuses et privées de visions (1) » — l'enfant va mettre sur le chantier son art poétique intégral.

Voyons! voyons! maintenant que nous avons cette lettre du 15 mai 1871, comment Verlaine nous fera-t-il croire que

prose, de littérature après avoir composé *Une Saison en Enfer*, publiée en octobre 1873.

Quant à l'explication de l'erreur commise par Verlaine je la donnerai en son temps.

(1) Lettre du 15 mai 1871.

*Matinée d'Ivresse* ait attendu un, ou deux ou trois ans pour jaillir ?

O *mon* Bien ! O *mon* Beau ! Fanfare atroce où je ne trébuche point ! Chevalet féerique. Hourra pour l'œuvre inouïe et pour le corps merveilleux pour la première fois... le poison va rester dans nos veines même quand, la fanfare tournant, nous serons rendu à l'ancienne inharmonie... O maintenant, nous si dignes de ces tortures ! rassemblons fervemment cette promesse surhumaine faite à notre corps et à notre âme créés : cette promesse, cette démence... etc.

Mais si je sais que l'enfant terrible emporte parmi les cénacles parisiens, chez Hugo, chez Banville, et la bonrgeoisie des beaux-parents de Verlaine, et la garçonnière de M. Lepelletier, et le dîner des Vilains Bonshommes et au beau milieu des vers de Jean Aicard, cette démence et cette « méthode », alors je comprends toutes les anecdotes que j'ai rappelées (1) et celles que je n'ai pas cru utile de dire.

Dans la mesure du possible, le langage des proses dites illuminations répond aux préceptes du 15 mai. — « Il devra faire sentir, palper, écouter ses inventions. Si ce qu'il rapporte de là-bas a forme, il donne forme ; si c'est informe, il donne de l'informe... Cette langue sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons, couleurs, de la pensée accrochant la pensée, et tirant. » Et encore : « Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innombrables ! »

Ici, je conseille la lecture d'*Après le Déluge*, de *Barbare*, de *Mystique* pour prendre l'ouvrage dans l'ordre (!) sous lequel nous l'avons recueilli (2), ou de l'une quelconque de ces divagations descriptives où Rimbaud lutte avec les peintres, les musiciens et la Nature elle-même, et par exemple ce *Fleurs*, qui me fait songer à un Bœcklin idéal :

D'un gradin d'or, — parmi les cordons de soie, les gazes grises, les velours verts et les disques de cristal qui noircissent comme du bronze au soleil, — je vois la digitale s'ouvrir sur un tapis de filigranes d'argent, d'yeux et de chevelures.

Des pièces d'or jaune semées sur l'agate, des piliers d'acajou supportant un dôme d'émeraudes, des bouquets de satin blanc et de fines verges de rubis entourent la rose d'eau.

(1) V. *Mercure de France* du 1er mars 1914.

(2) Je rappelle que le manuscrit des *Illuminations*, publié sous ce titre arbitraire par Verlaine, est un amas de brouillons sans aucun classement ni suite, sans pagination.

Tels qu'un dieu aux énormes yeux bleus et aux formes de neige, la mer et le ciel attirent aux terrasses de marbre la foule des jeunes et fortes roses.

Et pour l'autre courant des *Illuminations*, celui qui obéit non seulement à l'ordre formel, esthétique de l'art poétique du 15 mai, mais aussi à ses préoccupations altruistes, je citerai *Solde:*

A vendre ce que les Juifs n'ont pas vendu, ce que noblesse ni crime n'ont goûté, ce qu'ignorent l'amour maudit et la probité infernale des masses, ce que le temps ni la science n'ont pas à reconnaître :

Les voix reconstituées ; l'éveil fraternel de toutes les énergies chorales et orchestrales et leurs applications instantanées, l'occasion unique de dégager nos sens !

A vendre les corps sans prix, hors de toute race, de tout monde, de tout sexe, de toute descendance ! Les richesses jaillissant à chaque démarche ! Solde de diamants sans contrôle !

A vendre l'anarchie pour les masses ; la satisfaction irrépréhensible pour les amateurs supérieurs ; la mort atroce pour les fidèles et les amants !

A vendre les habitations et les migrations, sports, féeries et confort parfaits, et le bruit, le mouvement et l'avenir qu'ils font !

A vendre les applications de calcul et les sauts d'harmonie inouïs ! Les trouvailles et les termes, non soupçonnés, possession immédiate.

Elan insensé et infini aux splendeurs invisibles, aux délices insensibles, et ses secrets affolants pour chaque vice et sa gaîté effrayante pour la foule.

A vendre les corps, les voix, l'immense opulence inquestionnable, ce qu'on ne vendra jamais ! Les vendeurs ne sont pas à bout de solde ! Les voyageurs n'ont pas à rendre leur commission de sitôt !

Il y aurait une pièce bien plus significative à faire lire : ce n'est pas encore l'instant. Mais le certain, c'est que si, dans les chansons que cite *Alchimie du Verbe* l'égoïsme de Rimbaud est d'une absolue pureté, toute une partie de ses poèmes en prose revêt le manteau prophétique du Messie.

Or, Rimbaud, à le peindre d'un seul trait, c'est un altruiste prodigieux d'ambition, d'amour (comme il dit), devenu un individualiste absolu, un Christ tourné à l'Alceste, un homme des foules mué en solitaire, un forum passé à l'état de désert. Ce qu'a écrit le Rimbaud-forum est donc nécessairement antérieur à ce que le Rimbaud-désert a écrit.

V

Pour admettre que les *Illuminations* sont, la plupart, antérieures à septembre 1872, sortons de l'idée qu'on y découvre beaucoup cette Belgique et cette Angleterre que Rimbaud va visiter en compagnie de Verlaine. On croit trop que ces proses sont dans son œuvre ce que les *Romances sans paroles* sont dans celle de Verlaine. On exagère l'influence des paysages belges et anglais sur l'imagination du Voyant.

Pour la Belgique, elle lui est depuis toujours familière, du moins dans sa partie ardennaise, et l'équipée d'octobre 1870 l'a conduit jusqu'à Bruxelles. Que doit-il à revoir la capitale belge aujourd'hui ?... Peut-être pas autre chose que les vers datés, sous le titre *Bruxelles* : « Juillet. Boulevard du Régent ».

Plates-bandes d'amarantes jusqu'à
L'agréable palais de Jupiter,
Je sais que c'est Toi qui, dans ces lierres,
Mêle ton bleu presque de Sahara.

« Probablement (explique Delahaye) (1), le poète était assis à cet endroit du boulevard du Régent qui tourne au coin de la rue du Trône, en face de la place du même nom. De ce point de vue on voit le palais du roi, les jardins qui l'entourent, et aussi le palais ducal :

Fenêtre du duc, qui fais que je pense...

— Sans doute et cette heureuse épigraphe — la seule indication de lieu et de date (je crois) qu'on ait trouvée dans le manuscrit des *Illuminations* ; ce qui semblerait indiquer que Rimbaud n'a pas souvent recommencé à prendre des notes de voyages — cette épigraphe nous permet de comprendre le travail de déformation, de divagation auquel son imagination capricieuse se livre, de soupçonner son procédé de ricochets, de zigzags...

Fenêtre du duc, qui fais que je pense
Au poison des escargots et du buis...

... Banc vert où chante au paradis d'orage,
Sur la guitare, la blanche Irlandaise,
Puis, de la salle à manger guyanaise,
Bavardage des enfants et des cages.

Mais qu'y a-t-il de particulièrement bruxellois dans ce fran-

(1) Delahaye, *op. cit.*, p. 168.

cis-jammisme avant la lettre? N'essayons pas de suivre l'oiseau, il aurait vite fait de nous perdre. C'est pourquoi l'hypothèse de M. Berrichon que *Mouvement* « est une évocation grandiose du voyage maritime que Rimbaud et Verlaine feront ensemble d'Anvers à Londres au mois de mai 1873 (1) » me paraît douteuse. Il y a dans *Bateau Ivre*, autant de « rythme d'un vaisseau » que dans *Mouvement* et même un peu plus, et Rimbaud, quand il écrit *Bateau Ivre* ne connaît guère de bateaux que les chalands de la Meuse, entre Charleville et Dinant. Et c'est avant tout son pays que le magicien, s'aidant des magazines illustrés de son enfance, aidé surtout des nuages qui furent, je crois bien, son album le plus feuilleté, évoque, transpose, et systématiquement déforme dans la partie descriptive des *Illuminations*. Ces *Matinées*, *Aubes*, *Enfances*, *Phrases*, splendides facettes d'une prose de diamant, l'enfant les a tirées de la gangue natale, ces sombres Ardennes si adéquates à son cœur.

Je suis le piéton de la grand route par les bois nains : la rumeur des écluses couvre mes pas... Les sentiers sont âpres. Les monticules se couvrent de genêts. L'air est immobile. Que les oiseaux et les sources sont loin ! Ce ne peut-être que la fin du monde en avançant...

Cela n'est de nulle part, ou cela vient des berges et des plateaux ardennais.

La rivière de cassis coule ignorée
Dans des vaux étranges...

Ces prés qui « remontent aux hameaux sans coqs, sans enclumes », la « ligne violette des forêts » et « le rempart aux giroflées » et « la maison du général », Delahaye les identifie (2); et M. Berrichon n'a pas tort de découvrir le Bois-en-Val de Charleville dans *Mémoire* et peut-être de situer à Roche, près Vouziers, « la campagne maigre au ciel sobre » qui sert de décor à *Vies*.

Mais pourquoi voir Londres, plutôt que Paris, Bagdad ou Venise, dans *Villes?* — Villes, dit le poète, et non : ville; et en effet elles y sont, toutes les capitales des deux mondes, et quelques autres avec.

(1) Berrichon, p. 172.
(2) « L'essaim des feuilles d'or entoure la maison du général. » — Il s'agit de la maison du général Noiset, sur la route de Flandre à Charleville (Delahaye, p. 100.)

Ce sont des villes ! C'est un peuple pour qui se sont montés ces Alleghanys et ces Libans de rêve. Des chalets de cristal et de bois qui se meuvent sur des rails et des poulies invisibles. Les vieux cratères ceints de colosses et de palmiers de cuivres rugissent mélodieusement dans les feux. Des fêtes amoureuses sonnent sur les canaux pendus derrière les châlets...

Je viens de relire le poème. D'abord il m'a emporté, parmi l'*Illustration* de 1868, à travers les vues de l'Exposition Universelle, puis dans les coulisses du Châtelet, puis dans la lune...

Mais ne tournons pas au système. Admettons que « le jour mat produit par le ciel immuablement gris » appartient au climat londonien, de même que « l'épaisse et éternelle fumée de charbon ». En quoi ma démonstration en serait-elle gênée ? Je sais assez certes qu'il y a *une* illumination qui ne peut avoir été écrite qu'après l'arrivée à Londres et ensuite du séjour londonien. Pourquoi n'y en aurait-il pas quelques autres?

Le plus important des imaginations rimbaudiennes ne m'en paraîtra pas moins le produit de l'intense labeur nocturne auquel la lettre datée de Paris, je veux dire « Parmerde, Juinphe 1872 », initie.

... Maintenant, c'est la nuit que je travaille. De minuit à cinq heures du matin. Le mois passé, ma chambre, rue Monsieur-le-Prince, donnait sur un jardin du lycée Saint-Louis. Il y avait des arbres énormes sous ma fenêtre étroite. A trois heures du matin, la bougie pâlit : tous les oiseaux crient à la fois dans les arbres : c'est fini. Plus de travail. Il me fallait regarder les arbres, le ciel, saisis par cette heure indicible du matin. Je voyais les dortoirs du lycée absolument sourds. Et déjà le bruit saccadé, sonore, délicieux des tomboreaux sur les boulevards... Les ouvriers sont en marche partout...

... Mais en ce moment, j'ai une chambre jolie, sur une cour sans fond, mais de trois mètres carrés... Là je bois de l'eau toute la nuit, je ne vois pas le matin...

Cour sans fond. Je ne vois pas le matin ! — Hors la possession de la Nature, l'enfant encagé sera toute haine et fureur. La missive débute par le regret des rivières ardennaises et de leurs cavernes. Et de ne pouvoir pas y apaiser « sa soif à craindre la gangrène », et de n'y pouvoir étendre son corps, vous avez vu où il va boire, où il va coucher (1)....

(1) J'ai donné et commenté une partie de cette lettre à Delahaye, partie argotique et d'un rabelaisianisme sarcastisque et rageur, au *Mercure* du 1er mars 1914.

Mais sitôt qu'il évoque les arbres, l'air, les oiseaux, le sourire apaise ses traits et sa prose. Les cantiques que sont ses chansons dernières, c'est dans cette chambre de la rue Monsieur-le-Prince qu'il les composa ; et s'il en compose d'autres devant cette cour sans fond, c'est en se remémorant peut-être sa fenêtre du précédent mois.

A quatre heures du matin, l'été,
Le sommeil d'amour dure encore.
Par la fenêtre s'évapore
L'odeur du soir fêté !...

Là-bas, dans leur vaste chantier,
Au soleil des Hespérides,
Déjà s'agitent en bras de chemise
Les Charpentiers.

Dans leurs déserts de mousse, tranquilles,
Ils préparent les lambris précieux
Où la ville
Peindra de faux cieux.

O, pour ces ouvriers, charmants
Sujets d'un roi de Babylone,
Vénus ! quitte un instant les Amants
Dont l'âme est en couronne !

O Reine des Bergers...

L'enfer où Verlaine et lui plongeront dans quelques semaines peut-il lui avoir inspiré cette chanson? l'une des rares dont nous ignorions la date, l'une de ses plus évocatrices, à mon goût? J'attends qu'on en retrouve un manuscrit qui portera, de même que le manuscrit récemment retrouvé de l'admirable *Patience :*

Le ciel est joli comme un ange
Azur et onde communient (1)

la date de mai 1872, ou une date, en tous cas, antérieure à l'entrée des deux damnés dans leur enfer.

## VI

Ainsi, au moment où il expédie la lettre de « Juinphe », Rimbaud se métamorphose. Par une de ces transformations qui ne nous étonnent plus, la littérature va cesser de l'occuper. Il ne s'agit plus pour lui d'œuvrer, mais de vivre ; de dé-

(1) *Patience*, sous le titre de *Bannières de mai*, est daté de mai 1872 sur la version manuscrite qu'en possède M. Richepin. (V. *Mercure* du 1er mai 1914.)

crire des sensations, mais d'en éprouver. Son ambition et son altruisme littéraires sont éteints. Comme « les palmes des martyrs » quelques mois auparavant furent envoyées « au diable », c'est le tour des « rayons de l'art (1) ». Rimbaud ne rayonnera plus qu'à ses propres yeux. La richesse dont il s'estime plus abondant que jamais, lui seul la dépensera. Il se taira. « Poètes et visionnaires seraient jaloux. Je suis mille fois le plus riche, soyons avares comme la mer. » Ce passage d'*Une Saison* correspond selon moi à juillet-septembre 1872. A partir de ce moment l'enfant n'est plus cette « main à plume » à qui la lettre du 15 mai 1871 traçait un programme si ambitieux. Encore une étape et le métier d'écrire lui apparaîtra aussi humiliant, dégradant que le métier manuel. — « J'ai horreur de tous les métiers. Maîtres et ouvriers, tous paysans, ignobles. La main à plume vaut la main à charrue. Quel siècle à mains (2) ! » Déjà le mépris de l'art à sa collection s'est ajouté.

Cependant sa soif de se mouvoir et de voir, son besoin d'indépendance restent violents. L'offre de Verlaine lui arrive dans la geôle maternelle où, à plusieurs reprises, depuis mars, l'absence de ressources le contraignit à rentrer, juste le temps de repartir. Maintenant qu'elle ne saurait plus avoir que des duretés, va-t-il être obligé de subir cette existence sociale qu'il refusa au moment où elle le comblait de sourires? (« Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient (3). » — Le séjour de la ville natale, qu'il a mis tant de soin à indisposer, milieu devenu aussi réfractaire que les cénacles parisiens, va-t-il lui être imposé? Mais non, l'adolescent est tranquille : une occasion de s'enfuir, la plus belle qui se soit jamais offerte, va s'offrir; il y a longtemps qu'il l'escompte, qu'il la voit qui vient... Oh! je ne veux pas l'accuser, comme il est banal de le faire, d'avoir « enlevé » Verlaine. Mauvais génie de Verlaine? — Non, Rimbaud ne mérite pas ce titre et, sur ce point, je me tiens plus près de M. Berrichon, que de ce bon Lepelletier, avec qui d'ordinaire je m'accorde (4). — « Mais me dit un jour l'avocat verlai-

(1) J'envoyais au diable les palmes des martyrs, les rayons de l'art... (*Une Saison en Enfer: L'Impossible.*)

(2) *Une Saison en Enfer: Mauvais sang.*

(3) C'est la phrase de début d'*Une Saison.*

(4) Dans leur vie de *Verlaine* (Michaud, édit. non daté), MM. Séché et Bertaud ont résumé beaucoup d'après Lepelletier la thèse bien connue. « Il a été le prétexte à l'éloignement de la jeune femme de Verlaine; il a motivé le procès en séparation;

nien, vous ne savez donc pas ce qu'était Rimbaud?.. » — Si bien, mais je sais aussi ce qu'était Verlaine ; et je sais, finalement, que l'un était un homme et l'autre un enfant. Quand, pour leur malheur à tous deux, le destin dirige l'enfant vers l'homme, celui-ci ne tient à son foyer que par un fil, et ce fil n'a pas besoin d'autres ciseaux pour être coupé que les ciseaux de sa propre Parque.

Ceci dit, je vois dans les *Illuminations* plus d'une invite de Rimbaud à Verlaine pour changer en acte un projet dont j'ignore chez lequel des deux il germa d'abord. Si beaucoup des proses de Rimbaud disent *je*, quelques-unes disent *nous*. Et d'une manière qui permet de traduire ce nous : Rimbaud et Verlaine. Tout d'abord n'oublions pas la fréquence et l'intimité de leurs relations, sitôt septembre 1871, date où Verlaine loge Rimbaud chez ses beaux-parents où lui-même habite. De cette époque à leur départ pour Bruxelles, les deux amis ont passé peut-être plus de temps ensemble qu'au cours de leur randonnée belge et de leurs séjours anglais, voyages et séjours beaucoup plus courts qu'on ne l'imagine. Si donc certaines pages des *Illuminations* permettent de songer à Verlaine, il y a autant de raisons pour que ces pages-là soient antérieures à juillet-décembre 1872 que postérieures. L'influence que Rimbaud a sur Verlaine et l'influence que Verlaine a sur Rimbaud, en tant qu'elle se traduira dans les proses rimbaudiennes, ne doit pas être jugée, a priori, moins forte avant juillet qu'après juillet 1872. Je dis a priori ; en réalité leur véritable amitié, leur lune de miel est, nous le verrons, plus du début de 1872 que de la fin. Et sans examiner si les bruits qui courent sur leur compte, dans les cénacles parisiens, sont ou non calomnieux, ces bruits ont pris naissance bien longtemps avant le départ pour Bruxelles. — « Dès février 1872, lorsqu'il crut s'apercevoir du caractère équivoque pris peu à peu par l'amitié de Verlaine éloigné du lit conjugal, Rimbaud prit la détermination de quitter Paris et de retourner près de sa mère, dans les Ardennes», -- écrit M. Ber-

il a accru la funeste ivrognerie du poète et l'a transformée en affection pathologique ; il l'a enfin entraîné en des voyages continuels et sans but. Il domina, il ensorcela, il envoûta pour toujours le pauvre et faible garçon qu'était Paul Verlaine.» — Il y a certes du vrai, mais Verlaine aurait de lui-même cherché et trouvé tous les Rimbaud dont son démon avait besoin. Et si Rimbaud a nui à Verlaine, Verlaine le lui a bien rendu. Pour moi, je n'accuse ni l'autre, ni l'un.

richon (1).— On sait que de février à juillet l'enfant séjourne tantôt dans les Ardennes, tantôt à Paris, davantage à Paris qu'en province, semble-t-il.

Cherchez maintenant les « nous » que contiennent les *Illuminations*. Ou plutôt permettez-moi de placer sous vos yeux trois passages gradués, trois passages parmi beaucoup d'autres.

Dans *Matinée d'ivresse* :

Ce poison va rester dans toutes *nos* (2) veines, même quand, la fanfare tournant, *nous* serons rendu à l'ancienne inharmonie. O maintenant *nous* si dignes de ces tortures ! rassemblons fervemment cette promesse surhumaine faite à *notre* corps et à *notre* âme créés ; cette promesse, cette démence !... On *nous* a promis d'enterrer dans l'ombre l'arbre du bien et du mal, de déporter les honnêtetés tyranniques, afin que nous amenions *notre* très pur amour..., etc..

Notre très pur amour. —Gardons à ce mot son sens d'amitié toute pure ; je n'ai pas besoin de lui donner une autre signification pour le moment (je ne dis pas que j'en aurai besoin plus tard). Croyez-vous qu e ces *nôtre* et que ces *nous* soient difficiles à individualiser?

Voyez maintenant le début de *Royauté* :

Un beau matin, chez un peuple fort doux, un homme et une femme superbes criaient sur la place publique : « Mes amis, je veux qu'elle soit reine ! » « Je veux être reine ! » Elle riait et tremblait. Il parlait aux amis de révélation, d'épreuve terminée. Ils se pâmaient l'un contre l'autre.

Et puis ces *Phrases* :

Quand le monde sera réduit en un seul bois noir pour nos quatre yeux étonnés, — en une plage pour deux enfants fidèles, — en une maison musicale pour notre claire sympathie, — je vous trouverai...

Qu'il n'y ait ici-bas qu'un vieillard seul, calme et beau, entouré d'un luxe inouï et je suis à vos genoux.

Que j'aie réalisé tous vos souvenirs — que je sois celle qui sais vous garrotter, — je vous étoufferai...

Quand nous sommes très forts — qui recule? très gais — qui tombe de ridicule? Quand nous sommes très méchants, que ferait-on de nous?...

Parez-vous, dansez, riez. Je ne pourrai jamais envoyer l'Amour par la fenêtre...

(1) *Op. cit.*, p. 183.
(2) C'est moi qui souligne.

Je suis jusqu'au cou dans les hypothèses, c'est-à-dire dans la tentative d'explication d'une enigme que personne encore n'a su lire, et j'ignore comment les deux compagnons ont conçu, discuté et décidé leur départ. Cependant, peu de proses, autant que cette dernière, espirent l'air ardennais.

Une matinée couverte, en juillet. Un goût de cendres vole dans l'air ; une odeur de bois suant dans l'âtre les fleurs rouies — le saccage des promenades, la bruine des canaux par les champs... etc.

Or après la lettre de «Juinphe 1872 » Rimbaud est retourné chez lui.

Serait-il absurde de penser que cette illumination-ci a été reçue, lue et entendue par Verlaine resté à Paris, et qu'il ne doit pas s'être écoulé beaucoup de jours entre cette matinée couverte en JUILLET, et ce triomphal *Départ?*

Assez vu. La vision s'est rencontrée à tous les airs.
Assez eu. Rumeur des villes, le soir, et au soleil et toujours.
Assez connu. Les arrêts de la vie. — O Rumeurs et Visions.
Départ dans l'affection et le bruit neufs.

## VII

En rapprochant tels vers de Verlaine tirés de *Parallèlement*, par exemple :

Le roman de vivre à deux hommes
Mieux que non pas d'époux modèles,
Chacun au tas versant des sommes
De sentiments forts et fidèles (1)...

et

Un fier départ à la recherche de l'amour

de l'illumination *Vagabonds* et de *Délires*, I, de la *Saison en Enfer* (2), on voit qu'un pacte plus ou moins explicite fut conclu, des garanties plus ou moins formelles exigées. Non par Rimbaud pour qui, sauf le risque de fortifier des imputations qui le salissent Verlaine et lui depuis des mois, — mais ce risque le déterminerait plutôt, braver la honte étant le premier de ses dix commandements ! — l'aventure n'offre que des avantages ; non par Rimbaud, mais par Verlaine. Si le malheureux abandonne femme, enfant, mère, amis, réputation, « tout son devoir humain », c'est qu'il s'i-

(1) *Lœti et Errabundi*. V. aussi *Vers pour être calomniés*.
(2) *Délires*, I, Vierge Folle, l'Epoux Infernal.

s'imagine ou plutôt qu'il cherche à s'imaginer (et il y arrive) recevoir l'équivalent de ce qu'il perd, et quelque chose de plus : une affection à ce dément de tendresse, si profonde, si caressante que le regret, le souvenir de ses incalculables pertes disparaîtra. Le soulagement à cette âme inquiète, proie saignante du chagrin et du remords, Rimbaud l'a promis par le don incessant de sa présence, par les sortilèges qu'il détient. « Il a peut-être des secrets pour *changer la vie* (1). » Pauvre Lélian ! Quand on voit ce que ton imagination cristallisera sur ce piètre rameau de Lucien Létinois, par exemple, comme on comprend le prestige que le despotique enfant exerce sur ta cervelle ! Délesté de tout bagage social, familial, humain, pur du plus mince préjugé comme de la convention la plus légitime :

> Toi dans l'orgueil d'être plus libre
> Que les plus libres de ce monde,

nul doute que la géniale créature, ange et démon, ne libère le forçat sous les espèces duquel, impuissant à faire son devoir, impuissant à ne pas sentir combien sa défaillance est honteuse, Verlaine se regarde horrifié. Nul doute que l'échanson ne verse un alcool infiniment doux et générateur d'oubli.

J'avais en effet, en toute sincérité d'esprit, pris l'engagement de le rendre à son état primitif de fils du Soleil — et nous errions nourris du vin des cavernes et du biscuit de la route, moi pressé de trouver le lieu et la formule (2).

Comment Rimbaud a-t-il osé prendre un pareil engagement? Et quelle ignorance de la psychologie de Verlaine il dénote chez le pénétrant analyste ! Il faut en accuser le côté apostolique de sa nature, cette manie d'être chef et prêtre que nous avons vue se manifester, ministre de son orgueil, en politique et en esthétique, par des moyens si peu modérés; sa certitude qu'il détient la vérité, qu'il est « le plus riche mille fois ». Voyez l'illumination *Génie*. Ah ! certes, illumination; et d'un illuminisme comme il ne peut pas s'en voir, je pense, de plus éperdu ! Ici ce n'est pas un prêtre qui parle, c'est un Dieu : « Il est l'affection et le présent... Il est l'affection et l'avenir... Il est l'amour... » Page de sublimité et d'absurdité où le délire

(1) *Délires*, I, Vierge Folle, l'Epoux Infernal.
(2) *Vagabonds*.

s'attribue le visage du sang-froid et la logique les gestes de la folie, éloquence magnifique obtenue par le bégaiement, cette page formidablement pleine et vide jusqu'à la dernière vanité constitue comme une réplique de sa théorie du Voyant. Mais elle nous porte hors du plan de cette chose mesquine, impuissante, qui s'appelle l'art, dans une atmosphère de quintessence morale quadruple. Rimbaud y prend la forme d'un Christ dont l'omnipotence méprise les chaînes que le verbe prête aux apôtres pour lier les cœurs, car le seul éclair de son passage a sauvé le monde.

... Il nous a connus tous et nous a tous aimés. Sachons, cette nuit d'hiver, de cap en cap, du pôle tumultueux au château, de la foule à la plage, de regards en regards, forces et sentiments las, le héler et le voir, et le renvoyer, et, sous les marées et au haut des déserts de neige, suivre ses vues, ses souffles, son corps, son jour.

Vous avez vu, au théâtre, Pickmanns et Donatos, d'un simple regard, précipiter au grand galop, vers la scène, yeux fixes et cou tendu les titis du poulailler? — Mais ici hypnotiseur et hypnotisé marchent. Et le premier peut-être davantage que le second. Quel réveil à Rimbaud ce rêve prépare! Mais ce n'est pas encore l'heure du réveil. Je vois dans sa conduite avec Verlaine (au milieu de quelques autres sentiments, car je ne voudrais pas trop simplifier) un sursaut du vieil esprit évangélique, auquel quelques semaines plus tôt l'enfant s'était promis de renoncer pour toujours. Son altruisme enseveli sous les ruines de son orgueil, les gémissements de Verlaine l'ont réveillé : nouvelle et dernière crise de charité à laquelle Rimbaud s'abandonne avec un enivrement d'artiste. De quoi s'agit-il en effet? D'une de ces expériences de vivisection qui lui sont familières. Car c'est le traitement qu'il s'est infligé avec une si féroce vigueur qu'il applique à son compagnon, et ce *lieu*, et cette *formule* qu'il lui cherche, ce sont ceux qu'il s'est trouvés, dont la possession, depuis deux ans, lui procure ce contentement amer qui m'ont fait le comparer à l'Oreste de Racine. Et s'il est *pressé*, ce lieu et cette formule, de les découvrir, c'est parce qu'il n'a pas à soigner qu'un seul malade : — « Parce qu'il faudra que je m'en aille, très loin, un jour. Puis il faut que j'en aide d'autres : c'est mon devoir. Quoique ce ne soit guère ragoûtant... Chère âme », — dit à la Vierge Folle, l'Epoux Infernal.

Ce traitement et l'effet produit sont décrits dans *Délires* I. « Ecoutons la confession d'un compagnon d'enfer. » Ah ! la puissante preuve objective que Rimbaud nous donne là ! Verlaine, sous le personnage de la « Vierge Folle », évoque « l'Epoux Infernal ».

Je suis veuve... — J'étais veuve... — mais, oui, j'ai été bien sérieuse jadis, et je ne suis pas née pour devenir squelette !... Lui était presque un enfant... Ses délicatesses mystérieuses m'avaient séduite. J'ai oublié tout mon devoir humain pour le suivre. Quelle vie! La vraie vie est absente. Nous ne sommes pas au monde. Je vais où il va, il le faut. Et souvent il s'emporte contre moi, *moi*, *la pauvre âme*. Le Démon ! — C'est un démon, vous savez, *ce n'est pas un homme*.

Et plus loin :

Je me pressentais, lui parti, en proie au vertige, précipitée dans l'ombre la plus affreuse : la mort. Je lui faisais promettre qu'il ne me lâcherait pas. Il l'a faite vingt fois, cette promesse d'amant... Il ne me quittera pas, je crois. Que devenir ?

Le damné est dans la cuve, parmi coups de fourche et langues de feu. « Un peu de fraîcheur, Seigneur ! si vous voulez, si vous voulez bien ! » — Il faut regarder dans ce cercle que Dante n'avait pas prévu pour comprendre les coups de revolver de juillet 1873.

L'Epoux Infernal a évoqué aussi son supplice.

Et c'est dans... — Mais auparavant une question se pose.

Fut-ce seulement des garanties spirituelles que Verlaine exigea, ou l'adolescent a-t-il donné à son terrible compagnon des « droits » sur son corps, en échange de son âme ? Drame non de l'amitié, mais de l'amour, l'attentat de Bruxelles rentre-t-il dans la catégorie des crimes qu'inspire à un amant rebuté le souvenir des complaisances d'hier ? Furent-ils positivement l'épouse et l'époux ?

Ou faut-il ne voir que figure dans les confidences de Rimbaud, symbole de visionnaire, allégories comme l'exégèse en lit dans le *Cantique des Cantiques* ? Doit-on revêtir d'un sens spirituel les « baisers » et « les étreintes amies », et les « pénétrantes caresses » et les « promesses d'amant » dont se sert le damné de *Délires* pour la torture du compagnon d'enfer ? — « Comme ça te paraîtra drôle quand je n'y serai plus, ce par quoi tu as passé... Quand tu n'auras plus mes bras

sous ton cou, ni mon cœur pour t'y reposer, ni cette bouche sur tes yeux !... » Cette phrase qu'adresse à la « Veuve impure » l'Enfant aux « délicatesses mystérieuses », n'est-ce que de la littérature ? Des mots les proclamations de *Lœti et Errabundi* ? Des *Vers pour être calomniés* ?

MARCEL COULON.

1914.

LES

# BOMBARDEMENTS
## PAR AVIONS A GRANDE DISTANCE
## ET L'AVIATION AMÉRICAINE

—

En juillet 1917, Orville Wright, interviewé par un journaliste américain, fit cette déclaration : « Le moyen de finir la guerre, c'est de chasser les Allemands de l'air, en en laissant les Alliés maîtres absolus. »

En moins d'une année, l'opinion du célèbre inventeur de Dayton est devenue celle de tout individu raisonnable. L'aviation a pris une telle ampleur en ces derniers mois que l'un de nos plus fermes espoirs en la victoire décisive repose à présent sur l'incontestable supériorité de notre armée aérienne. Cette armée, depuis qu'elle est assurée du formidable appoint de la construction américaine, ne cesse d'accroître sa puissance; le jour très prochain où elle aura acquis son plein développement, elle apparaîtra à tous comme l'un de nos meilleurs atouts dans le grand jeu final. Si, comme nous avons toutes les raisons de le croire, nous parvenons à chasser virtuellement l'ennemi du domaine aérien, sa situation sera celle d'un lutteur aveugle qui, en dépit de sa force, ne peut prévoir, ni parer les coups que son adversaire s'apprête à lui porter.

Sur la résistance morale de l'Allemagne, sur les effectifs disponibles et les pertes de son armée, les calculs les plus savants peuvent être en défaut, parce que nous manquons de données suffisamment contrôlées pour résoudre le problème.

Tandis qu'en ce qui concerne l'aviation allemande, le simple bon sens nous montre que sa production ne pourra jamais égaler celle de l'aviation américaine, plus puissante à elle seule que ne le sont actuellement les aviations française et anglaise. Comme déjà ces dernières affirment sur celle de l'ennemi une supériorité marquée, que sera-ce le jour où elles seront renforcées des unités américaines d'une valeur au moins égale à la leur. L'équilibre qui déjà est détruit au détriment de l'Allemagne sera définitivement rompu en notre faveur.

Le programme aéronautique des Etats-Unis est imposant; c'est par milliers que les ailes américaines vont survoler le sol français. Toutes les catégories d'avions seront comprises dans cette flotte gigantesque, mais naturellement ce sont les appareils de chasse et de bombardement qui figureront en plus grand nombre. Car s'il appartient aux avions de chasse d'interdire l'accès du ciel aux machines de l'ennemi, ce sont les avions de bombardement qui, par leurs opérations fréquentes et à longue portée, couvriront les lignes adverses d'une pluie de feu d'autant plus efficace qu'elle sera plus dense.

Les Américains ont adopté, dès leur entrée dans la guerre mondiale, le point de vue de H.-G. Wells qui, depuis 1915, ne cesse de réclamer des avions de bombardement par milliers. Ils l'ont adopté sans hésiter, parce qu'ils ont la conviction que l'industrie américaine ne sera pas en dessous de la formidable tâche à laquelle elle s'est consacrée. « C'est par l'air que les Alliés trouveront le chemin de la victoire; il faut que nous leur assurions la suprématie aérienne, complète, écrasante, absolue », a dit le président de l'Aircraft Production Board.

Devant les difficultés inouïes que l'on rencontre sur terre quand on veut se frayer un passage à travers les lignes adverses, on devait naturellement songer à passer par le seul chemin qui ne connût pas d'obstacle insurmontable. L'air reste libre; mais pour y voguer avec une sécurité relative, il est indispensable de se débarrasser des avions ennemis qui le sillonnent. D'où la nécessité d'une armée aérienne si puissante qu'elle nettoiera le ciel aussi parfaitement que la flotte anglaise a nettoyé l'Océan.

Nous assistons à l'heure actuelle aux préliminaires des opérations aériennes à grande envergure; l'aviation de bombardement déploie dans les deux camps une activité considérable

qui dépasse, quant au rendement, tout ce que l'on attendait d'elle. Tant chez les Alliés que chez leurs ennemis, tout le monde paraît avoir conscience que la partie suprême se dénouera dans l'air.

L'offensive allemande se traduit dans le domaine aérien par le bombardement des villes ouvertes, ce qui ne procure à l'ennemi aucun avantage militaire. Caproni, le constructeur italien, avait justement prévu l'objectif des Allemands quand, en 1917, il déclarait que le printemps suivant verrait certainement les grandes villes de l'arrière soumises comme celles du front à des bombardements aériens répétés. Comme nous voici loin, en effet, des timides tentatives de 1914 où un taube venait survoler Paris en lançant sur la capitale deux ou trois petits projectiles de dix kilos, bombardement auquel un Français répondait en allant jeter quelques bombes sur le parc aéronautique de Metz. Aujourd'hui, c'est par groupes de soixante appareils que s'effectuent les opérations de bombardement; ce sont des centaines de bombes qui tombent sur les objectifs désignés et dont les ravages effroyables dépassent ceux du canon le plus puissant.

Dans la période actuelle, les deux groupes de belligérants ont une tactique bien différente. Tandis que l'un s'acharne sur les villes ouvertes, en cherchant seulement le résultat moral, l'autre, ayant un objectif militaire, s'efforce d'atteindre la machine de guerre de l'adversaire dans ses œuvres vives. Le premier bombarde Paris, Nancy, Calais, Dunkerque, où il tue surtout des femmes et des enfants; le second vise l'arrière-front ennemi où se concentrent des troupes, du matériel et des munitions. L'un cherche l'effet, l'autre obtient le résultat; l'avantage va donc à ce dernier.

Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler que pendant le mois de mars 1918, tandis que les aviateurs allemands lançaient sur nos lignes et sur nos villes de l'arrière un total de 2.465 projectiles, les bombardiers britanniques déversaient à eux seuls sur les organisations ennemies 38.118 bombes, soit un chiffre près de 16 fois supérieur. Le mois suivant, où cependant l'activité allemande fut considérable, les Anglais lancèrent 12 bombes pour une. Dans les seules journées des 20 et 21 avril, par exemple, nos aviateurs ont jeté 41.000 kilos de projectiles sur les gares, cantonnements et centres stratégiques de l'ennemi.

Pour qu'un bombardement aérien soit efficace, il faut qu'il soit dense et répété. Sa précision ne saurait être assurée comme celle d'un bombardement par canon. Où il faut dix obus pour atteindre à peu près mathématiquement le but, il faut parfois plusieurs centaines de bombes pour arriver au même résultat. Plus la hauteur à laquelle volent les avions est grande, plus est difficile le « coup au but ». C'est pourquoi le bombardement aérien ne saurait être dirigé avec de bons résultats sur une cible de dimensions restreintes. Il faut, au contraire, orienter une opération aérienne vers des agglomérations d'usines, des casernes ou des cantonnements, des gares ou des centres de bifurcation, là où une bombe tombant au hasard cause presque toujours des dégâts importants. Il faut que le bombardement soit dense, parce que plus la quantité de projectiles lancés est élevée, plus les chances d'atteindre un point vital sont nombreuses. Dix bombes jetées sur Essen peuvent ne causer que des dégâts insignifiants; mille bombes sur le même objectif arrêteront vraisemblablement, pour un temps plus ou moins long, l'activité du plus grand centre métallurgique de toute l'Allemagne. Il faut que l'opération soit répétée, parce que la répétition des raids, outre qu'elle multiplie les chances d'un résultat satisfaisant, apporte à l'usine atteinte une perturbation certaine dans l'accomplissement du travail. Toutefois, si l'on dispose d'une escadre de cent appareils, il vaut probablement mieux envoyer ces cent appareils en même temps, plutôt que de fractionner l'escadre en dix groupes opérant les uns après les autres. On bénéficiera ainsi de la surprise et peut-être d'un défaut dans l'organisation de la défense, défaut qui sera probablement corrigé quand, le second jour, les aviateurs reviendront. Frapper avec le maximum de force dès la première attaque est une tactique qui paraît logique et avantageuse à plusieurs points de vue.

Les raids de jour seraient évidemment d'une réalisation plus facile que ceux de nuit, tout au moins en ce qui concerne la visée sur la cible indiquée. Mais la défense contre les avions s'est aussi améliorée à mesure que progressait l'aviation. Les grandes villes comme Paris et Londres, les usines importantes comme celles de Krupp sont protégées par de tels moyens qu'on courrait de trop gros risques à vouloir les affronter en plein jour. Si la nuit complique le vol des avions dans la bonne

direction, elle les protège, par contre, des coups de leurs adversaires, en les dissimulant à leur vue. Et cette protection est suffisante pour qu'il soit impossible d'empêcher absolument la venue des avions ennemis pendant la nuit. Toutefois, quand la défense est organisée comme à Paris, le passage à travers les tirs de barrage devient une opération singulièrement dangereuse.

La défense aérienne tendant à accroître sans cesse la puissance de ses moyens, il devient nécessaire de pourvoir les aéroplanes de bombardement de qualités appropriées au rôle qu'ils sont appelés à jouer. Les perfectionnements de cette catégorie d'appareils peuvent porter sur bien des organes. Au point de vue défensif, il faudrait les protéger par un blindage suffisant contre les éclats des obus ; il faudrait leur assurer une montée excessivement rapide à la plus grande hauteur possible. Contre les avions de chasse ennemis, ils paraissent dès à présent assez bien armés pour répondre à leurs attaques, d'autant plus que ces attaques, au cours des raids nocturnes, sont des plus aléatoires et, du fait de l'obscurité, rarement efficaces. Il faudrait enfin donner aux avions de bombardement un champ d'action toujours plus étendu sans pour cela réduire leur charge utile. Tous ces perfectionnements pourraient être obtenus sans trop de difficultés si la question de vitesse n'intervenait pas. Or, on ne peut songer à restreindre l'allure des avions de bombardement sans porter préjudice à leur rendement et à leurs qualités défensives. La solution du problème réside dans les grands appareils animés par un groupe moteur de puissance proportionnée. Tous les belligérants sont d'accord sur ce point.

Les bombardements à longue distance effectués par les Allemands sont faits, le plus souvent, par des Gothas, des Friedrichshafen et des triplaces A. E. G. Nos ennemis disposent bien d'appareils plus puissants, à quatre et même à six moteurs, mais ils sont encore en nombre assez restreint. On se rappelle qu'un biplan à quatre moteurs, ayant à son bord un équipage de huit hommes, fut capturé par nos troupes en juin dernier. La charge utile transportée était beaucoup plus élevée que celle d'un gotha, mais le rayon d'action était sensiblement le même.

Dans un précédent article (1), nous avons dit ce que consommaient les deux moteurs d'un gotha de 520 chevaux : 152 litres d'essence et 10 litres d'huile par heure. Un approvisionnement en carburant de 5 heures assure donc à l'appareil, à la vitesse de 130 à 150 kilomètres à l'heure, un rayon d'action de 6 à 700 kilomètres, avec un chargement de 600 kilos.

Si l'on remplace une quantité de carburant égale à deux heures de vol par des explosifs de poids équivalent, soit approximativement 300 kilos, la charge utile peut être alors portée à 900 kilos. Cela constitue le maximum, car, au delà de ce chiffre, on réduirait exagérément le rayon d'action de l'appareil. En diminuant au contraire la charge utile des gothas, on allonge naturellement leur portée.

C'est dire que ces appareils peuvent facilement couvrir la distance qui sépare les lignes allemandes de Paris, puisque cette distance est inférieure à 100 kilomètres. Si l'état de choses était inversé, que Paris se trouvât, comme l'est Berlin à l'heure actuelle, à 860 kilomètres du front, les gothas pourraient-ils venir nous bombarder ? En d'autres termes, si nous avions des gothas, pourrions-nous aller jeter quelques bombes sur Berlin ? Nous allons voir qu'un tel raid est impossible, du moins avec ces appareils d'une puissance manifestement insuffisante.

La vitesse horaire des gothas est, nous l'avons vu plus haut, de 130 à 150 kilomètres à l'heure. Berlin est à vol d'oiseau à 860 kilomètres de Compiègne. A la vitesse de 150 kilomètres à l'heure, il faudrait donc compter, pour l'aller et le retour, sur un vol sans escale de 12 heures. Admettons qu'il faille encore 2 heures de plus pour les erreurs de direction, ce qui élève à 14 heures la durée probable du raid. A raison de 150 kilos de carburant par heure de vol, l'avion devrait emporter approximativement 2.100 kilos d'essence et d'huile, quantité énorme, plus de cinq fois supérieure à celle qui est nécessaire aux Allemands pour venir sur Paris. En réduisant à deux bombes de 50 kilos chacune l'armement en explosifs, il faudrait donc récupérer une charge utile considérable pour rendre possible une attaque sur Berlin. Nous trouvons 800 kilos pour l'approvisionnement habituel en carburant, 500 kilos par la réduction de la charge en projectiles, 100 kilos par la suppression d'un

(1) Mercure de France, *L'Aviation après la guerre*, 16 février 1918, p. 601.

homme de l'équipage, d'une mitrailleuse et des accessoires nécessaires au fonctionnement de celle-ci. On pourra peut-être gagner 100 kilos en retirant certains organes qui ne sont pas absolument indispensables. Nous aurons ainsi récupéré 1.500 kilos, mais il nous manquera encore 700 kilos pour arriver au chiffre qui nous est nécessaire et qui est un minimum.

Il ne paraît pas possible d'alléger un gotha d'un tel poids.

C'est dire le crédit qu'il convient d'attacher aux rodomontades de la presse pangermaniste menaçant New-York d'un bombardement aérien. De Belgique, la côte américaine est éloignée de 5.000 kilomètres environ ; la distance, aller et retour, serait de 10.000 kilomètres, distance fantastique qu'aucun avion, fût-il créé dans le cerveau d'un ingénieur boche, n'est capable de franchir sans escale. Il est vrai que l'on a parlé pour réaliser ce bombardement d'une escadrille de trois ou quatre hydravions, amenés par un sous-marin monstre, au large de New-York. Mais il est à peine besoin de faire remarquer les multiples difficultés que l'on aurait à vaincre pour faire aboutir cette conception : dimensions du sous-marin, superficie des ouvertures donnant passage aux hydravions, poids à transporter, en plus du chargement habituel, etc.

*Dans la pratique*, la portée des raids aériens est actuellement de quatre à cinq cents kilomètres au maximum. Les plus belles performances de ce genre furent accomplies par des aviateurs alliés. Les aviateurs allemands ne dépassèrent jamais Paris et Londres.

Les raids qu'effectuèrent sur l'Allemagne les escadrilles alliées sont assez nombreux. Ils deviennent de jour en jour plus fréquents, à mesure qu'augmente la quantité de gros avions de bombardement dont dispose l'aviation britannique. Parmi les raids dont il est permis de parler à présent, celui du 15 juin 1915, dirigé contre l'importante gare de Carlsruhe, est certainement l'un des plus conséquents. Trente-trois avions bi-moteurs Caudron lancèrent sur l'objectif désigné une cinquantaine de grosses bombes. Trois des avions furent obligés d'atterrir dans les lignes ennemies, mais la gare de Carlsruhe fut fortement endommagée. On n'a pas oublié non plus les raids remarquables sur Essen et Munich effectués par le capitaine de Beauchamp et le lieutenant Daucourt, le 24 septembre et le 18 novembre 1916. Toutefois l'efficacité de ces

raids à été limitée par le petit nombre de projectiles lancés.

Le bombardement de Ludwigshafen, le 27 mai, exigea un vol de plus de 650 kilomètres au-dessus des lignes ennemies. Il fut couronné de succès et un seul appareil sur les dix-huit qui prirent part au raid fut capturé par les Allemands. Une autre opération du même genre est celle du 12 octobre 1916, dirigée contre les ateliers Mauser d'Obendorff. Une escadrille anglaise et une escadrille française, protégées par les volontaires américains de l'escadrille La Fayette, y participèrent.

Pendant l'année 1917 et les premiers mois de 1918, des expéditions aussi importantes furent répétées avec tout autant de succès. Mais depuis quelque temps, huit ou neuf mois, les Français ne participent plus aux raids sur l'Allemagne; ces raids sont tous exécutés par des aviateurs anglais. Nos pilotes et nos bombardiers ont vu leur activité limitée à une zone qui ne dépasse guère l'arrière-front. On aurait quelque difficulté à comprendre la raison de cette mesure, si elle n'était pas essentiellement d'ordre technique; les aviateurs allemands ne bombardent-ils pas Paris, sans le moindre scrupule, chaque fois qu'ils le peuvent?

Les opérations aériennes effectuées au-dessus du territoire allemand exigèrent des pilotes une audace et un courage merveilleux, puisque, à chaque raid, il leur fallut voler de cinq à sept heures sous le feu de l'ennemi. Les incursions aériennes les plus longues faites en France par les aviateurs allemands n'ont jamais dépassé une durée de deux heures et demie à trois heures. Les raids sur l'Angleterre ont demandé un peu plus de temps.

Jusqu'à présent une escadre de bombardement est formée d'avions lourds et d'avions de chasse chargés de protéger les premiers. Une telle formation est défectueuse en ce sens qu'elle exige un nombre d'appareils double; l'allure de tous ces avions n'étant pas la même, les aéroplanes de chasse ne sont pas toujours à portée des avions lourds lorsque le moment est venue de les défendre. La conception vers laquelle on semble tendre est certainement préférable. Les avions de bombardement seraient suffisamment armés et suffisamment rapides pour pouvoir affronter les attaques des escadrilles ennemies sans avoir besoin d'être défendus par des appareils spécialement affectés à cet usage. Il s'ensuivrait que les avions de

bombardement auraient une indépendance plus grande et qu'ils pourraient s'aventurer très loin en territoire ennemi sans être escortés. De cette façon, les appareils de chasse recevraient un autre emploi.

On est tenu à observer une certaine réserve sur la composition des escadrilles américaines ; on peut dire cependant qu'elles seront formées des meilleurs appareils français, anglais, italiens et américains. Les Etats-Unis disposent de puissantes firmes aéronautiques, parmi lesquelles Curtiss, le vainqueur de la coupe Gordon-Bennett de 1911, apparaît au premier plan. Dans les immenses usines de Buffalo se construisent des appareils géants dont le fameux hydravion T d'une puissance de 1200 chevaux. Cette machine est capable de voler plusieurs centaines de kilomètres, en portant une charge utile considérable. Le véritable navire que forme son fuselage-coque pèse un poids énorme ; en le remplaçant par un train d'atterrissage, on récupérerait plusieurs centaines de kilos, ce qui augmenterait d'autant le rayon d'action de l'appareil. Un autre avion américain à grande capacité de transport est le biplan Gallaudet, dont les essais ont été fort encourageants. Les autres constructeurs américains comme Wright-Martin, Standard, Burgess, Sturtevant, Thomas, etc... ont étudié très sérieusement la question des avions de bombardement et l'on peut être certain que leurs appareils répondront à ce que l'on en attend.

Mais celui sur lequel il est permis de fonder les plus grands espoirs est le triplan italien Caproni, dont les Etats-Unis ont construit ou fait construire de nombreux exemplaires. L'ingénieur Caproni a établi quatre types d'appareils de bombardement : deux biplans de 450 et de 600 chevaux et deux triplans de 600 et de 1800 chevaux. Sur ces quatre appareils, la presse américaine a donné quelques renseignements qu'il est intéressant de reproduire.

Le biplan de 450 chevaux a été utilisé pendant les deux dernières années sur le front italien. C'est un appareil à deux fuselages, portant trois moteurs Issota-Fraschini de 150 chevaux chacun et mû par trois hélices, deux tractives et une propulsive ; il emporte une quantité de carburant suffisante pour voler pendant quatre heures, trois hommes d'équipage, trois

mitrailleuses et 225 kilos de bombes. Sa vitesse est de 136 kilomètres à l'heure. Il s'élève à 1000 mètres en 30 secondes et à 4000 mètres en 30 minutes.

Le biplan de 600 chevaux est plus rapide. Il atteint le 150 à l'heure. Les trois moteurs de 200 chevaux chacun sont de la marque Fiat ou Issota-Fraschini. Approvisionné pour tenir l'air quatre heures, il emmène 575 kilos de bombes. La montée à 1000 mètres s'effectue en 6 minutes 30 secondes ; les 4000 mètres sont atteints en 40 minutes.

Le premier des triplans est pourvu de trois moteurs Fiat de 200 chevaux ; ils peuvent marcher séparément et si deux d'entre eux viennent à s'arrêter, le troisième est suffisant pour maintenir l'appareil en l'air. Le carburant est prévu pour un vol de 6 heures à 130 kilomètres à l'heure. La montée à 1000 mètres a lieu en 13 minutes et à 3300 mètres en 57 minutes.

(*14 lignes censurées.*)

La puissance continuellement accrue des aéroplanes autorise les plus grandes espérances quant à leur avenir plus ou moins prochain. Des performances sensationnelles, comme la traversée de l'Atlantique, pourraient bien appartenir sous peu au domaine des réalités. La distance que les avions devraient franchir pour relier Washington et Paris est, certes, considérable, mais l'aviation progresse avec une telle rapidité qu'il est permis d'envisager dès à présent la liaison par voie aérienne de l'Amérique avec le front occidental.

*Le service entre Washington et Paris pourrait être assuré*, aux dires de l'ingénieur Caproni, par six triplans, couvrant le parcours en cinq étapes : 1° de Paris à Lisbonne : 1327 kms ; 2° de Lisbonne aux Açores : 1367 kms ; 3° des Açores à Saint-John (Terre-Neuve) : 1922 kms ; 4° de Saint-John à New-York : 1769 kms ; 5° de New-York à Washington : 321 kms. L'étendue du parcours pourrait être réduite si l'aéroplane allait directement de Paris aux Açores, ce qui n'est pas impossible. Un vol sans escale de 1922 kilomètres au-dessus de la mer — des Açores à Terre-Neuve — n'est pas, non plus, hors de proportion avec le champ d'action des triplans Caproni actuels.

Si la traversée aérienne de l'Atlantique ne constitue plus aujourd'hui une impossibilité absolue, à plus forte raison les bombardements visant les centres industriels de l'Allemagne

peuvent-ils être entrepris avec de sérieuses chances de succès, puisque, si loin que soient situés ces centres, la distance qui les sépare de notre front ne saurait être comparée à celle de Paris aux Açores. Il y a chez nos ennemis des points d'une extrême importance sur lesquels un raid aérien pourrait causer d'irréparables dommages. L'aviation de bombardement telle qu'elle est comprise par nos alliés américains mettra à leur portée les points vitaux de l'Allemagne.

On a souvent répété que cette guerre était avant tout une guerre de matériel. Or, il est établi qu'avec la collaboration des Etats-Unis, nous pouvons produire plus de matériel que l'ennemi. Complétons ce résultat en abaissant la production austro-allemande à mesure que nous augmentons la nôtre. Cela est-il possible ? — Certainement. Le matériel de guerre est fourni dans les empires centraux par des milliers d'usines, mais toutes ces usines sont tributaires de trois ou quatre immenses centres industriels. Si nous paralysons l'activité de ces centres — qui en Allemagne sont situés sur les bords du Rhin, en Westphalie, à Munich, etc... et, en Autriche, aux abords de Vienne et de Budapest, — nous pouvons créer chez nos ennemis une crise sérieuse dans la production des armes et desmunitions. Caproni a établi qu'un seul triplan de 900 chevaux peut transporter et lancer 1500 kilos d'explosifs sur Essen, 2181 sur Pola, 1360 sur Vienne. Il est facile d'imaginer quels seraient les résultats obtenus sur ces centres s'ils étaient bombardés par une escadre de cent ou deux cents triplans.

GEORGES HOUARD.

# LA PRIÈRE DE MINUIT

—

*Le jour a terminé son cycle ;*
*L'aube est un souvenir qui rit ; midi, un rouge souvenir ; le soir, un souvenir qui songe.*
*Minuit est l'heure de la ténèbre ;*
*La prière de minuit est la prière de la ténèbre.*

*La prière de minuit est la prière de l'hiver ;*
*Le printemps a donné des bourgeons, l'été des fleurs, l'automne sa cueillette ;*
*La prière de minuit est le prière des frimas.*

*La prière de minuit est la prière des cheveux blancs ;*
*Les cheveux d'aurore, les cheveux d'or, les grisonnants cheveux ont laissé leurs reflets à chaque halte des années,*
*Comme un manteau à qui chaque saison emporte un peu du chatoiement de ses couleurs.*

★

*Jeunes poètes, amis connus et inconnus, qu'ici voici venus pour m'écouter,*
*Cœurs frais encore de leur avril,*
*De quoi vouliez-vous qu'il vous parle,*
*Le poète en cheveux blancs ?*
*Eh bien, je parlerai des dieux ;*
*Je parlerai d'un dieu dont je sais la légende entre beaucoup de dieux ;*
*C'est le seigneur Iahveh, dieu d'Israël.*

*De quoi, jeunes poètes, vouliez-vous qu'il vous parle,*
*Le poète en cheveux blancs*
*Qui est venu vers vous les mains tendues ?*
*Eh bien, je parlerai des hommes, et je dirai*
*Quel matin, quel midi et quel soir j'ai vu passer, l'un après l'autre,*
*Comme trois visiteurs qui entrent, l'un après l'autre, dans le logis et s'éloignent par le jardin.*

*Iahveh, dieu d'Israël, permets que le poète, au terme de sa vie, reconnaisse sa vie*
*Dans la vie qui fut ta vie !*

★

*Ce fut d'abord le temps où les tribus arrivaient du désert,*
*Plantaient la borne,*
*Et bâtissaient la hutte et le rempart :*
*Finies, les courses hâves dans le sable, et la peur des soirs sans fontaines ;*
*Voici que le pays ruisselant de lait et de miel offre son oasis perpétuel,*
*Comme une épouse offre son sein au voyageur.*
*Iahveh est un taureau juvénile et qui demain sera pubère ;*
*D'un bout du champ à l'autre bout, il bondit et renifle et mugit,*
*Tandis que les vieillards sourient et se touchent entre eux le coude.*
*Iahveh est un lionceau qui s'élance hors du fourré,*
*Et joue à faire peur, à se cacher, à apparaître.*
*Iahveh est un bélier, un bouquetin, un chevrelet ;*
*Il fouille de sa double corne et lance en l'air la motte herbue,*
*Et s'arrête et regarde et sursaute.*
*Enfance, ô pétulance, innocence, insouciance, ô jeux énormes !*
*L'enfant est roi du monde, étant roi dans sa métairie ;*
*L'enfant est éternel, ayant les heures à venir devant ses yeux ;*
*Ainsi que le soleil, quand il ouvre les portes du ciel,*
*Il éclate de rire,*
*En ouvrant la porte des jours.*

*Du fond de la ténèbre et du frimas et de la neige,*
*Le poète songe aux ébats des premiers jours.*

*Des siècles ont passé.*
*Iahveh, dieu d'Israël, s'est vêtu d'une semblance d'homme ;*
*Il est un beau guerrier à la main forte, au bras tendu ;*
*Son cœur est amoureux des filles de la Palestine.*
*L'une avait nom Ohola ;*
*Elle était une noire fille, et sa naissance était d'une étrangère, son père étant Amoréen et sa mère Hétéenne ;*
*Et Iahveh l'oignit d'huile, la vêtit de broderie, la chaussa de blaireau, la ceignit de lin fin, et la voila de soie ;*
*Il encercla de bracelets ses poignets, de colliers sa gorge, de pendants ses oreilles, et d'anneaux sa narine,*
*Et il la nourrissait de farine et de miel, en sorte qu'elle était parfaite.*
*Or, voici l'éternelle aventure, l'éternelle aventure amoureuse ;*
*Oui, voici l'aventure éternelle des amours, des trahisons, des jalousies, des vengeances et des pardons délicieux.*
*Ohola s'est amourachée du manteau pourpre d'Assour, et lui livre ses seins pour qu'il les froisse entre ses mains.*
*Ainsi fait Ohola ; Oholiba, sa sœur, fait-elle mieux ?*
*Nenni ! le Chaldéen était venu, ceinturé de vermillon, coiffé de mitre flottante,*
*Par quelque soir de clair de lune, je suppose.*
*C'est pourquoi le seigneur Iahveh, dieu des armées, s'écrie, et il frappe du pied, et il lève le poing.*
*Oh ! le beau jeu des amours divines ! ne tremblez pas ! car, tout à coup,*
*Le dieu s'est repenti de sa colère ;*
*Entre le figuier et la vigne, voici, on entend à nouveau*
*Le bruit de l'allégresse et le bruit des louanges,*
*Et la voix de l'épouse et la voix de l'époux.*
*O ma chaude jeunesse ! ô mes vingt ans !*
*Dieu amoureux ! dieu jaloux ! dieu effréné !*
*Oh ! comme nous l'avons vécue, ô mon dieu, toi et moi,*
*La vieille histoire amoureuse !*

*Du fond de la nuit et de l'hiver et du silence*
*Le poète songe au midi de sa vie.*

*Des siècles ont passé ;*
*Iahveh, dieu d'Israël, a saisi dans sa puissante chevelure un rais d'argent ;*
*Il est un roi sévère ;*
*Le char aux quatre Kéroubim et aux quatre Ophanim demeure à la remise ; des messagers portent les ordres ; Iahveh est désormais un dieu qu'on ne voit plus ;*
*L'odeur des sacrifices n'arrive plus friande à sa narine ;*
*Il regarde le monde, et s'interroge si son œuvre*
*Est bonne autant qu'il l'avait dit.*
*Il dit : Le poids de cette tiare me fatigue ; soit ! je déléguerai mon fils.*
*Le dieu abdique ; que le fils règne ! c'est son tour.*
*Le père au fond béant du ciel s'éloigne,*
*Ainsi qu'un vendangeur dont la vendange est achevée, les mains pleines de grappes,*
*Et ces grappes sont les souvenirs.*

*Noble maturité des cheveux gris ! automne ! soir de dieu !*

*Maintenant, vieux est le dieu ; vieille est l'année ; vieux est le jour.*
*Le dieu en cheveux blancs est solitaire.*
*Sait-il encore sourire ? on dit que non ; moi, je sais qu'il sourit ; car il voit en son cœur*
*L'enfant, jeune taureau, lionceau folâtre, bouquetin,*
*Et le guerrier lascif et coléreux,*
*Et le monarque grave, avec un rais d'argent près de la tempe ;*
*Mais, s'il sourit, il sourit rêveusement,*
*Ainsi qu'un pèlerin qui a gravi le col, et dont les pieds sont las, et le cœur bon encore,*
*Et qui derrière lui regarde les lacets du sentier, l'éboulis et le lac*
*Et l'ombre que font en bas les filles dans la fontaine.*

★

ENVOI

*Iahveh, dieu primitif, ô mon enfance,*
*Dieu des prairies cananéennes !*
*Iahveh, dieu fort, ô ma jeunesse,*
*Dieu des prophètes et des amants !*
*Iahveh, dieu grave, ô ma grise maturité,*
*Dieu de la cime et de la rêverie !*
*Ainsi je prie*
*Avec adoration, amour, émerveillement et complaisance.*

*O jeunes poètes, amis connus et inconnus qui m'écoutez,*
*Ayez vos yeux sur vous-mêmes et vers les dieux,*
*Et puissiez-vous, lorsque le jour sera venu pour vous des cheveux blancs,*
*Entre vos mains et dans vos cœurs trouver présent le dieu*
*De vos printemps, de vos étés, de vos automnes,*
*Comme un bouquet de fleurs aromatiques qu'une amie souriante aurait laissé, en s'en allant, contre la porte.*

ÉDOUARD DUJARDIN.

# VOLUPTÉS DE GUERRE

—

## I

### UNE NUIT DEVANT DES CADAVRES

Je me suis mis en marche, tout à l'heure, pour ma ronde de nuit. Après avoir fait le tour du bâtiment où est installée l'ambulance, je suis entré et j'ai traversé d'un pas prudent des salles et des chambres sans meubles. Partout sur la paille et sur des brancards dorment et ronflent, ou veillent et gémissent cent quatre-vingt-douze blessés des combats de l'après-midi. Le rez-de-chaussée visité tout entier, je suis monté au premier étage où est le dépôt mortuaire.

J'en ouvre la porte, j'entre et je la referme doucement derrière moi. Point de lanternes pour éclairer cette salle, aucun infirmier pour en garder les occupants. Je suis seul à respirer ici et mon fanal est l'unique source de lumière. Je m'assieds sur une chaise, près d'une fenêtre grande ouverte, et je pose le fanal sur une petite caisse qui est à mes pieds. Des quatre faces vitrées partent quatre faisceaux lumineux que je suis du regard l'un après l'autre. Le premier se perd entre mes jambes et je devine le net rectangle de clarté qu'il plaque sur le mur ; le second, à ma droite, va fouiller des vêtements militaires souillés de sang et de boue entassés dans un coin ; à ma gauche, le troisième éclaire l'extrémité d'un brancard, les pieds nus et la culotte bleue d'un mort, puis il fait briller des aciers de fusils, de baïonnettes et d'équipements en cuir amoncelés contre le mur. Mais devant moi le quatrième rayon prend en enfilade tout un cadavre. Des pieds enfoncés dans la paille jusqu'à la tête surélevée par un sac militaire servant de

coussin, ce mort jaillit des ténèbres, et les yeux vitreux du visage livide sont fixés sur moi.

Et tandis que je contemple ce mort, cette matière inerte et froide à forme humaine, j'ai brusquement de mon état de corps vivant une perception si puissante que jamais je n'en avais connu de telle. Nous ne nous penchons pas assez souvent sur le spectacle de notre propre vie; nous ne goûtons pas assez les sensations multiples que cause ce spectacle. Par là, nous ignorons la première, la principale, la seule continue de toutes les voluptés, qui est celle d'être un corps vivant. Je dois à ce cadavre allongé devant moi la révélation de jouissances que jadis je n'éprouvais point parce que je n'en avais pas conscience, mais qui maintenant, du seul fait que je vis, me sont évidentes et me font tressaillir de joie.

Le silence des êtres et des choses autour de moi, la nuit ténébreuse du dehors ne permettent point à ma pensée de s'éparpiller et à mes sens d'être distraits. Aussi, j'entends à mes tempes les battements que font le flux et le reflux du sang en va-et-vient dans mes veines et mes artères. Je perçois le sourd toc-toc de mon cœur. Une légère fièvre met au bout de mes doigts de singulières et très agréables titillations. Je remue légèrement mon torse et je sens avec délices le frottement de ma peau vivante contre la chaude flanelle. J'étends et replie les jambes, je lève et abaisse les bras, pour jouir du jeu harmonieux et fort de mes muscles intacts. Je n'ai qu'à déboutonner le haut de ma vareuse pour aspirer à pleines narines l'odeur humaine et saine de mon corps en opposition avec les puanteurs qui me viennent déjà des cadavres. Et mon odeur m'enivre comme le plus rare des parfums. Mais ma pensée faisant soudain un bond en arrière, je goûte une volupté rétrospective à me revoir, à me ressentir chez moi, dans le chez moi du temps de paix.

Je me levais de très bon matin alors que le ciel rouge et mauve, entrant dans ma chambre par la fenêtre ouverte sans persiennes ni rideaux, annonçait la très prochaine résurrection du soleil. Vite, dans l'air vivifiant, je me mettais nu, et parfois une brise fraîche venant du parc Montceau voisin fouettait ma joyeuse ardeur. Ma chambre n'a point d'autres meubles qu'un étroit lit de cuivre à sommier métallique, une petite table de bois blanc et un tabouret bas. Pas de tapis,

pas de rideaux, pas de tenture, pas d'ornements, pas de bibelots. Les murs sont nus comme mon corps à son lever matinal. Mais un portique de bois léger, solidement rivé au plancher et au plafond, se dresse sur toute la hauteur et la largeur de la pièce. Des anneaux, un trapèze, une corde lisse s'accrochent aux crampons de ce portique. Et de tout le poids de mon corps, je me suspendais à ces anneaux ; je faisais des tractions répétées, de lents rétablissements, des dislocations simples et des flexions graduées. Les mêmes exercices à peu près, mais qui mettaient mes muscles en jeu d'une autre manière, se répétaient au trapèze. Puis, je m'asseyais sur le parquet; et sans ouvrir d'un seul degré l'angle droit que formait mon corps, je montais à la force des poignets le long de la corde, jusqu'au plafond. Que je fusse dispos ou paresseux, je ne cessais l'ascension et la descente et ne me remettais sur pieds qu'après avoir accompli, par un effort tenace de la volonté, le cinquième va-et-vient vertical.

Ensuite, satisfait de ma vigueur et de ma souplesse reconnues égales à celles de la veille, je passais dans le cabinet de toilette. Puis, revêtu de légère flanelle et de laine spongieuse, j'étais prêt pour l'activité intellectuelle et physique de la journée.

C'est à tout cela que je pense, c'est tout cela que je revois devant ce cadavre rigide, à demi couvert de grossières étoffes lacérées, et souillé de poudre, de sang et de boue. Et je l'aime de tout mon cœur, ce cadavre. Avec une émotion infinie, je lui suis reconnaissant, à ce mort. Tous les matins pacifiques de ma vie, — si une balle ou un éclat d'obus, demain ou un autre jour, ne fait pas de moi ce qu'il est, — je penserai à lui avec piété. Car il me révèle, il m'apprend, il m'oblige à savourer avec une intensité prodigieuse la volupté, — et non pas seulement la nécessité, que je savais, — la volupté d'être sain, vigoureux, musclé, propre, la volupté d'être un corps vivant.

## II

### AU BIVOUAC

Cette guerre me fait comprendre la vie des temps préhistoriques, et de plus elle me démontre ceci : le chauffage central, les calorifères et les radiateurs des temps modernes sont au-

tant de crimes commis par le progrès scientifique contre la volupté de vivre.

A l'époque des bois et des cavernes, le feu, la nourriture à satiété, la possession de la femme étaient les besoins primordiaux et les satisfactions principales de l'homme. En l'an 1917 de l'ère chrétienne, nous sommes redevenus tels que nos plus lointains ancêtres, — tels, mais moins satisfaits : comme nous vivons en pays dévasté, la possession de la femme est chose rarissime; comme nous sommes en première ligne et loin des centres de ravitaillement, nous n'avons pas toujours la nourriture à satiété; mais nous bivouaquons dans les bois, nous logeons dans les cavernes et nous faisons du feu !

Quelle joie peut irradier l'humble flamme jaillissant de trois bûches assemblées au-dessus d'un peu de braise rouge !... Nous avons marché sous la pluie, nous avons eu froid, immobiles dans la fange et sous la neige. Et maintenant...

Maintenant, nous sommes une douzaine d'hommes hirsutes et boueux, hilares et gaudriolards, assis derrière un large et haut talus de terre, sous les basses branches d'un énorme sapin, autour d'un feu de bois qui siffle, flambe, pétille, éclaire et nous réchauffe. Nous fumons des pipes, et nous avons, dans des clair-obscurs à la Rembrandt, des trognes de godailleurs à la Rubens.

Le canon tonne autour de nous; les obus éclatent sur l'autre versant de la colline, à deux cents mètres à peine de notre abri; le crépuscule est sinistre et la nuit est glaciale; nous avons failli mourir aujourd'hui, nous serons écrabouillés peut-être demain... Mais nous n'entendons, ne voyons, n'appréhendons rien de tout cela : nous avons du feu. Nous en aurons jusqu'au matin, car nous veillerons à tour de rôle pour le garder vivant. Il chauffera les pieds, les cuisses et le ventre ou le dos des dormeurs; son flamboiement joyeux, absorbé par les yeux à l'instant où le sommeil alourdit et fait baisser les paupières, illuminera nos cerveaux de rêves agréables.

Ah ! je sais bien ce que je rêverai, moi ! La bienveillante fée des songes me transportera dans un petit salon ouaté de tapis et de coussins, en plein Paris. Dans la cheminée, sur le marbre de laquelle se dresse une Léda serrant contre elle le cygne frémissant, flambera un feu de bois odoriférant et sec.

Je revivrai les enivrantes soirées solitaires où le feu me tenait compagnie, et les voluptueuses après-midi de printemps frais où une jeune fille languissante et parfumée, assise ou couchée sur une peau d'ours blanc, étirait son corps nu devant le foyer et riait à chaque étincelle. Comment font les hommes, dans un appartement à chauffage central et sans cheminée, quand ils sont seuls et qu'ils ne travaillent pas ? Comment peuvent-ils rêver, sans aucune flamme vivante pour colorer leur rêverie ?... Et l'amant qui n'offre pas le corps de sa maîtresse aux caresses distantes de la flamme, croit-il connaître la volupté ?.. Il en ignore un des jeux les plus émouvants au regard et les plus suggestifs au toucher.

C'est tout cela que je revois dans les bûches et la flamme de ce feu de bivouac. J'y récupère aussi la chaleur indispensable au maintien des forces physiques, et, par suite, à l'optimisme qui assure la santé morale. Tout à l'heure, grâce à ce feu, nous aurons du café chaud, et le nectar fumant sera pour nous une jouissance de plus. Demain, au lieu d'être transis et ankylosés de corps, aigres et sombres d'esprit, comme nous le sommes aux matins des nuits sans feu, nous serons tièdes et souples, contents et clairs. Le feu du bivouac fait mieux affronter le feu de la bataille; car la volupté de vivre devant les jolies flammes du premier incite à ne pas croire que les fulgurations éblouissantes du second sont les annonciatrices de la mort.

## III

### LE GÉRANIUM SOUS LES OBUS

Après trois quarts d'heure de marche à travers un pays ravagé, nous étions arrivés devant un village sur lequel tombaient les obus allemands. Quelques vieillards, des femmes, des enfants que l'occupation ennemie avait épargnés s'enfuyaient en désordre. Ils accouraient vers nous, et nous dûmes nous ranger au bord du chemin raviné pour faire place aux petites charrettes remplies de pauvres ustensiles et que traînaient des malheureuses exténuées.

Et brusquement la pluie d'obus s'écarta du village en ruines, où quelques maisons brûlaient. Elle alla tomber à cinq cents mètres sur la gauche, dans un champ d'où s'éloignait au galop une batterie de 75.

Un ordre nous prescrivait de tourner le village et d'aller nous établir à l'abri d'un haut remblai, à deux kilomètres en avant ; mais nous ne devions pas nous exposer sans nécessité. Arrêtés un moment, nous reprîmes notre marche aussitôt qu'il fut bien avéré que les artilleurs ennemis avaient un autre objectif que notre détachement.

Et nous voilà défilant à travers les ruines fumantes, d'où montaient des flammes et d'où jaillissaient des crépitements. Mais soudain, frappée par un spectacle inattendu, toute ma section s'immobilisa : c'est un pan de mur entièrement démoli et sur le bord d'une fenêtre est resté intact un petit pot où fleurit un magnifique géranium rouge. Pas un éclat ne l'a touché, pas une poussière n'a souillé les feuilles et les pétales. J'ai tendu la main pour cueillir la fleur préservée, — puis, non ! et le géranium a été respecté par nous comme par les obus ; il est demeuré là, rutilant, épanoui, symbole de la continuation impassible de la vie au milieu d'une chaotique destruction.

Et pendant que nous reprenions notre marche, j'ai pensé à toutes les fleurs des temps pacifiques : celles que l'on cueille à la campagne, encore embuées des humidités de la nuit ou vibrantes dans l'éclatant soleil, et dont on fait des bouquets désordonnés et charmants ; celles que l'on contemple et que l'on respire dans les jardins soignés, et qui se défendent avec une impertinence de dames à grands atours; celles que l'on choisit, que l'on achète un peu fièvreusement et que l'on offre, avec son cœur, à la femme aimée; celles que l'on voit s'épanouir dans des vases, sur la table du cabinet de travail, la console du salon ou la cheminée de la chambre à coucher ; celles enfin que l'on a reçues d'une main aussi fine et aussi parfumée qu'elles, et qu'on regarde se faner, les soirs de rêverie solitaire...

Le charme innombrable, les grâces diverses, les multiples parfums de toutes ces fleurs de mon enfance, de mon adolescence et de ma jeunesse pénètrent en moi et ensemble me possèdent ; mon cœur et mon esprit évoquent distinctement les heures et les jours qu'elles ont enchantés.

Et pendant quelques instants voluptueusement savourés, la vision rapide d'un humble géranium épargné par les obus m'a fait oublier la guerre, ses ravages et ses horreurs.

## IV

### LE DIVAN, LA TABLE ET LE LIT

LE DIVAN. — Dans mon « home » des temps pacifiques, le meuble dit chaise est un objet introuvable. On n'y rencontre que divans profonds, fauteuils moelleux, poufs allongés, coussins assouplis. Et je croyais connaître jusqu'à la perfection l'art difficile et délicat d'être assis voluptueusement.

Or aujourd'hui, sous une pluie battante, nous avons marché depuis quatre heures du matin, et il est cinq heures du soir : deux haltes, l'une de quinze minutes pour faire bouillir de l'eau dans une ferme et pour avaler un quart de café chaud; l'autre de trente minutes, sous les sapins ruisselants, pour manger le contenu d'une boîte de conserve et fumer une pipe. Et la marche, la marche dans les chemins creux, sur les plateaux nus, au long de grands ravins, à travers les noires sapinières, la marche mécanique et lourde, dans la boue jusqu'à mi-jambe, dans l'eau jusque par-dessus la tête.

Et brusquement la pluie cesse; le soleil très bas à l'horizon déchire les nuages et darde sur une large vallée quatre beaux rayons d'or; un village évacué ce matin même par les Allemands dresse sur la montagne, à l'orée d'un sombre bois, les murs fumants de ses maisons incendiées.

Halte! C'est sur la place ravagée de ce hameau détruit que nous cantonnerons pour une nuit ou pour deux heures.

Tandis que s'accomplissaient les corvées et que se préparait la soupe, j'ai rapidement changé de linge et revêtu un dolman sec en réserve dans mon sac, un sac de soldat que je boucle à mes épaules.

Puis, j'ai vu dans le vestibule d'une maison en ruines une chaise à demi-brûlée. Je l'ai saisie et je l'ai plantée sur le bord du chemin en corniche; il domine tout le magnifique vallon illuminé par le soleil couchant. En bas, masquée par un rideau d'arbres, se tient bien rangée une batterie lourde qui envoie quatre obus toutes les cinq minutes vers un sommet boisé fermant l'horizon. Tout au fond de la vallée, des shrapnells éclatent, épanouissant dans l'air leur fumée blanche. On entend de lointaines fusillades, des tatata très assourdis de mitrailleuses, des roulements d'invisibles convois, et sans cesse les ronflements aigus des gros projectiles et les détonations d'ar-

tillerie... On se bat encore là-bas, sur l'autre versant de l'admirable vallée... Mes hommes et moi, nous ne nous étions pas battus, mais nous avions marché tout le jour. Et nous n'aspirions qu'à ne plus remuer les jambes.

J'ai donc planté ma chaise bancale et calcinée, là, sur le bord du chemin en corniche, devant le merveilleux spectacle, *et je me suis assis !*

Ah! fauteuils, divans, poufs et coussins de mon home des temps pacifiques, comme cette chaise vous écrase!...

Oui, elle vous écrase, et pourtant...

Et pourtant, je m'attendris et j'espère, si je pense aux divans, fauteuils et coussins du temps de paix. Je me rappelle avec gratitude les heures de rêverie et les heures d'amour pendant lesquelles ils m'ont chaudement entouré, voluptueusement soutenu. Si je vis, ces heures se renouvelleront. D'autres rêves enchanteront mon esprit, d'autres maîtresses laisseront sur le velours et la soie l'empreinte de leur corps charmant. Le grand divan pourpre et bouton d'or, qu'éclaire mystérieusement dans le fond de la pièce une électricité tamisée, sera toujours doux à ma fatigue et propice à mes somnolences tissées de songes imprécis. Qui ne l'aimerait, comme je l'aime, le divan qu'on ne peut voir sans murmurer les vers de Baudelaire?... Il est le fidèle et discret confident de nos peines et de nos joies, le réparateur de nos lassitudes, l'élastique tremplin de nos virilités. Etendu sur lui, nous avons préparé dans la méditation nos meilleurs travaux, savouré nos plus belles joies, apaisé nos plus mortelles angoisses. Il est le compagnon de la solitude, et il parle merveilleusement par tous les souvenirs qu'il évoque.

Mille parfums émanent du velours qui le revêt et des coussins soyeux qui le garnissent : fleurs effeuillées, nectars évaporés, pénétrants aromates, femmes alanguies...

LA TABLE. — Un homme est survenu qui a interrompu ma rêverie et mes griffonnages sur mon carnet de route. Il m'a salué, avec cette respectueuse familiarité qui caractérise le salut du soldat français en campagne de guerre, et m'a dit dans un sourire :

— Le dîner est prêt.

J'ai hésité. Perdre une seule minute du somptueux et tragique spectacle que m'offraient le soleil et les jeux de l'artillerie, quel sacrilège! Je ne quitterai ma chaise que lorsque la nuit aura tout envahi et que les canons ne tonneront plus. Méditer, écrire devant une belle fin de jour et le déclin d'une bataille : précieuse conjoncture! Je ne suis donc pas allé manger, comme je le fais d'ordinaire, en compagnie des deux sergents et des caporaux de ma formation, et j'ai dit :

— Apportez-moi une gamelle, du pain et mon couvert. Je dînerai ici.

J'ai dîné. J'ai mangé, au moyen d'une fourchette et d'une cuiller de fer, le riz et la viande baignant dans un bouillon très épicé. J'ai bu à même mon bidon une large rasade d'eau claire; et maintenant je fume ma pipe. Je regarde la gamelle vide, et je savoure, avec délices, en manière de dessert, une joie gastronomique toute récente.

La semaine dernière, j'ai été envoyé à Besançon, en mission spéciale. Mon séjour dans la vieille et pittoresque ville a duré douze heures : j'en ai passé deux à goûter, avec une inoubliable intensité, la volupté de la table.

Avoir, pendant des semaines, absorbé des ratas indescriptibles dans une gamelle sommairement lavée; avoir eu pour table un tronc de sapin abattu, la pierre calcinée d'un mur démoli, l'appuie-coudes d'une tranchée ou simplement mes genoux, avec la perspective d'être interrompu par une alerte ou la chute d'un obus tonitruant et fracassant...

Et soudain, après des heures somnifères passées dans un train de blessés et de matériel, me constater assis sur le divan moelleux d'un restaurant de luxe; étaler mes mains enfin propres sur une nappe blanche et fine; me réjouir l'œil aux scintillements vifs des cristaux, à la douceur laiteuse de la porcelaine, et amuser mon oreille aux tintements de l'argenterie; puis savourer en silence ces mets lentement choisis sur le menu : huîtres de Marennes, œufs brouillés à la tomate, truite saumonée, rognons en brochette, fromage de Roquefort, raisins muscats et poire fondante; et enfin le cigare, le long havane, blond, sec, craquant, parfumé, tandis que la dernière coupe d'une bouteille de Moët pétille au soleil...

Je croyais connaître la volupté de la table; présomptueux gourmet d'avant la guerre! La volupté de la table, je l'ai

connue pour la première fois le six cent cinquante-sixième jour de la mobilisation, alors qu'une mission imprévue m'éloignait pour quelques heures des champs de bataille, des tranchées, des terrains de marche et de cantonnement où l'on se contente d'être nourri...

LE LIT. La nuit tombe et le canon ne détone plus que par intermittences. Un sergent vient me rendre compte : tout est paré pour la nuit. Je puis aller dormir. Dans le coin le plus abrité d'une écurie sans porte, mes soldats ont préparé pour moi une couche de paille.

Un fanal, suspendu à un clou, éclaire ce dortoir improvisé, où des hommes dorment.

Je me suis mis sur la paille ; j'ai déplié ma couverture, et soudain j'ai pensé à un lit, à un bon lit, à un lit placé dans une vraie chambre, au seul lit que le Destin m'ait offert depuis le début de la campagne.

C'était à La-Croix-aux-Mines, pittoresque village échelonné sur le penchant d'un coteau, à quelques kilomètres de Fraize, dans les Vosges. Depuis plus d'un mois, je ne m'étais déshabillé qu'à demi pour la toilette du matin. J'avais dormi dans des wagons ou sur la paille des granges. Mais, le soir de notre arrivée à La-Croix-aux-Mines, où nous devions cantonner plusieurs jours, je pus trouver une chambre. Non pas une chambre veuve de ses meubles, garnie de paille et souillée par le passage des troupes alternativement allemandes et françaises, mais une chambre contenant un lit. Et quel lit ! Large, long, haut, doublement matelassé, somptueusement édredonné, anobli enfin par des rideaux à grands pans.

La chambre elle-même était une de ces vastes et confortables chambres de village où dorment, attendrissants, des meubles centenaires.

Je me déshabillai précipitamment. Et je me mis nu pour mieux sentir sur ma peau la caresse des draps. Quels soupirs lorsque je glissai mes jambes, puis mon corps jusqu'au cou dans l'enveloppement du lit. Je ne pus me retenir de crier de satisfaction, de rire comme un enfant et de m'épanouir d'aise. Le sommier et les matelas s'incurvaient sous mon poids ; les couvertures et le duvet ballonné faisaient peu à peu succéder à la fraîcheur des draps une tiédeur pénétrante. Je me remuais

doucement comme un chat qui ronronne sous la main d'une jeune fille!.. Et je crois bien que je ronronnais!.. Le sommeil me prit insensiblement, et je dus continuer, dans mes songes, à soupirer avec extase : « Ah! que c'est bon! que c'est bon! »

Il est des hommes à qui les voluptés passées n'inspirent que des regrets. Pour moi, leur souvenir est une volupté de plus. Et maintenant que je médite sur la paille peu épaisse qui me servira de couche, j'accepte le présent avec d'autant plus de philosophie que je berce mon esprit d'agréables réminiscences. Grâce au prestige de l'imagination, les bons lits de jadis pénètrent mon corps de telles aises que, dans quelques minutes et de très bonne foi, je m'endormirai sur la paille avec le même sourire que provoquait le lit de La-Croix-aux-Mines, qu'ont provoqué auparavant d'autres lits.

D'autres lits! Combien y en a-t-il déjà dans mon existence? Sans doute, des douzaines! Mais si j'examine et analyse, ces douzaines se synthétisent en trois types : le lit du collège, le lit du régiment, le lit de ma maison. Et pas plus que les deux premiers, le troisième n'est un lit d'amour. Non!.. pour moi, le lit est l'autel de la solitude, du repos, des songes, du sommeil. Le lit est l'inviolable domaine privé, personnel, que je ne saurais partager sans gêne et peut-être sans répugnance. Le lit, pour moi, c'est l'oubli du monde, de la lutte pour la vie, des fièvres de l'ambition, des délices de l'amour et de ses lassitudes, c'est le retour à l'enfance, à la chasteté...

## V

### LA CONTEMPLATION

Le pic rocheux au sommet duquel je suis assis domine une large et profonde vallée qui méandre jusqu'à l'horizon. A droite et à gauche, des collines vêtues de sapins se succèdent et s'étagent; tout au fond du val se tasse un hameau d'où montent des fumées. Le soleil, à son déclin, s'estompe de brumes violettes. Partout des oppositions d'ombre et de lumière donnent un vif relief au paysage. Le canon s'est tu. On n'entend plus que les sonnailles de quelque troupeau et, venant de très loin, le grondement d'un convoi.

Je suis seul, là, depuis plusieurs heures, et je n'ai fait que bourrer ma pipe et l'allumer. Je me suis livré de tout mon être

à la volupté de la contemplation sans pensée, ou du moins sans regarder, retenir et analyser les pensées capricieuses, fugaces, inconsistantes et libres qui étaient en moi. La volupté de la contemplation est une des plus profondes et peut-être la seule reposante. Elle n'a pas besoin pour naître et pour durer de ce qu'on appelle un beau paysage ; d'ailleurs, tous les paysages sont beaux, lorsqu'on ne leur demande pas d'être autre chose que ce qu'ils sont. L'âme du contemplateur sait discerner leur beauté singulière même lorsqu'ils paraissent n'en pas avoir.

Assis sur le bord d'une route, au ras des plaines infinies de la Beauce, — sur l'aspérité d'une falaise bretonne, devant l'Océan bouleversé, — à la terrasse d'un jardin napolitain, au fond de la baie parsemée d'îles, — sur le penchant d'une colline d'Auvergne, à la lisière d'une prairie incurvée, — à l'extrémité d'une de ces merveilles que sont les lacs italiens, — au sommet d'une montagne dauphinoise, devant la pittoresque majesté des Alpes, — à l'entrée du prodigieux cirque de Gavarnie, — sur les remparts d'Aigues-Mortes, — au-dessus du Tage, couleur d'acier, en face de la rude Tolède, — enfin devant la claire monotonie d'un paysage familier, partout l'homme peut se livrer à la volupté de la contemplation ; un ciel pur où rien ne passe l'alimente comme une incessante course de nuages ; et il m'est arrivé, couché à plat ventre sur le sol, de contempler un caillou aussi passionnément que j'ai contemplé un jour, de la passerelle d'un navire, l'enchanteresse baie de Palma des Baléares. C'est qu'elle est toute en nous-mêmes, la source des voluptés multiples et diverses jusqu'à l'infini que nous dispense la contemplation de la nature. Cette source s'appelle l'amour de la solitude. Il ne contemple jamais, celui qui souffre d'être seul ; mais à celui qui peut sans ennui s'écarter des hommes, la contemplation donne des joies faciles et pures d'une inexprimable intensité. Quelle abondance d'impressions dans le repos ! Quelle diversité de plaisirs dans l'immobilité ! La pensée se fait légère, légère comme certaines vapeurs matinales que le premier rayon de soleil dissout et que la moindre brise emporte. Mais la pensée se renouvelle sans cesse, différente à chaque impression que reçoit le cerveau, inconsciemment, de l'un ou de l'autre des cinq sens. J'ai vraiment la sensation de vivre hors des luttes qui nous exaltent, mais qui peu à peu nous tuent ; j'ai l'illusion d'être

immortel et jeune à tout jamais; mes rêveries imprécises arrivent presque toujours à des précisions changeantes dont les principaux thèmes sont le Voyage et l'Amour.

Alors m'apparaît l'image géographique d'un pays lointain ou la ligne onduleuse d'un corps de femme, apparition transparente à travers laquelle mes yeux voient encore le paysage réel qui m'a induit à la contemplation; ils s'intéressent aux changements que font la lumière et les vents; ils s'émeuvent à l'imprévu de certains coloris; ils se complaisent à l'immuabilité de certains détails...

Et tout cela, — rêve et réalités, — tout cela est exquis.

## VI

### « C'EST LA GUERRE ! »

Depuis deux jours, le Service de Santé faisant défaut, nous assainissons le champ de bataille. C'est au-dessus du village de Maindray. Il a plu hier. Il pleut encore aujourd'hui. Et nous travaillons à cette douloureuse, écœurante besogne qui consiste à enfouir des cadavres d'hommes, à déterrer et à brûler des charognes de vaches et de chevaux.

A l'heure du repas, j'ai pu me mettre à l'abri dans une pauvre maison. J'ai acheté des pommes de terre et un peu d'huile, et à grand'peine, et non sans prier beaucoup, car les habitants, pillés par les troupes allemandes qui ont occupé le pays pendant quinze jours, n'ont conservé que ce qu'ils avaient caché : peu de chose. Enfin, en y mettant le prix, j'ai eu de l'huile et des pommes de terre. Un lieutenant d'artillerie, avec qui j'ai fait prompte connaissance, pèle les tubercules, les coupe en rondelles et les met dans la poêle. Nous les avons mangées voracement, en déclarant, avec la plus ferme conviction du monde, que jamais nous n'avons goûté de si bonnes pommes de terre. Maintenant que j'y réfléchis, je dois avouer qu'elles étaient infectes, à peine cuites ; nous avions très faim et nous n'avions pas voulu attendre : elles étaient noires et sentaient la fumée, mais elles avaient un nom prestigieux, évocateur de délicieux régals ; elles étaient des pommes de terre frites ! La viande coriace de notre « repas froid » réglementaire nous a paru moins dure et moins fade, grâce à cette friture improvisée. Comme boisson, nous avons eu de l'eau et du coco.

Pendant que nous festinions, les femmes du hameau assises autour de nous racontaient les misères de la brève occupation ennemie; ils ont pillé, brûlé, saccagé, tué ; pour violer des femmes, ils se mettaient à deux, à dix, à vingt-six ; et on nous montre la fille des vingt-six : elle est assise dans l'ombre, au coin de la cheminée sans feu, et elle cache sa tête dans ses mains tremblantes. Ils menaçaient les femmes de leurs baïonnettes et les forçaient à s'étendre : nues, quand elles étaient jeunes, troussées jusqu'au ventre quand elles étaient vieilles. Ils ont violé des filles de quatorze ans et des grand'mères de soixante, et ce sont les grand'mères qui nous racontent cela. Sur les routes, ils prenaient pour cibles les jeunes garçons qui s'enfuyaient des fermes et des hameaux. Quand ils ne purent, faute de temps, dépecer bœufs et vaches, ils leur coupaient les jarrets, dans l'étable, à grands coups de baïonnettes, puis ils mettaient le feu à la paille et au foin.

Chacune de ces femmes raconte un peu de tout cela, sans pleurs, sans aucune expression de colère. Elles ont toutes le visage tranquille, figé ; leur voix est une voix de lamentation monotone, sans aucune inflexion. Pendant les récits faits avec un réalisme simple qui ne s'embarrasse d'aucune pudeur, nous mangions, car nous avions très faim.

L'une d'elles dit, avec l'accent traînard de ce pays-là : « C'est la guerre! Oui, mes bons messieurs, c'est la guerre! »

Nous étions assis devant une longue table massive. Un grand lit, avec des rideaux d'un blanc devenu sale, occupait tout le fond de la pièce ; les femmes écossaient des haricots en parlant de leurs voix lamentables. On entendait le canon, les vitres résonnaient ; puis, dans les intervalles de silence, elles crépitaient sous la pluie. Et nous avons trouvé le lieu et les femmes si abominablement sinistres que, bravant l'averse, nous sommes allés dans le champ voisin.

Les brouillards se déchiraient aux sapins noirs des collines. Les charognes remplissaient l'air de puanteur. Dans une écurie toute proche, un artilleur étrillait son cheval et chantait d'une voix sonore :

Si tu veux fair' mon bonheur,
Marguerite, Marguerite...

Après cette écœurante et fatigante journée, nous sommes au repos dans une grange ou plutôt un hangar tout ouvert

d'un côté. Nous entendons les formidables détonations de l'artillerie et, très distinctement, les crépitements confondus des mitrailleuses et des fusils. Nous voyons dans le crépuscule les éclatements lumineux des obus. Souvent une fumée blanche jaillit dans l'air, s'arrondit, éclairée de fulgurations rapides; c'est un obus à balles. Quand il y en a beaucoup à la fois, sur un même point, rien n'est plus joli...

Et nous ne ressentons aucune émotion. Nous avons beau nous dire que ces pittoresques feux d'artifice jettent la mort au-dessous d'eux, qu'ils mettent des entrailles à nu, trouent et déchirent des membres, fracassent des crânes, font couler sur la terre le sang chaud de milliers d'hommes et multiplient à chaque minute les plus horribles souffrances, nous avons beau nous dire et répéter tout cela, nous ne ressentons qu'un intérêt amusé d'abord, mais bientôt uniquement machinal. Aucune pitié pour les autres, aucune crainte pour nous qui, dans quelques heures, pouvons voir ces feux d'artifice exploser sur nos têtes. Nous sommes insensibilisés. Et je crois que c'est un état d'âme définitif. Je regarde, j'interroge mes soldats : pas un qui éprouve une émotion de pitié, d'enthousiasme ou de crainte. Aujourd'hui nous avons assaini un champ de bataille; demain nous y mourrons peut-être, et d'autres hommes l'assainiront après nous : c'est le destin de la guerre...

Ce destin nous accable si peu que nous goûtons, en fumant des pipes, toute la volupté d'une couche de foin sec après une journée de fatigues sous la pluie.

Le parfum de l'herbe sur laquelle nous passerons la nuit nous fait oublier la puanteur des cadavres et des charognes... Tout nous est indifférent; sauf ce qui nous procure quelque sensation de bien-être, de plaisir, de fierté ou de joie : un bon repas, une permission, une citation ou la nouvelle d'une attaque victorieuse. Quant à la mort... Peuh! comme disait la femme violée, volée, endeuillée, c'est la guerre!...

## VII

### LE SACRIFICE ET LA MORT

Avec une patrouille de quelques hommes je me rendais de Fraize à la Croix-aux-Mines. Plusieurs fois depuis deux semaines j'avais fait ce trajet. Le chemin s'élève d'abord au-dessus

de Fraize, s'enfonce dans un bois de sapins couronnant la haute colline et descend dans une vallée pittoresque dont il suit le fond, tantôt entre de claires prairies, tantôt entre de noires sapinières. A la montée, quelques trous d'obus très espacés, deux ou trois maisons à demi abattues sont les seuls stigmates des combats de la semaine passée. Mais dès que l'on marche sur l'autre versant de la colline, on foule une terre de grande bataille. Fermes brûlées, arbres ébranchés, sapins jetés sur le sol par les haches du Génie ou fracassés par le heurt et l'éclatement des obus, énormes trous cerclés d'un bourrelet de terre, fossés du chemin transformés en tranchées, innombrables boîtes rondes de viande en conserve, débris d'armes et d'équipements, ici un képi, là un béret de chasseur alpin, plus loin une casquette grise à bande rouge ou un casque à pointe, et enfin, trop fréquemment, des tertres jaunes surmontés de croix faites avec des planchettes clouées ou des branches liées d'un torchis d'herbes, et que coiffent des képis : vestiges de lutte, de vacarme, de sang, d'héroïsme, de souffrance et de mort.

Nous allions d'un pas tranquille. Des obus tombaient, à de longs intervalles et peu nombreux, dans les bois qui bordent le chemin et sur le chemin lui-même, lequel dévale en pente raide et en multiples sinuosités. Comme nous faisions une courte halte, nous avons vu arriver d'en haut un cycliste militaire, un artilleur. Nous le regardions venir à toute vitesse. Soudain, un hululement dans l'air, et un obus tomba, éclatant avec un déchirant fracas métallique. La fumée emportée par le vent, nous voyons le cycliste à terre. Nous courons à lui. Son visage ruisselait de sang ; la joue, l'oreille gauche étaient rasées, écorchées, et très probablement l'œil était perdu. Tout ce côté de la tête ne formait qu'une plaie rouge. Nous nous empressions. Mais l'homme dit, d'une voix impérieuse et rauque, en essuyant d'un revers de main le sang qui coulait jusque dans sa bouche :

— Mon vélo ? où est mon vélo ?

La bicyclette gisait à trois pas. On la releva. Elle était intacte. Et quelqu'un des nôtres dit en riant :

— Le vélo n'a rien.

— Bon ! fit l'homme en saisissant le guidon. J'ai un ordre à porter. Vous comprenez ?

— Vous ne pouvez pas continuer, m'écriai-je. J'enverrai quelqu'un. Vous n'y voyez pas. Votre œil gauche est peut-être crevé.

— Possible! fit l'homme. *Mais l'autre est bon !*

Et il saute sur sa machine, l'épaule rouge de sang. Et il file, et il disparaît au tournant du chemin en pente.

Voilà de l'héroïsme. Ce soldat était, de toute évidence, un paysan. Il ne faisait pas un « mot d'esprit » pour l'Histoire. Il constatait simplement, sans même se douter de ce que sa constatation avait de sublime, qu'un œil suffit pour voir où l'on va, quand on a un ordre à porter quelque part ; et pour l'exécution fidèle de sa consigne il faisait délibérément le sacrifice de son œil gauche comme il aurait fait le sacrifice de sa vie.

Le sacrifice ! c'est ce sentiment du sacrifice qui est au fond et au début de tous les héroïsmes, de l'émouvante conduite des milliers et des milliers de Français morts sur les champs de bataille, dans les ambulances, dans les hôpitaux.

Sortez des rangs de l'armée, et vous avez l'héroïsme de centaines de citoyens, prêtres, maires, médecins, vieillards et jeunes gens de diverses professions ; faisant leur devoir sous les habits de tous les jours, comme d'autres sous l'uniforme militaire, ils se sont offerts tout entiers en sacrifice ; et pour beaucoup le sacrifice a été accepté, puisqu'ils sont malades, blessés ou morts.

Et pensez aux mères qui, de cœur grand, ont salué l'holocauste de leurs maris, de leurs fils ; aux femmes de tous les cultes religieux qui, non contentes de cet holocauste, sont devenues de véritables « sœurs de charité » ; à celles qui l'étaient déjà conventuellement, et qui ont redoublé d'abnégation et de courage...

Et supputez quelle somme énorme de sacrifice représente la vie et la mort des hommes en temps de guerre.

Parfois âpre et irritante, parfois lénifiante et douce, la volupté du sacrifice est d'une telle intensité qu'elle annihile la douleur. Elle est difficilement analysable ; elle est d'une infinie variété de nuances, puisqu'elle va de la simple satisfaction intime jusqu'à l'extase. Extatique, si la volupté du sacrifice l'est souvent, la volupté de la mort l'est toujours. Il faut avoir vu le visage des hommes qui s'élancèrent contre la mort et, soudain figés, l'attendirent et la reçurent... Rappelez-vous

certains masques marmoréens de soldats tombés dans l'élan vers le combat, dans l'exaltation de l'assaut !... Les yeux encore agrandis par d'indicibles et sublimes visions, les traits tendus mais non déformés, la stupéfiante expression de *joie formidable* dont tous ces traits vivent encore : voilà l'image de l'homme qui, en mourant d'une mort noblement acceptée, comprise et accueillie, a éprouvé la volupté de mourir avec la volupté de se sacrifier.

EDMOND CAZAL.

# LA RAISON DU CANCER

Dans les lignes qui suivent nous nous proposons de donner la solution du problème du cancer, c'est-à-dire d'expliquer la nature et l'origine de cette maladie. Pour que notre démonstration soit comprise, il est nécessaire de préciser les caractères généraux des tumeurs cancéreuses et de les comparer à ceux des tissus épithéliaux qui sont le siège constant de leur début.

Son origine épithéliale et sa constitution essentielle par des cellules épithéliales sont le premier caractère du cancer. Superficiel ou profond, à évolution rapide ou lente, toujours et partout, ce sont des cellules issues d'un épithélium qui forment non seulement la tumeur initiale, mais aussi ses prolongement et ses métastases à distance.

La multiplication indéfinie et illimitée des cellules épithéliales qui constituent le cancer en est le deuxième caractère. Chaque cellule se divise par karyokinèse en deux autres qui se partagent à leur tour en deux nouvelles, et cette division se poursuit, accroissant sans cesse le nombre des éléments cellulaires. Cette pullulation augmente progressivement la tumeur principale, diffuse des infiltrations épithéliales dans les organes et les tissus voisins, et, souvent, envoie dans la circulation sanguine ou lymphatique des fragments cancéreux, qui se greffent aux points où ils sont arrêtés et grossissent par prolifération indéfinie de leurs cellules comme le néoplasme originel.

Enfin, le cancer possède des vaisseaux sanguins ; c'est son troisième et dernier caractère essentiel. Toute fissure, toute solution de continuité le fait saigner et ces hémorrhagies si

faciles en sont un des meilleurs signes cliniques. L'examen microscopique révèle du reste dans sa masse des capillaires de nouvelle formation plus ou moins abondants, qui la traversent en tous sens et distribuent à ses cellules constituantes le liquide plasmatique indispensable à leur nutrition.

Tels sont les caractères principaux de l'épithélium pathologique qu'est le cancer. Qu'est-ce qu'un épithélium normal?

C'est un tissu formé par la juxtaposition de cellules tapissant les surfaces extérieures et intérieures des organismes. L'épithélium est dit simple s'il est réduit à une seule couche de cellules, stratifié s'il est composé de plusieurs assises superposées. Il repose sur une membrane continue, la membrane basale, qui le sépare du tissu conjonctif sous-jacent. Qu'il soit simple ou stratifié, il n'y a pas de vaisseaux entre ses cellules et sa nutrition se fait uniquement par le plasma provenant du réseau capillaire du tissu conjonctif transsudé à travers la basale.

Dans tout épithélium, il existe des cellules qui se multiplient indéfiniment comme celles du cancer. Ce sont celles qui se trouvent au contact immédiat de la membrane basale, et, pour cette raison, on nomme couche génératrice l'assise cellulaire qu'elles composent. Chacune se divise constamment en deux autres, mais, à l'encontre des cellules cancéreuses, une seule des cellules néoformées est capable de se diviser à nouveau. C'est celle qui par sa situation reste adhérente à la basale et continue par suite à faire partie de la couche génératrice. L'autre cellule abandonne immédiatement l'assise maternelle et se perd si l'épithélium est simple. S'il est stratifié, elle se superpose tout d'abord à la cellule mère ; mais de nouvelles cellules filles de la couche génératrice viennent continuellement s'interposer et peu à peu repoussent les couches plus anciennes vers l'extérieur. Pendant ce refoulement progressif, les cellules filles demeurent stériles ; après un accroissement éphémère, elles se dessèchent, meurent et quittent l'organisme par desquamation.

C'est maintenant qu'il convient d'énoncer le problème du cancer : Pourquoi la faculté de se multiplier indéfiniment, qui dans un épithélium normal est limitée aux seules cellules placées au contact de la membrane basale, existe-t-elle chez toutes les cellules de l'épithélium pathologique qui est le cancer?

La réponse paraît évidente. Pour qu'une cellule se divise en deux autres semblables, il faut tout d'abord qu'elle augmente de masse et de volume et pour cela qu'elle assimile du plasma nutritif. Or, dans un épithélium, seules les cellules de la couche profonde reçoivent le plasma nutritif qui transsude à travers la membrane basale sur laquelle elles reposent. Aussi, seules elles peuvent se nourrir, s'accroître et se diviser. Les autres cellules, privées de plasma en majeure partie absorbé par l'assise profonde, se dessèchent et meurent. Dans un cancer au contraire, toutes les cellules sont abondamment pourvues du plasma provenant des capillaires qui parcourent la tumeur dans toutes ses parties, et dans tous les sens. Toutes, par conséquent, peuvent l'assimiler, grossir et se multiplier par division, et c'est la seule raison de l'accroissement indéfini du cancer.

En somme, on peut dire, d'une manière générale, qu'un tissu quelconque occupe un volume constant si sa nutrition est limitée à un nombre constant de ses cellules, parce qu'il y a alors égalité entre la natalité et la mortalité des éléments cellulaires. Par contre, lorsque la nutrition d'un tissu s'étend à un nombre progressivement croissant des cellules qui se forment en lui par division, il y a augmentation indéfinie de volume, et par suite néoplasme, parce que la natalité des cellules l'emporte sur leur mortalité. Telle est sans doute la raison intime non seulement du cancer, mais de toutes les tumeurs néoplasiques, sur quelque tissu qu'elles se produisent.

La pullulation indéfinie des cellules cancéreuses se trouve donc parfaitement expliquée. Cette démonstration logique est appuyée sur des faits d'expérience et d'observation, qui établissent que les cellules épithéliales se multiplient toujours lorsque le plasma leur est abondamment fourni, et qu'elles demeurent stériles au contraire, chaque fois qu'elles sont privées de ce liquide nutritif.

Les cultures de fragments épithéliaux dans le plasma de l'animal dont ils proviennent, pratiquées pour la première fois par MM. Carrel et Montrose, prouvent que les cellules épithéliales ainsi traitées se multiplient indéfiniment si le plasma est suffisamment renouvelé et reste aseptique. Cette multiplication illimitée des éléments épithéliaux constitue une véritable réalisation du cancer in vitro et ne diffère point essentiellement de l'évolution d'un cancer ordinaire.

L'épidermisation d'une plaie est un phénomène du même ordre. Normalement, les cellules issues de l'assise génératice de l'épiderme s'élèvent dans la couche de Malpighi et atteignent la couche cornée où elles se dessèchent et desquament. Sur le pourtour d'une plaie, ces cellules tombent sur la surface cruentée où suinte le plasma, et deviennent génératrices de nouvelles cellules qui tombent à côté d'elles et répètent le même cycle, restreignant d'autant la solution de continuité. C'est le liseré épidermique qui commence et se poursuit de proche en proche jusqu'à l'épidermisation totale de la zone lésée. S'il n'y avait pas eu de plaie, les premières cellules du liseré épidermique seraient restées stériles et seraient mortes dans la couche cornée faute de plasma; les autres n'auraient même pas existé. Voici donc un exemple de multiplication indéfinie grâce à l'ensemencement marginal d'une surface recouverte de plasma nutritif.

Puisque le cancer doit la pullulation indéfinie de ses cellules à leur nutrition indéfinie par le plasma interstitiel qui les entoure, on peut en déduire comme corrollaire que si, dans une partie de la tumeur, le plasma vient à manquer, la stérilité des cellules remplacera leur fécondité illimitée. C'est ce qui se produit dans les épithéliomas lobulés de la peau. Le lobule cancéreux est, en effet, constitué par un amas de cellules épithéliales enclos dans une loge conjonctive. Les cellules qui tapissent la surface intérieure de la loge se multiplient indéfiniment à cause de leur nutrition indéfinie par le plasma émané des capillaires de la paroi conjonctive; leur ensemble réalise une véritable couche génératrice comme dans un épithélium stratifié. Les cellules qui en sont issues se comportent absolument comme celles de l'épiderme; peu à peu, elles sont éloignées de la surface conjonctive vasculaire par les générations cellulaires qui, sortant continuellement de la couche profonde, les repoussent vers le centre du lobule. Privées de plasma, elles restent infécondes, se dessèchent progressivement et finissent par s'agglomérer en un noyau de cellules aplaties, sèches et cornées, le globe épidermique absolument comparable à la couche cornée de l'épiderme. C'est l'évolution épidermique normale qui se reproduit parce que dans le lobule épithéliomateux la nutrition a été limitée comme dans l'épiderme à une seule couche de cellules par une disposition ana-

tomique analogue. Ce retour de l'évolution cellulaire normale au sein d'un épithélioma, lorsque la nutrition reprend ses caractères normaux, rend encore plus évidente l'origine purement nutritive du cancer.

On sait du reste que la malignité, c'est-à-dire la rapidité d'accroissement d'un cancer, est en raison directe de la richesse de son réseau capillaire et, par suite, de l'abondance du plasma que reçoivent ses cellules. C'est ainsi que le carcinome encéphaloïde, largement vascularisé, s'étend très vite et détermine rapidement la mort. Le squirre au contraire, formé de noyaux épithéliaux enserrés dans un tissu fibro-conjonctif peu capillarisé, se développe beaucoup plus lentement et peut être toléré longtemps sans entraîner de désordres irréparables.

La pullulation des cellules cancéreuses résulte donc de leur nutrition indéfinie et illimitée par le plasma interstitiel. Or, un épithélium, ne possédant qu'une nutrition limitée aux cellules de sa couche profonde, n'engendre qu'un nombre constant et limité d'éléments cellulaires. Pour qu'il se transforme en cancer, il faut donc qu'en un point ses cellules soient baignées dans une quantité indéfinie et illimitée de plasma. Un tel milieu nutritif se trouve dans le tissu conjonctif du derme ou du chorion sous-épithélial, traversé par un riche réseau capillaire. Pour que les cellules épithéliales atteignent ce tissu, il faut nécessairement qu'une solution de continuité se produise dans la membrane basale qui les en sépare. L'observation démontre, en effet, que toujours au point où débute la pullulation cancéreuse, la membrane basale n'existe plus et que par suite les cellules épithéliales se trouvent en rapport immédiat avec le tissu conjonctif vasculaire. Quel est le mécanisme de cette disparition de la basale?

Avant qu'un cancer commence, l'épithélium aux dépens duquel il va se développer présente presque toujours quelques modifications dans sa structure. C'est ainsi que le cancroïde cutané apparaît le plus souvent sur des peaux sèches et dures de personnes âgées. Les durcissements épidermiques en sont un siège d'élection. Les verrues séniles, les nœvi pigmentaires, les cicatrices, les lupus lui donnent souvent naissance. Chez l'enfant, dont l'épiderme est fin et souple, il est rare; cependant, il apparaît quelquefois dans le jeune âge, lorsqu'une

affection de la peau augmente la résistance épidermique, le xéroderma pigmentosum, par exemple, qui se complique souvent d'épithélioma. Les radiodermites l'engendrent fréquemment.

Aux muqueuses, il en est de même. On connaît la fréquence de la transformation épithéliomateuse des leucoplasies buccales, linguales, pharyngées, œsophagiennes, vulvaires, vaginales, etc. Dans les organes digestifs, les anciennes lésions de l'estomac et de l'intestin, gastrites, entérites, vieux ulcères, peuvent s'en compliquer. Enfin, dans les tissus glandulaires, le carcinome est presque toujours précédé d'une phase d'adénome. Les glandes, tapissées à l'état normal d'une seule assise épithéliale, voient leur cavité s'encombrer de cellules qui ne s'éliminent pas comme dans leur fonctionnement régulier. Cet entassement épithélial toujours plus considérable dilate les tubes glandulaires et constitue l'adénome qui, laissé à lui-même, peut se transformer ultérieurement en néoplasme malin.

En somme, le caractère commun de toutes ces lésions précancéreuses, c'est la difficulté ou l'impossibilité pour les cellules épithéliales issues de la couche génératrice de s'éliminer et, par suite, leur accumulation toujours plus grande dans un espace restreint. Dans les lésions de l'épiderme, la couche cornée durcie forme une barrière qui retient les cellules filles de la couche profonde et les force à s'entasser entre elle et la membrane basale. Aux muqueuses, la lame cornée nouvelle des leucoplasies, le durcissement épithélial des cicatrices d'ulcères et des inflammations chroniques produit le même résultat. Dans les glandes, l'encombrement des tubes par les cellules s'oppose à l'évacuation de celles qui naissent incessamment de la couche profonde, de telle sorte que leur accumulation ne peut que s'accroître dans la cavité glandulaire distendue.

Cet entassement cellulaire a pour effet de créer sur la membrane basale une pression toujours plus forte et finalement de l'effondrer. C'est à ce moment que commence le cancer, parce qu'il n'y a plus d'obstacle entre les vaisseaux capillaires et les cellules. Par la brèche de la basale, celles-ci s'enfoncent dans le tissu conjonctif abondamment irrigué de plasma. Elles l'assimilent, grossissent, se divisent et les nouvelles cellules qui en résultent se trouvant dans les mêmes conditions répè-

tent le même cycle d'assimilation, de grossissement et de division. Dans la masse épithéliale néoformée, de nouveaux capillaires bourgeonnent, s'anastomosent en réseau et répandent ainsi toujours plus loin le plasma interstitiel. Désormais, la pullulation cellulaire et le bourgeonnement vasculaire suivront parallèlement ce développement progressif qui les accroît mutuellement. Le cancer est maintenant constitué. Son extension indéfinie est inévitable, soit par augmentation de sa masse, soit par infiltration des tissus voisins, soit par greffe à distance de fragments détachés de la tumeur principale qui vont recommencer le même processus néoformatif aux points où ils s'insèrent.

Telle est la raison de la genèse et du développement des néoplasmes épithéliaux et probablement de toutes les véritables tumeurs. Le cancer n'est donc qu'un cas particulier de la physiologie des cellules épithéliales, de même qu'une tumeur quelconque n'est qu'un cas particulier de la physiologie cellulaire du tissu qui lui donne naissance. Les cellules s'organisent en épithélium lorsqu'elles se nourrissent sur une surface à travers laquelle elles reçoivent le plasma, car ce mode de nutrition limite à la seule couche cellulaire qui tapisse la surface les possibilités génératrices. Elles deviennent au contraire un cancer ou une tumeur lorsque leur nutrition indéfinie dans tous les sens de l'espace détermine nécessairement leur multiplication indéfinie et illimitée.

HENRI LALANDE.

# LES DÉVOTES D'AVIGNON

(*Suite*[1])

## VII

### LE VÉNÉFICE

Quand Félicité eut raconté sa visite au malade d'amour, avec une ponctuation tragique de « pechaïre » et de « peuchere », elle attendit naïvement un ordre. Sa maîtresse se tut. Avec un sens exact de la situation, elle la résuma en répétant : « Vous savez, ma fille, pourquoi j'ai ramassé l'orange. »

La moindre pression irritait M^lle^ de Romanil.

— Vous autres, filles de Provence, vous avez le cœur à tout venant; sur la patte cassée d'une araignée, vous vous lamentez.

— Ce qui me touche chez le pauvre Monsieur, c'est qu'il est malade de Mademoiselle.

La fidèle domestique avait de ces trouvailles de sentiment qui, par leur netteté, gênaient les sophismes.

— D'après toi, je devrais m'asseoir à son chevet?

L'autre protesta ; il s'agissait seulement de le décider à manger.

— Tu veux peut-être m'apporter une banaste pleine et je deviendrai « mordeuse de fruits » pour ce fou? Tu n'as aucun souci de ma dignité. Comprends, tu es intelligente pourtant : si je m'apitoie sur le pauvre Monsieur, je m'engage dans un chemin perdu. Il a besoin que je morde ce qu'il mange : et puis il lui faudra ma bouche elle-même. Tu es devenue tout à fait *simple*, rien qu'à l'approcher.

Félicité ne répliqua pas et se mit à vaquer à divers soins.

(1) Voy. *Mercure de France*, n^os^ 483, 484.

— As-tu vu ma cousine?

— Eh oui! La pauvre avait les yeux d'avoir pleuré, elle faisait peine.

— Elle s'est attachée à ce garçon, je ne sais pourquoi.

— Oh! il est si attachant, dans sa robe de moine, étendu sur son lit, avec un air si doux, l'air d'un saint qui va mourir.

— Tu m'exaspères avec tes phrases de complainte.

Les phrases de Félicité portaient si juste que sa maîtresse à chacune sursautait intérieurement.

— Telle que je te connais, tu n'auras plus qu'une image dans la tête, ce moine sur son lit : et tu vas devenir insupportable. Quelle idée Virginie a-t-elle eue de te faire monter auprès de lui! Qu'elle n'eût pas le temps d'allez acheter ces fruits, je le comprends, mais ma cousine elle-même pouvait les lui apporter.

— C'est moi qui ai demandé à monter, pour voir si c'était vrai... ce que Virginie disait...

Enfin, un thème avouable s'offrait à la tension nerveuse de la jeune fille.

— Mauvaise, déloyale, tu ne sais pas que servir une demoiselle, cela engage à réfléchir et à ne pas suivre sa curiosité. De quel droit me compromets-tu? Quand tu vas, n'est-ce pas moi qui t'envoie? A quel titre visites-tu mon suiveur? Tu oses me commettre en tes fantaisies! Ce fou va croire que je t'ai députée; tu es une vilaine et je te déteste...

Il n'en fallut pas davantage pour secouer la sensible Félicité. Elle se précipita hors de la chambre en sanglotant.

Mlle de Romanil la rappela durement.

— Je ne veux pas que tu ailles pleurnicher à la cuisine... Ces choses ne doivent pas être connues, surtout de ma mère, à qui Rosalie irait raconter que tu es dans tous tes états, selon son expression. Si tu veux pleurer, pleure ici; je préfère te supporter que de troubler la maison. Mon honneur est en jeu, le comprendras-tu, folle et vilaine!

Félicité vivait du sourire de sa maîtresse, dans un culte familier, parfois indiscret, mais dont les racines étaient si profondes qu'elles s'étendaient bien au delà du dévouement. C'était une passion calme et souriante en son cours; contrariée, elle s'élevait soudain à une violence inquiétante.

Elle suffoquait dans l'effort de ravaler ses sanglots; et son hoquetement sonnait dans la chambre.

— Je n'aurais jamais cru Mademoiselle... aussi méchante... pour ceux qui l'aiment... plus que la vie..., balbutia Félicité, avec son implacable franchise.

— Tu oses me juger, peste que tu es?

— C'est le bon Dieu qui juge...

Chaque réplique portait sur le cœur de Mlle de Romanil. D'une voix subitement radoucie :

— Viens me demander pardon, Félicité!

La servante se jeta à ses pieds et lui baisa les genoux, tachant le peignoir de ses larmes.

De sa belle main, la maîtresse toucha ce visage crispé.

— Tu regrettes, maintenant...

— D'avoir déplu à Mademoiselle, oh! oui...

— De m'avoir déplu, et de souffrir pour ce Monsieur!

Il y eut un silence.

— Réponds, Félicité. Ce fou est cause de ta faute, de ton chagrin... Tu n'as plus pitié pour lui, j'espère...

Une syllabe, reste de l'italianisation dans la langue populaire de Provence, tomba, comme un défi :

— Si, murmura la fille effondrée.

Cet entêtement fit passer dans les yeux d'or un éclair.

— Il faut cependant, pauvre tête de bois, que tu entendes la raison et, ce qui te touche mieux, mon intérêt. En prenant le parti de ce garçon, tu me trahis, tu travailles contre ma dignité et mon repos; et tu te trompes, dans ta pitié romanesque; un faux espoir ne guérit pas, il entretient le mal. Ce Monsieur n'est personne : Mademoiselle de Romanil peut-elle devenir Madame Ramman? Ta maîtresse, te la figures-tu dans les amourettes? En opposant ton impression sentimentale à mon jugement, tu m'as grandement offensée. Je te pardonne, parce que tu m'aimes...

— Je donnerais ma vie pour Mademoiselle.

— Donne-moi seulement la paix : ne me parle plus de ce personnage et cesse toi-même d'y penser.

— Ç'a été de le voir si affligeant : s'il allait comme tout le monde, je n'y penserais pas. J'avais eu une idée... si Mademoiselle me pardonne d'avance...

— Parle, dit Emezinde, curieuse.

— Même pour Mademoiselle, c'est ennuyeux de penser que quelqu'un dépérit à cause d'elle. Mon idée, c'était de prendre sur l'assiette de Mademoiselle ce qui reste...

Impatientée, la jeune fille s'écria :

— Mon Dieu, si, dans la boîte aux ordures, tu trouves la nourriture d'un chrétien, libre à toi : je ne veux pas le savoir... encore moins l'approuver. Jamais plus tu ne me parleras de lui...

— Jamais, à moins que Mademoiselle ne commence...

Ce dernier mot fut lourd pour celle qui tous les matins, à Saint-Agricol, s'attendait à revoir l'énamouré, malgré ses serments.

Mlle de Romanil n'était pas d'une instruction plus étendue que les personnes de sa sorte ; elle avait moins lu de romans que la plupart, mais son intelligence atteignait loin dans la pénétration des gens ; quand elle réfléchissait, elle voyait clair, même en elle.

Pourquoi la phrase où Brunehilde dit à son père : « Que suis-je, sinon le corps de ta pensée? », résonna-t-elle dans sa mémoire? En transgressant l'ordre de Wotan qui condamne Siegmund, la Walkyrie obéit à la vraie volonté de Dieu, celle qu'il exprimerait s'il était libre.

Félicité, en son inexprimable apitoiement, suivait l'idée secrète de sa maîtresse, non pas qu'elle fût changée et amoureuse, mais cela lui pesait d'avoir assommé un être joli, fin, intéressant, qu'elle sentait supérieur. Désespérer quelqu'un convient à une âme pure et fière; jeter sur le flanc, écraser physiquement, faire d'un soupirant un malade, cela eût répugné à Laure. Réduire un amoureux au gémissement de la bête, cela n'est point glorieux ; il convient qu'il puisse errer, par les lieux déserts, à pas tardifs et lents, et exhaler sa douleur au lieu de râler sur sa couche.

L'état d'écrasement du jeune homme l'impressionnait. Même insensible à cet égard, elle redoutait de perdre l'affection de sa cousine, amitié sans prix, discrète, profonde, complice. Qui donc renoncerait légèrement à l'être si sûr qu'on pourrait lui avouer un crime?

Et dans la vie restreinte d'Avignon, Mlle de Romanil avait, l'une après l'autre, abandonné ses intimités; l'hôtel de Pierrefeu était le seul lieu où elle se plût : maintenant, elle n'oserait

plus y paraître. Adélazie, à cinquante ans, ne prendrait pas un amant de vingt et un ans ; mais elle aimait chastement, saintement, avec la force de la passion tardive. L'absolu du dernier amour, chez un être qui n'avait pas eu de premier amour, passe toute mesure.

En se laissant arracher la permission de porter ses restes au malade d'amour, elle préparait sa justification auprès d'Adélazie, en même temps qu'elle témoignait de sa pitié pour ce fol.

D'abord, elle ne pensa pas à cette si bizarre question des restes : elle avait l'habitude de casser et de morceler son pain machinalement ; et la brosse enlevait au dessert ces débris. Mais Félicité lui enleva son assiette avant qu'elle ait fini. Elle ne fit pas d'observation ; mais cela lui imposa la préoccupation de se servir et pour elle, et pour lui, et deux fois le jour. Cette pente des concessions, elle la descendit malgré elle, avec de la honte. La Comtesse s'étonna que sa fille mordît aux fruits pour les laisser ensuite ; celle-ci ne mangea plus sans penser à la portion de l'autre, l'obsédant obsédé.

S'informer du malade eût été oiseux. A son retour de la messe, le bulletin était aussi lisible qu'écrit sur le franc visage de la servante. Le dolent avait mangé, dès la première fois, ce que la servante apportait. Il allait guérir, elle serait délivrée de ce cauchemar et ferait le plus tôt possible sa paix avec Adélazie.

La messe de sept heures devenait une angoisse. Elle eût fulminé, en le retrouvant derrière le pilier ; les yeux d'or auraient dardé des flèches, mais son cœur eût été soulagé. Cette contemplation maintenant lui manquait ; ce regard si dévotieux qui l'irritait naguère, elle aurait voulu le sentir encore et elle s'attristait. Quel homme l'admirerait comme ce jeune homme? Il se nourrissait de sa beauté, cet impur. Désormais cette beauté n'avait plus d'office ; et ce qu'il aspirait si avidement, maintenant gênait la jeune fille. Comme un sein gonflé de lait devient douloureux par sa plénitude, sa chair habituée à ce regard d'incube s'énervait de son propre rayonnement qui n'avait plus d'issue.

Personne ne lui avait dit de ces paroles profondes qui se gravent dans une mémoire que ce fol : « Psyché, pourquoi renverser la lampe? » et : « Si vous faites la nuit autour de

moi, en moi... » Plus que tout, une vaticination l'oppressait : « Je ne crois pas que vous puissiez me faire souffrir sans que vous souffriez vous-même ; en me sacrifiant, je ne vous donnerai rien !... »

Elle ne surmontait que par instants ces assertions redoutables : « Vous avez un magnétisme comme le scorpion a un venin et la blessure est mortelle. » Ces mots qu'elle avait écoutés comme des divagations se vérifiaient, d'un moment à l'autre. Est-ce que les paysans ne macèrent pas les scorpions dans l'alcool, comme spécifique de la piqûre ? Ainsi Ramman n'était soulagé que par des aliments qui venaient d'elle, qu'elle avait touchés au moins. L'ayant vu lamentable, suppliant, désarmé, criant merci, elle ne lui attribuait aucun pouvoir de *masc*, mais il connaissait la *mascquerie*, il connaissait beaucoup de choses sombres et défendues, *l'adopté* d'Adélazie !

En désignant Ramman par ce mot, elle touchait au tragique de l'aventure. Sa cousine n'était pas femme à se démentir ; la tendresse donnée à son hôte, elle ne la retirerait jamais ; Mlle de Romanil ne trouvait pas d'issue à cette situation.

Ce fol lui avait pris le cœur de sa cousine ; il était entré dans l'imagination de Félicité ; enfin il opprimait son âme. Encore des mois de cette tension si pénible ! Oh ! pour qu'il partît, elle aurait donné ce qu'on aurait voulu. Usant de ce fameux magnétisme, elle l'aurait forcé à quitter Avignon. Dressée devant elle, Adélazie couvrait de son cœur jeune et vaillant celui qu'elle appelait le cher enfant. Emezinde envisagea le départ pour le château et un séjour prolongé, qui ne s'effectuerait pas sans gêner sa mère, femme d'habitude et que la campagne ennuyait.

Mlle de Romanil ne se figurait pas le tableau que Félicité avait vu et l'irrésistible pitié que Ramman lui eût inspirée, à elle-même. Si pâle dans ce froc monacal, il était d'une beauté pathétique. La douleur chez les êtres jeunes a un caractère d'injustice : elle devance l'heure, et semble maligne et perverse. Virginie (ignorait-elle la cause de cette maladie ?) ne s'étonna pas, le jour où Félicité lui dit de monter à M. Ramman une grande boîte de carton.

Comme il était las, il ne se hâta pas de l'ouvrir et n'y pensa qu'à un moment de solitude. Etrange envoi ! Dans du papier de soie, des bouts de pain, des miettes, un os de côtelette

rongé, une assiette avec de la sauce figée et, dans une petite fiole, la valeur d'un demi-verre d'eau rougie. Il ne douta pas de l'authenticité de ces restes et il ne pensa pas à la risée universelle. Il vivait pour lui, en face de lui et ne permettait pas à l'humanité de le troubler, dans les offices stupides ou nobles de sa personnalité. Avec les bouts de pain il racla la sauce, suça l'os et but l'eau rougie. La volonté de guérir et non un esprit d'amour le poussait. Il ne pardonnait pas à la Louve la souffrance d'Adélazie. Il devait cette médication à la servante et ne crut pas que sa maîtresse l'autorisait. Chaque matin, il reçut sa singulière pitance et ne mangea pas autre chose. Elle s'accrût vite et tourna à la véritable portion, et cela l'inquiéta. Cependant, à côté de l'aile de poulet entière, il y avait l'os rongé par Mlle de Romanil ; le pain plus abondant se présentait en morceaux aussi menus. Félicité ajoutait-elle un morceau du plat à ce qui restait sur l'assiette de sa maîtresse ? L'idée ne lui vint pas que la Louve consentît à se servir pour lui aussi. C'eût été si grave ! Encore trop malade pour se ressentir amoureux, il ne chérissait qu'Adélazie. Pour elle, il luttait ; pour elle, il voulait reprendre figure humaine et un train possible.

Un matin, à l'entrée de Félicité, il se leva, lui prit la main et, avec ce charme qu'il tirait de sa nature tendre :

— Ma fille, je me lève pour vous recevoir. Cela vous prouve que vos soins réussissent, aussi je vous témoigne ma reconnaissance. Ne me dites rien : vous êtes gênée par ce que vous devez à une personne qui doit rester étrangère à votre bonne action. Asseyez-vous et écoutez-moi.

Elle resta debout, obstinément.

— Vous êtes née à la campagne ; même si vous l'avez quittée très tôt, vous savez ce que c'est que d'être *enmasqué*. D'ordinaire, les mascs ou sorciers sont des êtres laids et méchants et ne font que le mal. Il y a des créatures, très rares il est vrai, qui, belles et bonnes, jettent des sorts sans le vouloir. Le soleil est beau et bon, il brûle ; l'eau est douce et utile, elle pourrit ce qu'elle couvre ; l'air ne veut que notre vie, dans certaines dispositions il nous tue ; la terre nous nourrit, elle recèle une bestiole qui donne le tétanos. Pour ce qui est matière, nous en savons plus que nos pères et nos fils en sauront plus que nous. Quant à l'âme, c'est autre chose ! Le premier homme a

tout connu et le dernier n'aura rien appris. Voilà pourquoi, pour les choses de l'âme, il faut consulter les simples et suivre les traditions conservées loin des villes par les bergers et les païens. Ces traditions disent que quand on est *enmasqué*, il faut se procurer les habits du masc, son mouchoir, tout ce qui se trouve imprégné de lui, et qu'il n'y a point d'autre remède. Voulez-vous me guérir ? Donnez-moi les cheveux restés au peigne, les rognures d'ongle, les bas qu'elle jette, les vieux gants, et plus ce sera usagé, porté, fripé, fatigué, c'est-à-dire imprégné, plus le remède agira.

Félicité ne fut pas aussi étonnée qu'il le craignait. Elle avait compris, et si bien qu'elle fit cette claire objection :

— Mais quand on réussit à lever le sort, il retombe sur le masc.

Désidérius lui-même n'eût pas mieux répondu et Ramman n'hésita pas à mentir :

— C'est vrai, quand le masc a jeté le sort ; mais ici, le masc n'a rien jeté ; je me suis enmasqué moi-même.

Instinctivement logique, la fille reprit :

— Un sort ne meurt pas : il faut qu'il retombe sur quelqu'un.

— Il n'y a pas eu de sort, Félicité ; j'ai un coup de soleil sur l'âme, pour m'être exposé à un trop puissant rayonnement.

— Monsieur me jure...

Il l'arrêta :

— Réfléchissez à la scène de la Place Pie ; je suivais votre maîtresse malgré elle : l'orange, qu'elle jeta, était le symbole de son dédain... Si je vous ai parlé d'un sort, c'est pour expliquer mon besoin de choses bizarres. Grâce à vous, j'ai pu manger, je vais et viens : me voici relevé. En résulte-t-il quelque mal pour votre maîtresse ? Elle ne souhaite rien tant que d'être oubliée par moi et s'inquiète seulement des soucis de sa cousine. C'est mon devoir de guérir, c'est le seul moyen de rendre à chacun la paix que je trouble.

La camériste le quitta convaincue ; et dès le lendemain le vénéfice commença. Le Dictionnaire se trompe : vénéfice ne vient pas de venin, mais de Vénus ; c'est le sortilège sexuel, le charme d'amour dont le plus ancien tableau se trouve dans Théocrite. En l'espèce, c'était un contre-vénéfice ; Ramman ne

songeait pas à se faire aimer : il voulait vivre, ne plus sentir ce goût de mort dans la bouche, cette amertume insupportable qui le terrassait. Dès qu'il cessait de se contraindre, il se produisait en lui un affaissement des facultés ; sa tête se vidait d'idées et lui semblait creuse comme ces petites courges qu'on fait dessécher pour servir de gourdes ; une mollesse des membres rendait les mouvements pesants. Assis, il s'affalait ; même à déambuler dans le studio, le vertige le prenait vite. Lire exigeait une tension démesurée. C'eût été passionnant pour un écrivain de noter les phases de l'empoisonnement fluidique. Il n'existe pas sur le sort et l'envoûtement les témoignagnes d'un Quincey pour l'opium, d'un Baudelaire pour le haschich. Peut-être l'eût-il dicté à Adélazie : mais quelle torture pour la chère marraine, et, quant à écrire, cela lui était impossible. Le plus étrange peut-être était sa conception actuelle d'Emezinde, digne d'un halluciné. La vierge fauve l'obsédait, non plus de son image voluptueuse, mais de sa volonté implacable ; c'était une déesse ennemie, une vindicative immortelle, une Diane offensée et impitoyable, qui l'avait puni injustement, par cette fantaisie que l'homme attribue si follement au ciel. Des lois relient le mortel à l'immortel, et la connaissance de ces lois le mènerait au salut, grâce au rôle providentiel de la servante.

L'observateur qui aurait fait la navette entre l'hôtel de Romanil et l'hôtel de Pierrefeu eût étudié le jeu surprenant des *électives*. A mesure que Ramman se ranimait, M^lle^ de Romanil devenait rêveuse et mélancolique : le mal passait de l'un à l'autre, par une marche fatale. Félicité l'aurait vu, si sa maîtresse, par un effort d'orgueil, n'avait disimulé l'état de son âme et imposé silence à ses sombres humeurs. Porter un masque pour sa femme de chambre, surtout si la familiarité est invétérée, quelle contrainte !

Lorsqu'un être ingénu accepte un rôle comme celui de Félicité, il l'accomplit sans hésitation, ni scrupule. La servante fut une pourvoyeuse insigne pour cette opération sans appareil goétique, qui ressortissait pourtant à la pire sorcellerie.

Sous un froc balzacien, Ramman porta une chemise et des bas qu'Emezinde avait portés ; il utilisa tout ce qu'une camériste peut distraire de la chambre de sa maîtresse, et pas un instant il ne ressentit d'impression sensuelle : mais, d'un jour à l'autre,

il se ranima ; d'abord ce ne fut que par moments, puis ces moments se prolongèrent, la fièvre tomba, il ne sentit plus ce creux de la tête si effarant. Il put remuer quelques objets et surtout rassurer Adélazie par une meilleure contenance ; les vertiges cessèrent presque. Désidérius était vraiment un remarquable spécialiste.

Le matin où il dit à Félicité qu'il n'avait plus besoin, pour manger, des restes d'Emezinde, la Provençale rayonna de fierté. Elle, pauvrette, aurait sauvé le beau jeune homme !

— Quand Monsieur me rendra toutes les affaires de Mademoiselle, j'irai mettre un cierge aux Pénitents Gris.

— Ma chère fille, il dépend de vous de hâter ma convalescence. Plus vous me donnez de remèdes puissants, à forte dose, plus vous abrégez ma maladie. Vous savez ce que j'entends par puissance et par dose : mais vous m'avez sauvé et je me ferais un scrupule de désirer plus que vous me donnez.

Ce n'était certes pas l'imagination qui agissait chez Ramman ; il évitait de fixer et de suivre aucune pensée qui n'eût sa guérison pour but. Et plus d'une fois il regretta de ne pouvoir dicter l'étonnante relation de sa cure, cure réelle, positive, graduelle, presque méthodique.

Au trente-troisième jour de sa maladie d'amour, Félicité arriva sans son paquet et le visage assombri. Avec une décision péremptoire, elle dit :

— Monsieur va tout me rendre et Monsieur ne recevra plus rien... Que Monsieur maintenant se tire d'affaire tout seul... J'ai fait plus que je ne devais.

Ces mots furent d'une clarté parfaite pour le jeune homme. Félicité s'était aperçue que sa maîtresse commençait à ressentir quelque symptôme du mal de Ramman et que le sort qui, dans sa pensée, ne mourait pas venait de retomber sur sa maîtresse.

Docile par hypocrisie, redoutant quelque éclaircissement qui ne lui apprendrait rien et fausserait sa contenence, il réunit jusqu'aux flacons vides ; et, bizarrerie, il n'eut pas de frisson à abandonner l'enveloppe qui enfermait quelques cheveux d'or et qu'il s'était mise si souvent sur le front pour apaiser la sensation de l'horrible vide.

A l'attitude fermée que Félicité opposa à ses expressions de gratitude, il jugea que la louve blanche souffrait et il n'eut pas de pitié. Sa sensibilité était épuisée par la douleur, son

cœur las de battre, son esprit harassé de craindre. L'indifférence, après de telles transes, le possédait tout entier. Comme ces malheureux qui s'endorment sous la mitraille même, les nerfs épuisés par les veilles et la tension démesurée, Ramman tombait de lassitude intérieure ; son âme n'avait plus qu'un désir irrésistible d'une période de néant. Alors, l'ineffable douceur d'Adélazie acheva sa guérison ; la bonne volonté de cette âme angélique apaisa les derniers frissons du sortilège. Il ne l'appelait plus que « Sancta », éperdu d'admiration pour un cœur capable d'infuser tant de charité dans l'amour. En ces jours, les plus doux de sa vie, Adélazie éprouva la joie inexprimable de sentir l'adoré filleul suspendu à son cœur, souriant à sa seule vue ; et litt téralement elle le vivifia, elle lui donna l'âme comme Isis donne le sein au Pharaon, sur les murs de Thèbes. Avec quelle tendresse orgueilleuse elle contempla la jeune plante en son redressement, et reverdissante : c'était son ouvrage, celui pour lequel sans doute elle naquit. Presciente de l'avenir peut-être, fidèle du moins à sa tendresse sans borne pour Ramman, un soir, elle écrivit ce billet :

Chère Émezinde, nous nous aimons trop pour ne pas souffrir de ne plus nous voir : et comment nous rencontrer, puisque nous ne pouvons plus que nous taire ou cesser d'être sincères ?

Pour rompre notre éloignement, je t'invite, dimanche, à un déjeuner de prêtres; je le donne pour distraire un cher malade. Ces Messieurs ne parleront que de l'amour devant l'Eglise. Le déjeuner sera bon ; ils seront indulgents et intéressants. Viens. Je t'embrasse.

## VIII

### LE DÉJEUNER THÉOLOGIQUE

Ce n'était pas une curiosité médiocre que celle offerte par M^lle^ de Pierrefeu à son cher malade et, en d'autres temps, il l'eût appréciée.

L'Eglise ayant oublié son ésotérisme l'a condamné. A la commodité on a tout sacrifié, si bien que la hiérarchie ne correspond à aucune valeur spirituelle. L'évêque ne possède pas de connaissances proportionnelles à son pouvoir. Son autorité s'exerce au titre disciplinaire.

Les cinq clercs de ce déjeuner représentaient la lumière active de l'immense catholicisme : un concile n'eût été que son

augmentation quantitative, et Ramman le savait. Il n'entrait nullement dans son intention de briller : la présence de Mlle de Romanil, au lieu de l'électriser, l'opprimerait.

Quand la merveilleuse parut dans le salon où se trouvaient déjà rassemblées les robes noires, ce fut une clarté subite; et, derrière les lunettes, un étonnement. Avec la nuance de chaque tempérament, s'alluma un subit intérêt. Adélazie alla au-devant de l'arrivante et l'embrassa.

— Ma cousine Émezinde de Romanil, dit-elle.

Les prêtres s'inclinèrent.

— Les présentations ont lieu de telle sorte qu'on demande en sortant avec qui on a si longuement causé. Je tiens à ce que ma belle cousine ne confonde pas entre eux des hommes si éminents.

Elle prit Émezinde par la taille et la tourna d'abord vers un grand vieillard, à belle barbe, aux traits nobles, à l'allure décidée.

— Le R.P. Ephrem, visiteur des missions d'Asie, provincial des Lazaristes pour la France, qui connaît les âmes jaunes, acajou et noires.

Elle passa ensuite à un d'allure presque militaire, la tête carrée aux cheveux grisonnants taillés en brosse ; il respirait la franchise et le despotisme.

— M. l'abbé Boussagol, grand vicaire de Typhonia.

Puis ce fut le tour d'un maigre et mélancolique au visage doux et très pâle.

— Le T. R. P. Reugny, de la Compagnie de Jésus.

Ensuite, venait l'abbé Morillet, professeur de théologie morale au séminaire de Besançon, homme court et râblé, à l'œil vif, au menton bleu; et enfin Monseigneur Cantalupo, secrétaire de la Congrégation du Saint-Office, joli, souple et faux.

Cinq fois Emezinde fit la révérence.

— M. Ramman, dit Adélazie, simplement.

Emezinde ne l'avait pas vu, dans le coin où il se tenait. Elle lui donna un mouvement de la tête.

Ce fut dans cet ordre qu'ils passèrent aussitôt à la salle à manger, avec des insistances et des défenses courtoises.

Le Père Ephrem dut prendre la place de la maîtresse de la maison qui s'assit à sa droite, tandis qu'Emezinde prenait la gauche, bienséance empruntée au cérémonial du roi qui visite

son vassal. Le *Benedicite* fut écouté sans ostentation, et on s'assit.

MORILLET. — Messieurs, nous ne sommes pas ici des gourmands, mais aussi des plats. Il y a menu spirituel... et nous devons le fournir; on ne parlera que de l'amour devant l'Eglise, un *Symposion*; Mademoiselle de Romanil devra faire le discours de la fin, le discours de Diotima.

CANTALUPO (à Ramman). — Monsieur, vous êtes le plus jeune, le seul qui ayez le droit de regarder l'amour en face. Qualifieriez-vous, d'un mot, Mademoiselle de Romanil? Nous partirons de ce mot...

RAMMAN. — Celui qui peint la Kundry de Wagner: Mademoiselle de Romanil est *terriblement belle*.

La jeune fille se rappela le mot *fere*.

EMEZINDE. — Kundry est une démone, une tentatrice. Ce n'est pas sa beauté qui est terrible, mais sa volonté perverse.

MORILLET. — Sauf irrévérence, il y a des madrigaux théologiques. Ainsi, Mademoiselle, ceux que vous induisez au péché sont moins coupables que d'autres; car il est dit par les casuistes que plus la femme est laide, plus on cède au vice même; je vous offre le *vice versa*.

BOUSSAGOL. — C'est vous, Mademoiselle de Pierrefeu, qui avez choisi le mot de cette charade... sacrée?

CANTALUPO. — Cela pourrait se dire: mon premier n'est pas reconnu par mon second...

REUGNY. — Je n'entends pas cela.

RAMMAN. — Monseigneur a raison; l'Eglise ne reconnaît pas l'Amour.

BOUSSAGOL. — L'Amour tout court, c'est l'instinct.

MORILLET. — Toute chose est constituée par sa fin : donc l'amour, c'est le mariage.

REUGNY. — Nous sommes sur une terre où les troubadours ont semé l'ivraie...

MORILLET. — Nous avons deux mots à définir pour que cet excellent madère ne nous fasse pas imiter le Patriarche Noé. Tous d'accord sur l'Eglise, qui définira l'amour?

CANTALUPO. — Mademoiselle de Romanil, l'amour qu'est-ce que c'est? Votre idée sera certainement intéressante...

EMEZINDE. — Beaucoup trop, pour la dire ici : des prêtres

sont encore des hommes et une jeune fille serait-elle pudique en montrant un peu de son âme, du secret de son âme?

Le P. Reugny joignit les doigts, en un applaudissement silencieux.

Reugny. — On ne peut être juge et partie.

Cantalupo (à Ramman). — Et vous, Monsieur, le plus jeune et qu'aucun vœu ne lie?

Ramman. — Un platonicien a-t-il voix au chapitre?

Morillet.— L'Académicien vous dit que le but de l'amour, c'est l'enfantement...

Ramman. — ...spirituel.

Ephrem. — Le fantôme de Pétrarque devait apparaître; on est près de Vaucluse. Dans son colloque avec saint Augustin, il dit : « Laure m'a donné des ailes pour m'enlever au ciel. Tout ce que je vaux, je le lui dois.

Ramman. — Pétrarque était prêtre depuis neuf ans, et voilà pourquoi saint Augustin lui dit que Laure le distrait des biens célestes. Le poète de Vaucluse n'est pas plus exemplaire devant l'amour que devant l'Eglise. Il a des enfants naturels, Jean et Françoise. Qu'est-ce qu'un amant infidèle?

Ephrem. — Voilà une réflexion qui vous agrée sans doute, Mesdemoiselles.

Adélazie. — Elle agréera à toutes les femmes; à ma cousine et à moi davantage, car c'est à Romanil et à Pierrefeu que l'hérésie tenait ses assises.

Reugny. — Est-ce qu'on connaît leur doctrine?

Morillet. — La Déesse Passion avant la Déesse Raison, la démagogie sexuelle...

Emezinde. — Pardon! Il n'y eut jamais que les plus grandes dames dans cette affaire.

Boussagol. — Le Blason ne défend pas de la concupiscence.

Emezinde. — Le vilain mot!

Boussagol. — Pour une vilaine chose!

Ramman. — Vilaine! Songez à ce qu'il faut pour la remplacer, pour qu'on y renonce...

Emezinde. — Dieu même!

Ephrem. — Marquons un point à Mademoiselle de Romanil. Voilà qui est envoyé. Qui relève le gant? Le joli gant!

Morillet. — Qu'est-ce que l'Amour?

Adélazie. — Il y a, à Paris, une dame honneste, quoique pas grande, qui réunit des célébrités, leur impose un menu spirituel; mais elle a de plus que moi une sonnette et elle interpelle chacun à son tour, et il faut définir.

Ramman. — L'Amour, pour ces Messieurs, s'appelle saint Elzear et sainte Delphine de Sabran, ou saint Valens et sainte Cazarie, des époux qui font vœu de virginité.

Cantalupo. — Jeune homme, ne soyez pas agressif!

Ramman. — Monseigneur, si je citais les sentiments célèbres, je ferais crier ces dames. Admettez, tout de suite, que l'Eglise ne respecte pas l'Amour.

Reugny. — L'Eglise ne doit de respect qu'à elle.

Morillet. — Voyons ces sentiments à faire crier les dames...

Ramman. — Voulez-vous du Bossuet? « Que de peine n'a pas la faiblesse humaine à se tenir dans les bornes de la liaison conjugale, exprimées dans le contrat même du mariage! »

Emezinde. — Il est clair que le grand évêque ne fait point entrer l'amour dans le sacrement.

Ramman. — Saint Augustin, à propos de la chasteté conjugale....

Adélazie. — Voilà deux mots qui jurent. Qu'est-ce que la chasteté vient faire dans le mariage?

Le grand vicaire leva sa fourchette et son couteau.

Boussagol. — Chère demoiselle, vous niez le titre X de la Luxure. Saint Paul avise que chacun sache posséder son vaisseau, mais non point en passion de désirs charnels, comme les païens.

Adélazie. — Je me figurais qu'une fois marié, on paganisait à sa guise.

Ramman commençait à s'amuser.

Ramman. — Il est écrit au livre de Tobie que le diable Asmodée tua les sept maris de la jeune Dame Sara, parce qu'ils l'avaient épousée plutôt pour vaquer à leurs appétits désordonnés. Selon saint Augustin, un amour désordonné pour sa propre femme conduit à l'adultère.

Émezinde. — L'amour a un ordre qui lui est propre.

Éphrem. — Ma belle demoiselle, comment définissez-vous cet ordre?

Émezinde. — Je ne définis pas l'harmonie chez Beethoven, et je l'éprouve. On a dit que la musique est faite des notes qui

s'appellent entre elles ; il en est ainsi des pensées et des gestes d'amour.

Éphrem. — Mes chers collègues, nous touchons légèrement à de très graves matières. Déjà, il y a ici le parti laïc, qui n'a envers nous qu'une déférence de politesse. Pour lui, nous radotons. Notre hôtesse est une dévote exemplaire, sa cousine une pure jeune fille, Monsieur est platonicien, c'est-à-dire idéaliste. Présentez-leur la phrase de saint Paul que ceux qui sont mariés vivent comme n'ayant pas de femme, ajoutez l'explication de Bossuet, « c'est-à-dire sans être attachés les uns aux autres », et s'ils ne haussent pas les épaules, c'est que leur bonne éducation les retient.

Ramman. — Mon Révérend, si Mademoiselle de Romanil châtiait son corps, le mortifiait, ne serait-elle pas sacrilège? Vos auteurs magnifient la nature et ses lois, sauf la Beauté et la Volupté.

Morillet. — Voilà un texte d'hérésie, de Romanil ou de Pierrefeu.

Reugny. — Hélas! Je ne m'étonne pas si un saint Bernard craignait la santé parfaite chez ses religieux.

Éphrem. — Nous ne tenons plus les fidèles.

Ramman. — Vous vous êtes trop attardés sous le figuier. « L'Ecriture ne dédaigne pas de marquer et la figure et la matière de ce nouvel habillement; ils s'en revêtirent pour une cause secrète, que l'Ecriture enveloppe par ces paroles, pour épargner les oreilles et la pudeur du genre humain et nous faire entendre, sans le dire, où la rebellion se faisait le plus sentir. »

Un éclat de rire résonna comme un choral.

Ramman. — « Ce ménagement de l'Ecriture nous découvre d'autant plus notre honte, qu'elle semble n'oser la découvrir. »

Boussagol. — Assez! C'est un petit démon, ce page de Romanil.

Émezinde. — Il n'est pas à moi.

Adélazie. — Pierrefeu le revendique.

Éphrem. — Messieurs, l'expérience se caractérise : nous avons ri de Bossuet. Eh bien, c'est effrayant...

Ramman. — Mon père, jamais Bossuet n'a eu plus de lecteurs ni d'admirateurs, mais son génie ne défend plus que des no-

tions désuètes, basées sur des erreurs de traduction ou d'interprétation.

CANTALUPO. — Sus à l'Albigeois!

ÉMEZINDE. — Chaque fois que l'un de vous parle de l'amour, il me scandalise.

REUGNY. — Vous descendez de celles qui voulurent faire une religion des sentiments qu'elles inspiraient.

MORILLET. — Voilà nos dévotes! Et on vitupère l'inquisition!

ADÉLAZIE. — Si vous ne respectez pas le sentiment, nous cessons de vous suivre. En dehors du sentiment, pour nous, il n'y a que des mots. Dites-nous d'aimer Dieu, la vierge, le prochain, mais respectez l'amour.

BOUSSAGOL. — C'est à n'en pas croire ses oreilles! Nous, nous sommes des profanateurs!

ÉMEZINDE. — De l'Amour, oui!

REUGNY. — Propos damnable!

EMEZINDE. — Oui, l'Enfer aux grandes personnes; et le fouet aux enfants, c'est tout votre art de persuader.

RAMMAN. — Les écrivains sacrés ont senti la beauté de la Vierge. Quoi de plus exquis que cette phrase de saint Grégoire de Nysse : « Les Vierges ont en la chair quelque chose qui n'est pas de la chair et qui tient de l'Ange plutôt que de l'homme. »

Émezinde rougit, malgré elle.

BOUSSAGOL. — Bon Albigeois, vous honorez la virginité, même dans la vie mondaine.

ÉPHREM. — Comment cela va-t-il? Ce corps qu'on ne peut châtier dès qu'il est beau, je croyais que vous le destiniez à l'Amour.

RAMMAN. — *Virginitas non est Castitas.*

MORILLET. — Oh! Oh! Entendez, vous autres!

BOUSSAGOL. — La virginité sans la chasteté, c'est démoniaque.

MORILLET. — L'Amour attend sa définition et nous sommes au rôti.

CANTALUPO.— Vous, Monsieur le laïc que rien ne gêne, donnez une formule.

RAMMAN. — L'Amour est une triple attraction sensorielle, animique et spirituelle, qui a pour objet, en combinant le

double pôle humain, de transposer la sensation en sentiment, le sentiment en idée, afin de réaliser momentanément l'état de grâce d'avant la faute ou, si vous préférez, d'après le purgatoire.

ADÉLAZIE. — Fort bien.

MORILLET. — Pourquoi triple attraction?

RAMMAN. — Dieu est trinité et nous le reflétons.

REUGNY. — Cette transposition, à quoi sert-elle?

RAMMAN. — Elle déjoue l'instinct et nous éloigne de l'animalité.

BOUSSAGOL. — Qui veut faire l'Ange....

ÉPHREM. — Selon vous le mariage serait donc....

RAMMAN. — La triple société organique, animique et spirituelle.

BOUSSAGOL. — Et si elle n'est pas triple?

RAMMAN. — Elle reste imparfaite.

MORILLET. — Cette triple société a un but, d'engendrer les sensations les plus sentimentales et les sentiments les plus spirituels et les spiritualités les plus divines?

BOUSSAGOL. — Et les enfants, quand les fait-on?

RAMMAN. — Engendrer est un acte sacerdotal, tout à fait distinct de la triple évolution amoureuse...

ÉPHREM. — Evoluer, pour vous, c'est...

RAMMAN. — Passer de la zone d'espèce à celle de la personnalité, et de la personnalité à l'abstraction.

REUGNY. — D'où tirez-vous ces rêveries?

RAMMAN. — On les a prêchées en Provence, autrefois, et on a eu tort, c'est une doctrine d'aristocratie.

ÉPHREM. — Et où aboutissez-vous?

RAMMAN. — Aux pieds de Madame Marie sous les ailes de NN. SS. les Anges.

CANTALUPO. — Il a bien dit ça! Mademoiselle de Romanil, entendez-vous souvent cette cloche?

EMEZINDE. — C'est la première fois, mais le son me plaît; peut-être suis-je ancestralement disposée, comme Adélazie, à ces idées.

BOUSSAGOL (à Emezinde). — Votre confesseur aura fort à faire, par la suite.

ÉMEZINDE. — Comment dois-je l'entendre?

MORILLET. — Qui s'écarte du catéchisme s'égare. Il y est dit que nous sommes composés d'un corps et d'une âme.

ADÉLAZIE. — C'est faux. L'appétit que je sentais, en me mettant à table, la tendresse que j'ai pour ma cousine et ma conception du mystère de la Rédemption sont trois phénomènes distincts. Une affection et une conception ne doivent pas être mêlées.

ÉPHREM. — Il vous faut trois amours au lieu d'un. Vous voulez trois éléments dans l'homme pour opérer votre transposition?

MORILLET. — Quand reconnaît-on qu'une sensation est à l'état sentimental?

RAMMAN. — Quand on ne peut la recevoir que d'un seul être.

MORILLET. — Et un sentiment devient spirituel ....

RAMMAN. — Quand il prend le caractère d'une idée.

ÉPHREM. — Une Alchimie de l'âme aussi chimérique que l'autre!

RAMMAN. — Tout ce qui est sublime reste chimérique avant la réalisation.

BOUSSAGOL. — Et l'idée, se peut-elle aussi transposer?

RAMMAN. — En Dieu! Il n'y a qu'à la concevoir hors du temps et avec des formes impossibles.

REUGNY. — Quelle idée autre que celle de Dieu tient hors du temps?

RAMMAN. — Toute idée de perfection, tout superlatif.....

MORILLET. — Vraiment, l'esprit humain est un admirable instrument de mensonge! Voilà un jeune homme qui présente le principe le plus anarchique qui soit comme la base de l'harmonie et le moyen de l'élection. Système joli et pour dames, dont sourient des théologiens. Votre triple attraction n'est qu'une triple chute; le corps par son poids entraîne l'âme qui divague, et précipite l'esprit dans le cloaque que vous vous targuez d'éviter. Votre triple société est une invention pour précieuses passionnées. On engendre des sensations sentimentales, car on est des aristocrates. La sensation tremplin nous lance aux étoiles; nous tombons dans le ruisseau infect. Foin de l'espèce! Des ailes vont pousser, le papillon de Psyché. Dès que pour un instant vous préférez un être aux autres le péché disparaît. Ce qu'un seul vous donne, vous

avez le droit de le prendre. Il s'agit d'être bien épris et on saute la règle. Si on atteint l'idée.... Oh! alors, on prend et on donne tout ce qui est défendu et qui cesse de l'être. Plus de sixième commandement. « Mon Père, je sentimentalise la sensation; je spiritualise le sentiment. Laissez-moi la paix, je suis sur le point de diviniser la fornication. Je la conçois hors du temps, parfaite, ne m'empêchez pas de l'accomplir, il faut que j'évolue! Mon père, je transpose! Je transpose! »

Le rire circula bruyant; les deux cousines restèrent froides.

Boussagol. — Mon cher, votre verve n'y peut rien. Nous ne tenons plus les fidèles. C'est le diable qui les tient.

Éphrem. — Quelle confusion des notions dans l'esprit actuel!

Morillet. — Dans je ne sais quelle pièce, un capucin; en face d'un poulet, le baptise carpe. Est-il plus licite de faire avec le cœur et avec l'esprit ce qui est défendu au corps? Vous employez un élément noble à une œuvre basse et croyez ne plus pécher! L'animalité, vous la faites remonter dans le cœur, et jusque dans le cerveau. Un idéal formé de boue, vous l'encadrez de phrases creuses.

Éphrem. — Nous avons assisté à la transfiguration du péché originel devenu la matière même de l'évolution. Oui, Monsieur, vous avez dressé un autel bien orné à l'instinct; comme les Egyptiens, vous adorez un crocodile.

Émezinde. — La beauté, un crocodile!

Boussagol. — Si vous préférez, un bouc!

Adélazie. — Pourquoi pas un porc?

Ramman. — O divine colombe paraclétique!

Morillet. — Ah! oui, il y a un baiser colombin.

Ramman. — Ils ne respectent pas le baiser!

Cantalupo. — Nous demander le respect des attouchements, c'est excessif, mon cher voisin.

Ramman. — Le baiser est le signe de la plus étroite communion entre deux êtres. Le baiser, c'est le confluent de la vie; son armoire parlante. Heureux qui le reçoit d'en-Haut. Paix à qui le donne ici-bas.

Cantalupo. — Mademoiselle de Romanil ne goûte pas notre avis.

Émezinde. — Puis-je être sincère? Depuis que vous réfutez l'hérésie, l'air s'est alourdi, je respire moins bien; je ne vois

que de tristes ou sales images. Vous avez chassé l'idéal et, oserai-je encore, la vulgarité est entrée...

Boussagol. — La vulgarité ici est la réalité. Nous tournons autour d'un fait bestial, si bestial qu'il faut la puissance de l'imagination pour le parer. Réduit à lui-même, il écœure, il dégoûte.

Morillet. — L'idéalisation du péché est un péché non pareil. Notre devoir de recteurs des consciences nous impose de disperser ces mirages, et la fin du baiser, qui semble la fin de tout, n'est qu'une rencontre de muqueuses.

Les deux femmes furent glacées et, malgré elle, Émezinde se tourna, à la fois impérieuse et suppliante, vers Ramman.

— Monsieur Ramman !

Il tressaillit ; il n'avait parlé que pour elle ; il obéit aux yeux d'or avec élan.

— Mademoiselle, vous m'appelez à la défense de vos aïeules. Un regard de vous et je braverai l'anathème de ces Éminentissimes Seigneurs ! Mais ils sont qualifiés par de grandes études, de nobles travaux. Pour que je ne sois pas un insolent, que vos couleurs justifient mon audace ; en me prenant pour chevalier spirituel, vous me donnez une dignité qui m'empêchera de les offenser, en les contredisant.

Il reçut en plein visage la rose blanche qu'Emezinde avait à son corsage.

— Oh ! dit Cantalupo, nous sommes jugés.

Ramman fut si ému qu'il ne put d'abord parler. On crut qu'il préparait son discours.

Adélazie chercha la main de sa cousine et la retint dans les siennes, avec une pression vive de reconnaissance.

Ramman. — Eminentissimes Seigneurs, daignez écouter le héraut spirituel de très haute et très belle Dame de Romanil. — Le premier point du chrétien est de considérer Dieu. Comme principe, il nous a créés ; comme médiateur, il nous a aimés ; sanctificateur, il nous purifiera. Notre destin est tout en lui, origine et fin. Ce destin dépend de la réponse de notre cœur au Dieu père, au Dieu homme et au Dieu esprit. Cette réponse qu'il attend, qu'il exige, est un triple amour. Seul ce qui est triple deviendra éternel. L'amour ne se paye pas comme un impôt, il se prodigue, il se projette sans mesure, sans ordre, sans règle, éperdument, désespérément ; il faut le désirer avec

les transes, les fièvres, les fureurs, les frénésies et les démences. On ne se perd pas en Dieu ! Et béni le fol qui se jette sur l'éternel, comme un être ivre ; les bras divins sont ineffablement ouverts au pauvre cœur en feu. *Invisibilia, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciantur.* L'invisible offre sa manifestation dans le sensible. L'esprit de Dante, je le trouve dans son œuvre ! L'esprit de Dieu aussi, dans la sienne. En quelle œuvre a-t-il mis sa complaisance ? Dans la dernière, véritable épilogue de la création, point culminant de tous les rapports : la femme, chef-d'œuvre suprême de l'éternel artiste. Il l'a faite avec soin prodigieux ; il a pris à tous les règnes, à toutes les séries leur beauté ; il a écrémé l'ouvrage des six jours et, des superlatifs de la vie, il a formé Eve. Oui, la femme est la merveille du monde et la suprême manifestation du Créateur. Vous chantez dans vos hymnes saints que les cieux célèbrent la gloire de Dieu : regardez les yeux d'une vierge, et les étoiles vous paraîtront ternes. Jésus nous parle du lys des champs, qu'est-ce, je vous prie, auprès de cette chair que vous maudissez ? Elle est périssable ! Son éclat me touche davantage et je me hâte d'en jouir. Qu'appelez-vous la Providence, sinon la parfaite conscience de l'avenir ? L'événement insulterait à la prévision divine, quand un homme voit le bonheur sous les traits d'une créature ? On ne se perd pas en Dieu : je vais plus loin, on ne se perd pas en amour. On souffre, on pleure, ainsi on ne se corrompt pas. A prix exorbitants, on l'achète. Quels tremblements le précèdent ! Quelles craintes le suivent ! Vous croyez que l'amour jouit ?... Non, mes pères, l'amour est une torture qui nous plaît, une roue où nous nous couchons de plein gré : mystère si profond qu'il faut le saluer, sans oser l'expliquer ; le seul que l'être humain volontiers affronte. Or, notre vie intérieure se substante de mystère, même ici-bas. Ce mystère, la pensée divine cachée dans l'amour, vous ne l'apercevez qu'à force de regarder, à force d'idéalisation. Vous appelez le mariage un remède : allez dire à cette jeune fille : Mademoiselle, vous serez un jour le remède d'un monsieur qui sera aussi le vôtre ; vous rendrez et vous réclamerez le devoir conjugal.

— Pouah ! fit Mademoiselle de Romanil.

Adélazie. — Quelle ordure !

Ramman. — Je vous prie, Messeigneurs, de certifier, fût-

ce par votre silence, que telle est la doctrine et telles les expressions, de Benedicti au Père Debreyne.

Morillet. — Vous y mettez de la malice. Debreyne dit : « L'acte conjugal doit s'exercer dans une fin légitime, dans un esprit chrétien et par un motif surnaturel. Qui s'écarte de cette ligne et dans la mesure où il s'en écarte, *actus peccaminosus.* »

Ramman. — L'acte, toujours l'acte ! Si vous saviez ce que c'est peu de chose, l'acte en amour ! Passez-moi la seule expression exacte par sa brusquerie même. Ce qu'il s'en moque, le seigneur Eros ! Vous êtes fascinés par une image et quelle image ! Est-ce que l'Amour a besoin d'acte ? Il rayonne. S'il est pour vous de sensation plus forte qu'un regard, je vous plains ! Si la Bien-Aimée posait le bout de son doigt sur celui de l'Amant, il s'évanouirait.

Boussagol. — C'est de la maladie ou de la possession !

Ramman. — Le véritable amour est, en effet, une possession.

Morillet. — Il ne faut plus lui répondre, mais l'exorciser.

Ephrem. — Ce n'est plus l'amour du roman et du théâtre : vous êtes un démoniaque.

Ramman. — La Théologie morale ne déclare-t-elle pas péché, dans le mariage, l'*ob solam voluptatem ?*

Morillet. — Véniel ! La volupté n'est qu'un moyen et séparer le moyen de sa fin est une corruption.

Ramman. — Oh ! Monsieur, quand on pense qu'un saint Thomas d'Aquin, ce magnifique esprit, s'est embourbé dans des assertions comme celles-ci : « Il n'est pas permis de contracter ou d'user du mariage pour conserver ou recouvrer la santé ; une telle fin est étrangère au mariage. »

Adélazie. — Mes Pères, si j'osais, je dirais : Au diable la théologie morale !

Cantalupo (à Ramman). — Vous faites du beau travail.

Boussagol. — Vous poussez de profanes desseins sous des couleurs sacrées.

Morillet. — Votre héraut est un petit serpent, fils de celui qui perdit Eve.

Emezinde. — Il siffle un air plus noble que celui que vous chantez.

Reugny. — Nous assistons à l'apothéose du péché. Je n'ai jamais entendu rien de plus scandaleux.

ADÉLAZIE. — Messieurs, prouvez au lieu d'anathématiser.

BOUSSAGOL. — La chair, c'est le mal, sa source, sa racine, sa force ; la chair, c'est notre abjection même ; la volupté qu'elle recèle nous relie aux animaux. Tout le travail de l'art et de la poésie pour enguirlander, festonner et colorer l'instinct n'aboutit qu'à la perte des âmes.

EMEZINDE. — Comment se fait-il que mon âme se dilate dans l'autre doctrine et se rétracte devant la vôtre ?

BOUSSAGOL. — Parce que c'est un jeune homme qui parle.

Emezinde se redressa comme si un scorpion l'eût piquée ; les yeux d'or dardèrent sur le brutal interlocuteur un regard de haine.

Un froid silence passa sur les convives.

CANTALUPO. — Eve va venger son cher serpent.

EMEZINDE. — Toujours la concupiscence ! Vous méprisez donc bien la femme, Monsieur le Grand Vicaire ! Pour éviter une calomnie de votre pensée, je vous dirai que j'entends Monsieur pour la première fois. Il n'a pas interprété à votre façon un geste peut-être un peu provençal, qui est simple, quand on porte comme moi huit siècles de noblesse et la gloire d'avoir été, par mes aïeules, l'éducatrice de la plus immortelle des dames, après Béatrice. Les idées que vous avez entendues sont celles de ma race ; mes couleurs, je les défends : ce sont celles de Dante et d'autres qui s'intitulaient les fidèles d'amour, et leur esprit est celui-là même que j'ai applaudi. Vous avez été brutal, Monsieur le Grand Vicaire, comme un casuiste. En vous écoutant, on croirait entendre des médecins. Que vous ayez tort ou raison, vous êtes rebutants. Votre mariage-remède pour la maladie de concupiscence m'écœure. De pareilles maximes et si abrutissantes, je les repousse avec dégoût. Et si un jeune homme les soutenait, il n'aurait l'excuse de votre âge et de vos fonctions et on le ferait jeter à la rue.

RAMMAN. — La théologie sexuelle est basée sur le fait physiologique et aucun des auteurs n'a su la physiologie. Messieurs, votre thèse *de consummatione*, au point de vue moral, tourne à l'enfantillage.

MORILLET. — Oh ! j'ai vu tout de suite en vous la personnification de la délectation morose.

ADÉLAZIE. — Qu'est-ce que ça ?

Reugny. — C'est la complaisance dans l'idée d'une volupté, sans intention de l'accomplir.

Adélazie. — Morose, pourquoi morose ?

Éphrem. — Dans le sens d'habitude, de durée.

Morillet. — Saint Thomas dit : « *Quod ratio deliberans circa eam immoratur.* »

Boussagol. — La délectation morose ne doit pas être confondue avec le désir.

Éphrem. — Sentir n'est pas consentir, si le délectant consent.....

Émezinde. — Messieurs, je me sens devenir sotte. Les *Rimes* de Pétrarque ne sont alors qu'une suite de délectations moroses ?

Boussagol. — Pétrarque désire, il est adultère et, comme clerc, sacrilège.

Émezinde. — Pardonnez-moi d'insister, je voudrais comprendre... Celui qui me voit dans la rue et me regarde avec délectation et me suit..!

Boussagol. — Celui-là pèche mortellement de se délecter, mais plus mortellement encore s'il désire.

Adélazie. — Mes Pères, comment donnez-vous l'absolution aux décolletages et à la toilette? Il n'y a pas une fille ou femme qui ne se propose de semer, sur ses pas, la délectation morose, chaque fois qu'elle sort.

Ramman. — La Poésie, l'Art et la Civilisation elle-même ont leur source dans la délectation morose.

Adélazie. — En somme, que vous ayez raison ou tort, vous cédez à la poussée et jamais à l'expérience et à la raison.

Ephrem. — Les musulmans en usent mieux que les chrétiens !

Ramman. — Aussi n'ont-ils plus de civilisation. Si j'osais reprendre un instant le tabard du héraut, je vous dirais que le fond de cette discussion se borne à une question de psychologie. L'homme peut-il atteindre à l'amour divin, sans amours intermédiaires ? Vous me permettrez de ne pas considérer la prêtrise comme un état d'amour, mais seulement comme le plus décisif vers sa recherche. Car la vertu n'est pas l'amour ; la vertu se cultive, se corrige, progresse, c'est une habitude ; l'amour, c'est un essor.

CANTALUPO. — Vous parlez trop pour les Dames, vraiment.

RAMMAN. — Monseigneur, entre un regard de femme et votre suffrage je n'hésite pas.

REUGNY. — Délectation morose !

RAMMAN. — C'est la définition même de la vie artistique. Au musée, au salon, dans la rue, partout la même et constante recherche. Les formes et les couleurs n'ont pas d'autre but que de nous délecter.

BOUSSAGOL. — Faites entendre à ces séditieux, à ces endurcis que la vénialité est la mère Gigogne des péchés mortels.

EMEZINDE. — Qui suit une femme dans la rue, par délectation, perd-il l'état de grâce ?

MORILLET. — Certainement.

EMEZINDE. — Et la femme qui se laisse suivre, c'est-à-dire qui n'évite pas, qui s'y plaît.

REUGNY. — Mêmement.

ADÉLAZIE. — Ceux qui voient ma belle cousine perdent donc instantanément l'état de grâce ! Allons prendre le café, car je me sens devenir morose, sans délectation.

Au salon, Ramman s'approcha d'Emezinde et, la saluant profondément :

— Vous m'avez comblé d'honneur en me donnant vos couleurs spirituelles à défendre ; je n'ai pas été digne d'elles ; mais je devais tant de choses à la dignité de ces Pères, que je n'ai pas pu tenir plus haut votre bannière.

— Vous en avez dit assez pour qu'ils réfléchissent.

Le jeune homme s'inclina et se mit à l'écart.

EPHREM. — Messieurs, avez-vous entendu ? Mon dessein est de vous faire toucher où nous en sommes. Voilà une jeune fille de la plus haute naissance, de la meilleure piété, qui se vante de nous avoir fait donner la leçon — et ne vous offensez pas, Monsieur, (nous avons vu comment mademoiselle se défend et défendrait son page ou son héraut) — par un jeune homme fort intelligent sans aucun doute, mais enfin inqualifié. Nous nous sommes amusés à un jeu coupable et nous, théologiens, confesseurs, nous avons laissé danser la danse du scalp devant le poteau où la théologie morale a été attachée par la fantaisie de deux dévotes : voilà le fait, méditez-le.

ADÉLAZIE. — Méditez-le vous-mêmes ! Nous sommes le

troupeau, nous nous dispersons; vous êtes les pasteurs, ramenez-nous.

Reugny. — Jeune homme, vous êtes modeste dans le triomphe.

Ramman. — Mon Père, la Vérité seule doit triompher et chacun la voit sous un différent aspect. Je comprends votre mélancolie... Le troupeau a marché peut-être pour sa perte, mais vous le suivez, faute de savoir le conduire... et vraiment cela m'attriste autant que vous. Ce que vous appelez ma modestie, c'était une réplique que je me faisais à moi-même et.....

Boussagol. — Nous attendons des rétractations.

Ramman. — Vous n'avez plus la torture.....

Emezinde sentait le dessein du jeune homme de l'atteindre et aussi que le flair sacerdotal discernait non pas la vérité, mais quelque chose de latent entre eux.

Ramman. — Une règle est droite, au propre et au figuré; et une droite ne s'adapte à rien de vivant. Il y a des êtres nés pour la suivre et d'autres nés pour s'en écarter. La volonté n'y entre pour rien. Une fois, il était un cancre, qui ignorait le traité de Westphalie, les limites du Chili, la littérature latine et Descartes, avec zéro en anglais et en mathématique. Qu'auriez-vous fait d'un tel élève appliqué, en revanche, à l'iconographie des anges, aux plus petits lieux de l'Attique, à Vincent de Beauvais, à Adam de Saint Victor, à l'hébreu et à la Kabbale ? Comme fidèle, je vais à la messe tous les jours, à moins qu'on ne m'en empêche (il regarda Emezinde), mais je ne crois pas que la Vulgate ait été écrite en latin, ni qu'il faille être baptisé pour aller au ciel, ni qu'aucun sermon ait l'éloquence d'une ogive, ni qu'il y ait une étude plus écœurante que celle des Conclaves. Que direz-vous à cet écolier et à ce fidèle?

Boussagol. — Je chasserais le premier du collège et je refuserais l'absolution au second.

Ramman. — Vos clés ferment plus qu'elles n'ouvrent; comme on ne demandait qu'à sortir du collège, qu'on ne compte pas votre avis sur la Vulgate...Le for intérieur vous échappe.

Boussagol. — Vous êtes un hérétique abominable.

Ramman. — L'hérétique fait profession d'hérésie, il écrit, il prêche, il parle : je m'incline avec la foule, je vous salue

aussi bas qu'elle, car j'ai besoin de ce que seuls vous dispensez, les sacrements.

MORILLET. — Vous nous les volez...

RAMMAN. — Non, je les reçois avec les dispositions requises.

BOUSSAGOL. — Il vous manquera toujours l'esprit d'obéissance.

RAMMAN. — A qui? A vous ou à Dieu?

BOUSSAGOL. — A Dieu et à nous.

RAMMAN. — Montrez-moi donc votre lumière, sinon je continuerai à me guider avec ma propre lanterne, qui a pour vitres l'étude, l'expérience, l'amour et la dévotion.

EPHREM. — Vous prétendez être dévot, vous qui secouez l'autorité !

RAMMAN. — La dévotion, c'est de l'amour. Qu'est-ce que cela fait à Madame Marie que je range le Cantique des Cantiques parmi les poèmes érotiques, pourvu que je roule à ses pieds comme un chien qui l'aime? Qu'est-ce que cela fait aux anges que je ne croie pas que le Saint-Esprit ait participé à l'Ancien Testament, si je les chéris, si je les appelle, si je les adore ?

MORILLET. — On n'adore pas les anges! Il y eut une secte condamnée.....

RAMMAN. — Latrie! Dulie! Moi, je ne m'en soucie guère : si je pèche par tendresse, ils me sauveront. Me demander quel culte je rends à Marie? C'est une idée de Genève. J'aime, j'adore, de toute mes forces, même le talon rose des anges et la broderie du manteau de la Vierge...

REUGNY. — Quel désordre dans cet esprit!

RAMMAN. — Quelle douleur de ne pouvoir vous dire : « Mon Père, vous savez où je veux aller, guidez-moi. » Ce doit être si bon d'abdiquer la redoutable volonté et de mettre sa conscience en autrui. Un directeur, un vrai, qui aimerait votre âme, ce serait doux, plus doux qu'une amante.

MORILLET. — Toujours l'amour!

RAMMAN. — Monsieur l'abbé, même si je vis longtemps, trouverai-je autre chose? Quand je paraîtrai devant Dieu, je saurai aimer; et la Beauté éternelle m'épanouira sans m'étonner, car je l'aurai cherchée et chérie, dans tous ses reflets terrestres.

Cantalupo et Morillet fumaient.

Reugny. — Pour discuter fructueusement, il faut être du même avis, alors on collabore, on se montre mutuellement ce qu'on aperçoit. L'opposition durcit l'entêtement.

Adélazie. — Je ne saurai pas encore aujourd'hui ce que c'est que l'amour !

Éphrem. — Mademoiselle, ce n'est pas de notre compétence ; voilà Monsieur qui me paraît un spécialiste.

Morillet. — Pour un prêtre, l'amour n'existe que sous la forme du mariage.

Émezinde. — Cependant, si je dois me marier, l'amour précédera le mariage. Il existera donc sous une autre forme.

Éphrem. — Nous connaissons les vierges et les épouses, et rien entre elles.

Ramman. — Déjà aux temps apostoliques Hermas croyait devoir accorder que les secondes noces ne soient point péché.

Reugny. — Le petit serpent ne se lasse pas de siffler.

Le jésuite s'approcha de Ramman.

Reugny. — Vous me rappelez beaucoup un de mes anciens élèves, un nommé Samas, doué comme vous et comme vous déraisonnable, voulant aussi tirer le pur et l'impur...

Ramman. — Mon Père, cette concupiscence, cette volupté que vous tenez pour le principe même du mal, n'est qu'un élément, ni bon, ni mauvais comme tout élément, un moteur de l'homme qui par lui-même n'a pas de direction propre...

Boussagol. — Monsieur le chapelain des Dames, une curiosité ! Que pensez-vous du divorce ?

Ramman. — Aïe ! mon père : c'est là que l'Eglise ne se rend pas... Passons.

Boussagol. — Non pas, je tiens à votre avis.

Ramman. — Je vous ai livré bien assez de fagots pour me brûler.

Cantalupo. — Encore celui-là !

Ramman. — Le Concile de Trente a décrété que l'époux trompé ferait vœu de chasteté. Un cocu doit expier ainsi l'adultère de sa femme.

Morillet. — Où avez-vous vu cela ?

Ramman. — Si le mariage est indissoluble et la fornication péché mortel, l'époux trompé se trouve condamné à la chasteté. Car l'adultère, qui rompt le lien, n'autorise pas le remariage. On peut répudier sa femme, mais non en prendre une

autre. Et dire que vous soutenez cette interprétation à une époque où on connaît le lieu, la race et la religion de ceux à qui Jésus parlait!

Morillet. — Le canon 7 de la XXIVe session est donc une imposture?

Ramman. — Jésus interrogé sur la répudiation répond aux pharisiens : « Celui qui répudie sa femme, sauf pour infidélité, et en épouse une autre... » Cela déjà a été dit, dans le sermon sur la montagne, avec le même esprit. L'idée du célibat n'existait pas en Israël, qui n'avait pas même de vestales, comme Rome.

Boussagol. — Les Pères de Trente étaient des faussaires?

Ramman opina de la tête. On lui avait passé tout jusque-là, avec une dédaigneuse indulgence; il les amusait. Sur ce chapitre, le clerc le plus mollasse se sent des griffes de lion. Ces hommes si différents de tempérament s'unirent en un vœu tacite d'inquisiteurs.

— Ah! ah! ricana Boussagol, voilà le mal de l'Albigéisme, le remariage d'amour... les secondes noces sont seules conscientes, délibérées et heureuses... Dans les premières, il y a de l'ignorance, l'influence des parents, la hâte vers l'inconnu. Ce n'est qu'une ébauche imparfaite... Ah! il vous fallait tout à l'heure le triple amour, celui-là même qui ne se trouve pas tout de suite... Ce n'était qu'acheminement aux secondes noces, les seules justes... Du premier coup, on ne sentimentalise pas la sensation, c'est au second... alors on spiritualise même le sentiment.

Morillet. — Les ennemis du dedans sont plus à craindre que ceux du dehors.

Boussagol. — Mille fois je préfère l'athée à ces séditieux, à ces traîtres.

Ephrem. — Mieux vaut Anne et Caïphe que Judas!

Reugny. — Avec ces idées-là, si vous avez l'absolution, c'est que vous la volez; car nul ne vous la donnerait sans se damner.

Cantalupo. — Vous manquez de la révérence qu'on doit aux conciles.

Boussagol. — Dites de l'obéissance absolument nécessaire.

Mlle de Romanil, à ce débridement de violence sacerdotale, l'œil allumé, les narines vives, entrait en humeur de combat; sa vaillante et généreuse nature palpitait. Un obscur et bizarre

sentiment la soulevait, pour l'injure faite à Ramman. Elle l'avait torturé; mais elle, c'était différent, elle pouvait tout compenser. On jetait des pierres à son chien, on insultait aux armes de son collier, les siennes!

Elle allait fulminer son dédain, quand ses yeux rencontrèrent ceux du jeune homme qui souriaient, dans un tel insouci du jugement des clercs! D'un abaissement de paupière, il lui fit signe de s'apaiser. Ce signe lui accusait gratitude profonde de son élan. Elle écouta le muet conseil.

Le Monsignor, qui observait avec un vif intérêt les physionomies du couple, vint dire à Emezinde:

— *Nous l'avons, en Ramman, Madame, échappé belle.* Je regrette de n'avoir pas entendu éclater les paroles qu'annonçaient les éclairs de vos yeux.

— Monseigneur, on hérite des haines de famille et les inquisiteurs et mes aïeules se sont regardés en face tant qu'il y a eu des inquisiteurs.

Cantalupo. — Vous qui avez pour devise *Rome a parlé...*

Ramman. — Et *les trois lys des parfaits en pal de gueule. Roma nil* en latin a été adopté au XII^e^, au lieu de Romanin, pour exprimer qu'on n'obéissait pas aux Conciles.

Boussagol. — Oh! Oh! Pierrefeu signifiera mettre le feu à Saint-Pierre!...

Ramman vint baiser la main de Mademoiselle de Pierrefeu, s'inclina profondément devant Emezinde et salua les cinq prêtres. Aucun ne lui tendit la main : la question des questions, le Pélion sur l'Ossa, le divorce, était entre eux. Cette attitude révolta Mademoiselle de Romanil. Elle appela :

— Monsieur, vous oubliez de me baiser la main.

Avec une grâce hautaine, en enveloppant les prêtres d'un tranquille défi, et pour marquer encore la considération qu'elle accordait, elle devança le mouvement et porta elle-même sa main à la hauteur des lèvres.

— Brave cœur! dit Adélazie, qui avait souffert de la malveillance unanime et subite des invités envers le jeune homme.

Et son émotion continuait.

— Il faut que je t'embrasse, petite!

Et les deux cousines échangèrent une étreinte si grave que les prêtres en cherchèrent vainement le sens.

Leurs regards s'interrogeaient.

ADÉLAZIE. — Décidément, il y a des choses que vous ne sentez pas. Vous ne savez pas ce que c'est que la gentil-femme?

BOUSSAGOL. — Non, ce doit être une invention de celui qui vient de sortir.

EMEZINDE. — Vous faites tort à votre érudition. Le mot se trouve dans le vieux Nostradamus; et le fait est né dans ma race avant que l'atroce mère de saint Louis ne saccageât la Provence.

ADÉLAZIE. — Une gentil femme est celle qui donne sa main, sa belle main, à celui qu'on repousse et qui a le courage...

MORILLET. — De ses sympathies.

ADÉLAZIE. — J'entends l'insinuation, Monsieur le Grand Vicaire, et, franchement, je vous demande par quelle parole touchante ou sublime vous avez sollicité ou mérité notre sympathie. Vous avez fait sonner les clés, comme une menace, en vrai geôlier. Qu'avez-vous ouvert?

MORILLET. — Il vous faut la manche trop large, mademoiselle.

ADÉLAZIE. — Celle de la Vierge prend la mesure de notre faiblesse.

BOUSSAGOL. — Croyez-vous que Marie protège les contempteurs des Conciles?

EMEZINDE. — La Vierge, même devenue Reine des Anges, a gardé sa grâce de femme et ne s'enquiert pas des conciles, mais de l'amour qu'on dédie à son divin Fils.

BOUSSAGOL. — Toujours l'amour!

EMEZINDE. — Oui, Messieurs, toujours l'amour, en terre comme au ciel.

Et sur cette provoquante parole, elle salua, d'une étonnante révérence d'ensemble, les cinq prêtres, embrassa sa cousine et sortit avec l'aisance de manières qui la caractérisait.

Ces Messieurs voulurent questionner sur Ramman.

Adélazie coupa court.

— Il vous a déplu. A quoi bon en parler?

Le grand vicaire insinua quelques critiques sur Emezinde.

— Ma cousine est un ange, rebelle à vos yeux, mais ange véritable aux miens.

— Enfin, dit le professeur de Besançon, vous-même, quel sentiment professez-vous sur ce qui a été dit?

Aucun, Monsieur l'Abbé; de ces questions, les unes ne me concernent plus et les autres me dépassent.

— Vous ne vous doutez pas de la gravité de ce qui s'est passé chez vous! dit le R. P. Éphrem.

— Sincèrement non, déclara Adélazie qui, trois mois auparavant, eût été désolée de l'impression qu'emportaient les clercs, et qui, maintenant que sa vie était pleine d'intérêt et du plus tendre, se moquait de leur jugement.

PÉLADAN.

(*A suivre.*)

# REVUE DE LA QUINZAINE

—

## *SCIENCE SOCIALE*

H. Lichtenberger et Paul Petit : *L'impérialisme économique allemand*, Flammarion, 3 fr. 50. — Yves Guyot : *Les garanties de la paix*, Alcan, 3 fr. 50. — Sir Thomas Barclay : *Arbitrage et relations internationales après la paix*, Flammarion, 3 fr. 50. — Alfred Krug : *Pour la repopulation et contre la vie chère*, Berger-Levrault, 3 fr. 50. — Léon Guillet : *L'Enseignement technique supérieur à l'après guerre*, Payot, 3 fr. 50. — Memento.

Le livre de MM. H. Lichtenberger et Paul Petit sur **l'Impérialisme économique allemand** doit être lu si l'on veut se faire une idée précise des dessous de cette guerre. Dans l'ensemble des passions qui ont poussé l'Allemagne à se ruer sur le reste du monde, le désir d'assurer un écoulement rémunérateur à ses produits a été aussi décisif que le dessein de reconstituer le Saint-Empire des Othon et des Barberousse. La date même de la guerre a été déterminée par l'approche de l'expiration du traité de commerce germano-russe que le gouvernement du Tsar ne voulait pas renouveler et que celui du Kaiser est arrivé à remplacer, provisoirement, espérons-le, par celui de Brest-Litovsk. C'est un traité analogue que l'Allemagne comptait nous imposer à l'occident, une ceinture de petites Pologne ou Ukraines qui auraient été la Belgique, la Lorraine, peut-être la Champagne et la Franche-Comté, et un bon traité de commerce avec des clauses souples et tenaces qui nous aurait tous transformés en serfs de l'organisation allemande, et alors nos marxistes se seraient rendu compte que c'était là un autre servage que celui du capitalisme d'ici, contre lequel ils s'élevaient si furieusement à la grande joie de leurs bons amis de là-bas. Maintenant encore, c'est la préoccupation économique qui domine tous les plans d'après-guerre de nos ennemis ; ce qu'ils redoutent le plus, c'est l'encerclement, la *Mitteleuropa* n'étant qu'un pis aller, et ce qu'ils veulent faire introduire dans le futur traité de paix, à défaut des combinaisons léonines du traité de Brest-Litovsk, c'est cette clause de la nation la plus favorisée, d'apparence si bénigne, et dont ils s'entendaient si bien à tirer parti avec les spécialisations, qui neutralisaient les effets, à leur gré. C'est contre cet impérialisme ouvert ou sournois que nous avons à lutter bien plus que nos alliés anglais, américains, ou italiens qui, même au cas où l'Allemagne avait pu imposer sa volonté, auraient été beaucoup plus à l'abri. Nous devrons d'abord, dans le traité de paix, où c'est nous qui imposerons notre volonté, dans les limites d'ailleurs du juste, exiger de

notre odieux ennemi toutes les réparations nécessaires ; ensuite nous devrons nous précautionner contre ses invasions économiques non seulement par des mesures de prohibition ou de contre-dumping, mais aussi par une organisation méthodique et intensifiée de notre production, ce qui implique un plan colossal ou même une série de plans colossaux d'hygiène, de population, d'agriculture, d'industrie, d'exportation, d'éducation disciplinée et sensée, etc. A tout ceci qui est très bien exposé dans le livre dont je parle, j'ajouterai qu'il serait indispensable de prendre toutes les mesures voulues pour libérer de leurs actuels liens économiques les diverses Russies et la Roumanie. Les Allemands, qui prévoient toutes les hypothèses, ont certainement envisagé celle où ils devraient rendre leur complète indépendance politique à ces pays, et non moins certainement ils tissent tous les liens possibles pour les maintenir sous leur dépendance économique ; or rien ne sera plus difficile que de dénouer ces nœuds ; même chez nous, en dépit des séquestres et des créations d'usines, il paraît que certaines industries restent encore aux mains des Allemands; que doit-ce être en Russie ? Il faudrait commencer par instituer une Commission internationale de contrôle économique, lui donner pleins pouvoirs pour toutes expropriations de titres financiers et emplois et ne pas la laisser s'endormir sur ses premiers lauriers ni envahir par l'insinuant industrialisme allemand. Je ne crois pas que l'on se soit encore préoccupé de cette question ; elle est pourtant de la plus haute importance et pour les Russes ou Roumains, et pour nous-mêmes.

§

Justement cette question de la paix de l'après-guerre est traitée dans deux livres du plus haut mérite, l'un de M. Yves Guyot, l'autre de Sir Thomas Barclay. Le premier, **Les garanties de la Paix**, est, comme l'indique le sous-titre, *Les leçons du passé*, d'un caractère historique. M. Yves Guyot y étudie toute notre diplomatie, de 1814 à nos jours, et ce qu'il dit, notamment sur l'œuvre néfaste de Talleyrand au Congrès de Vienne, est à approuver ; par contre, sa manière d'attribuer aux « jésuites » notre anglophobie lors de la question d'Egypte ou de l'affaire de Fachoda me semble une de ces bizarreries dont les hommes les plus sensés ne sont parfois pas à l'abri. En bon économiste, M. Yves Guyot pense que du sentiment il ne peut venir que du mal, et il compte uniquement sur l'intelligence, sous forme d'intérêt bien entendu, pour établir et garantir la paix future ; la « société des nations » ne lui semble qu'un « vieux mythe », et en ceci il se rencontre avec son contemporain, M. Clemenceau, qui, entre parenthèses, me semble avoir eu en 1882 plus de part que les jésuites à notre expulsion de l'Egypte (qu'il lui soit d'ailleurs pardonné en raison de son rôle présent !) Néanmoins cette société des nations existe déjà entre les alliés d'une façon très réelle, et quant au sentiment,

on peut se demander si le Président Wilson et tous les Etats-Unis avec lui se seraient si splendidement levés sans leur foi à l'idéal et leur enthousiasme de nouvelle croisade. Il ne faudrait donc pas tomber dans un certain réalisme racorni, pas plus que dans un mysticisme frénétique, et ne pas faire fi, au nom des soi-disant leçons du passé, des grandes forces morales et idéales du présent pour garantir la paix de l'avenir.

§

Quant au livre de sir Thomas Barclay, **Arbitrage et relations internationales après la paix**, il a été écrit en anglais et pour mettre les Anglais, esprits pratiques, au courant de ce qu'on doit et de ce qu'on ne doit pas attendre de l'arbitrage. Cette procédure peut être employée toutes les fois qu'il y a base juridique au conflit, mais que de cas où cette base manque! Cependant le traité entre l'Angleterre et le Chili prévoit le droit pour l'arbitre de s'inspirer de considérations extra-juridiques, et on pourrait essayer de cette extension dans les traités futurs; dans tous les cas l'obligation d'un essai de conciliation, comme il en existe dans les traités entre les Etats-Unis, l'Angleterre et la France, serait une grande garantie de paix; la guerre actuelle n'aurait certainement pas éclaté si l'Autriche avait accepté la demande d'arbitrage de la Serbie et l'Allemagne celle de la Russie. En somme, car pour le début il ne faut pas être trop difficile, la Société des Nations pourrait être considérée comme existant d'une façon très suffisante si cette clause de tentative de conciliation obligatoire était acceptée par tous les Etats en faisant partie, avec sanction sérieuse contre l'Etat qui refusera non pas d'accepter la conciliation proposée, mais d'essayer de la conciliation; en pareil cas, gagner du temps est beaucoup. Le second pas à faire consisterait à établir un Comité de conciliation permanent qui pourrait d'ailleurs être très nombreux (j'ai proposé un membre par million d'habitants avec maximum de quarante), mais déléguerait son pouvoir d'information à trois membres, ou cinq au plus. Enfin le pas définitif rendrait obligatoire la sentence de conciliation, avec organisation d'une force armée exécutrice, mais ceci sera pour plus tard.

§

En attendant de réorganiser le monde, nous pourrions d'abord nous réorganiser, nous, et ici le livre de M. Alfred Krug, **Pour la repopulation et contre la vie chère**, sera tout à fait précieux. L'auteur a raison et c'est par ces deux questions qu'il faut commencer. Rien d'aussi important que le facteur population nombreuse, si ce n'est le facteur nourriture facile. C'est le premier qui fait la richesse et la prospérité des peuples comme le second fait leur bien-être physique. L'analyse que donne M. Krug des causes de notre faible natalité, de ses conséquences funestes (l'Allemagne ne nous a attaqués

que parce qu'elle avait une supériorité démographique énorme) et des remèdes propres à la relever ne peut que me sembler parfaite, puisqu'elle cadre exactement avec tout ce que j'ai dit sur le même sujet dans ma *Nouvelle Cité de France*; il est impossible pour deux auteurs de se rencontrer autant sans d'ailleurs se connaître; sur l'hygiène de la grossesse et les soins aux nouveau-nés, sur la stérilité et l'avortement, sur l'alcoolisme et la tuberculose, sur les forces morales et les gratifications matérielles, il n'y a qu'à approuver, et je ne puis que renvoyer le lecteur au livre lui-même pour les détails; je passe donc à la seconde question de la vie chère, que j'ai traitée d'une façon moins approfondie dans mon livre, et sur laquelle, pour ce motif, j'entrerai dans quelques développements.

Au point de vue agricole, la France, en dépit de la beauté de son ciel et de la fertilité de son sol, est dans un état d'infériorité humiliant vis-à-vis des autres pays; la production du blé chez nous est de 13 quintaux à l'hectare, quand en Allemagne et en Angleterre elle est de 21 à 22, et la différence est la même pour le seigle, l'orge, l'avoine, la pomme de terre, la betterave, etc., ce qui montre bien que c'est notre agriculture tout entière qui est à vivifier. Ignorance des cultivateurs, négligence des méthodes, parcimonie d'engrais, mesquinerie des frais généraux, voilà les premières causes de cette infériorité; il faudrait ici tout bouleverser, les hommes comme les choses, remembrer les domaines, rebâtir les fermes, faciliter le crédit, multiplier les machines, accroître la main-d'œuvre, créer et rendre obligatoire l'enseignement professionnel agricole, industrialiser l'agriculture, tenir à distance la politique, bref une série de travaux d'Hercule devant lesquels on comprend que chacun hésite. Mais justement il ne faut pas hésiter, car c'est de cet ensemble de réformes grandes et petites que résultera « le pain à 3 sous la livre, la viande à 20 sous, le lait à 4 sous le litre et le vin à 7 ou 8 sous ». Or ce bon marché de la vie est absolument indispensable; avec les charges énormes que nous aurons à subir après guerre, c'est une question de vie ou de mort, au sens propre du mot, car si le prix de l'alimentation est plus élevé que le salaire, c'est la condamnation à mourir de faim. De là la nécessité d'industrialiser et d'intensifier la production agricole; l'œuvre n'est pas impossible, mais elle exige de la science, de la méthode et de l'énergie. Mettons-nous donc à l'œuvre et ne considérons que comme un début la loi sur l'enseignement agricole qui vient d'être votée; elle réalise un progrès, mais il y en a tant d'autres à faire!

§

L'enseignement agricole n'est pas le seul à devoir être amélioré; il en est de même de **l'Enseignement technique supérieur** qu'étudie M. Léon Guillet, celui de nos grandes Ecoles, polytechnique, centrale, mines, ponts-et-chaussées, génie maritime, etc... M. Guillet,

professeur à l'Ecole centrale et au Conservatoire des Arts-et-métiers, avait saisi de la question la Société des Ingénieurs et celle-ci, dans sa séance du 6 juillet 1917, a adopté un certain nombre de vœux, très importants. Pour bien faire, il faudrait reproduire tous ces vœux, au nombre de quinze ou seize, ainsi que la discussion qui les a précédés, mais alors autant renvoyer le lecteur au livre de M Guillet où il trouvera tous les éclaircissements désirables. Sur certains points tout le monde est d'accord : nécessité de reviser les programmes d'enseignement secondaire, d'abandonner les cycles et de revenir au programme unique de baccalauréat latin-sciences-langues, nécessité ainsi de donner à l'enseignement des grandes écoles un caractère moins théorique, moins féru de mathématiques et plus préoccupé d'applications pratiques et administratives, et d'établir entre ces écoles et les industries un contact plus intime et plus soutenu. Sur d'autres points il y a divergence : M. Guillet, par exemple, proposait de supprimer carrément le concours d'entrée à ces écoles et de le remplacer par une sélection continue au cours du séjour ; la Société des Ingénieurs civils n'a pas osé aller jusque-là. Enfin sur quelques points de détail se sont fait jour des opinions très hardies, mais très discutables. C'est ainsi que M. Henry Le Chatelier, de l'Institut, qui a préfacé le livre de M. Léon Guillet et qui se rencontre avec lui sur une foule d'idées importantes et judicieuses, a émis, chemin faisant, l'opinion que nous avions beaucoup trop d'Universités, et que trois, au plus cinq seraient suffisantes. Quelque respect qu'on ait pour une personnalité aussi éminente, on ne saurait vraiment la suivre en ce chemin de massacre. La France est assez riche intellectuellement pour se payer le luxe d'une quinzaine d'universités, dont aucune actuellement n'est négligeable, et dont certaines jouent un rôle considérable ; on ne voit vraiment pas ce que gagnerait le pays à la suppression d'universités glorieuses ou laborieuses comme celles de Montpellier, Nancy, Grenoble, Toulouse, et rien ne dit que des centres un peu moins brillants comme Caen, Clermont ou Poitiers, ne se réveilleront pas un jour et ne rendent pas dès maintenant de très appréciables services. De petits pays comme l'Ecosse ont quatre universités (Edimbourg, Glasgow, Saint-André, Aberdeen) ; trois cantons suisses plus petits que nos départements (Genève, Vaud, Fribourg) ont chacun leur université, et celles-ci florissantes ; en vérité proportionnellement la France n'a pas trop de quinze centres d'enseignement supérieur, surtout en prévision de l'afflux d'étudiants étrangers qu'il y a lieu d'escompter.

Memento. — Gonzague Truc : *D'une organisation intellectuelle du pays*, Bossard, 2 fr. C'est encore de la réforme d'éducation. L'auteur préconise la suppression de l'enseignement dit primaire supérieur et son remplacement par un enseignement élémentaire à trois cycles, avec multiplication et spécialisation d'écoles professionnelles ; les instituteurs ne proviendraient

pas des écoles normales actuelles, mais des facultés, qui créeraient pour eux, après qu'ils auraient passé le baccalauréat, des cours normaux, ce qui veut dire sans doute appropriés; l'organisation des forces libres locales permettrait de réaliser un enseignement populaire supérieur de façon à marier partout la culture générale et la connaissance technique. Tout cela me semble très approuvable et j'ai proposé pour ma part des réformes analogues. — E. Fevret : *L'Ecole française*, Auxerre, Imprimerie La Bourgogne. Ici, il ne s'agit plus d'un grand plan d'ensemble, mais d'un devis particulier, d'une école modèle, où tout est prévu avec une minutie précieuse : disposition de bâtiments, horaires, programmes, examens, et que les spécialistes devront lire avec la plus grande attention. Le seul défaut est qu'une école pareille reviendrait cher et ne peut pas être tirée à 50.000 exemplaires comme nos écoles primaires; mais on pourrait en faire une école d'instruction professionnelle pour nos instituteurs, d'autant que l'auteur, professeur lui-même et secrétaire de la revue « la Technique moderne », donne avec raison une attention particulière à la formation des chefs ; je craindrais en effet que les cours des Facultés dont se contente M. Gonzague Truc ne fussent pas suffisants pour la formation fort délicate de ces instituteurs. — Paul d'Arc : *Pour l'après-guerre : L'Education française*, Grasset, 3 fr. 50. Nous revenons aux généralités, mais avec un souci louable du réel. L'auteur, qui connaissait déjà l'Allemagne et a pu, prisonnier de guerre, l'étudier plus longuement, nous indique bien des points sur lesquels nous pourrions lui faire emprunt ; je signale notamment ses chapitres sur les écoles pratiques d'agriculture, du commerce et d'industrie, ainsi que sur l'éducation par la presse et par la caserne ; à condition de ne pas tomber dans l'exagération, tout ceci peut être salutaire. — A propos d'éducation, depuis la rentrée des classes 1917 paraît chez l'éditeur Armand Colin un hebdomadaire, *l'Ecole et la Vie*, qui est à signaler d'une façon spéciale ; il se compose de deux parties : un « journal technique des instituteurs et institutrices qui remplace l'ancien périodique *le Volume* édité par le même maison, et une « Libre tribune d'éducation nationale », dirigée par M. Paul Crouzet et où sont agitées beaucoup d'idées intéressantes ; des caricatures de Métivet, en frontispice de chaque numéro, enlèvent à cette tribune ce qu'elle pourrait avoir de trop « rostral ». — Autre périodique nouveau, depuis le 15 novembre 1917, bimensuel, qu'il importe aussi de faire connaître : le *Bulletin de l'Association française pour la lutte contre le chômage et l'organisation du marché du travail*, 34 rue de Babylone. Les titres des premiers Bulletins; Quels sont nos besoins de main d'œuvre ? Les ouvriers étrangers en France Le placement organisé par les offices départementaux, etc., dira l'utilité de cette publication. — Le Bulletin trimestriel de *l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française*, que la maladie de son directeur, le docteur Jacques Bertillon, avait mis en retard, prouve, une fois de plus, à propos du projet de loi sur les droits de succession, que c'est le Parlement beaucoup plus que le Gouvernement qui s'oppose aux mesures en faveur des familles nombreuses ; c'est vraiment déplorable ! — Aussi le capitaine de Blie a-t-il raison d'intituler sa brochure en faveur de la repopulation : *Nous les aurons ; mais après ?..* 10, rue Vivienne. Nous aurons beau avoir été vainqueurs, si nous tombons à trente-cinq ou trente millions d'habitants quand les Allemands monteront à soixante-dix ou quatre-vingts

nous nous exposerons à ce « courant d'air appelé invasion » dont parlait le docteur Rommer il y a quelque quarante ans, et qui a fini par se produire suivant ses prévisions. L'Allemagne n'a fait la guerre de 1914 que parce qu'il y avait 67 millions d'Allemands contre moins de 40 millions de Français ; la proportion renversée, elle se fut tenue coite. — Paul Mallotée : *Faisons une agriculture de guerre*, chez l'auteur-éditeur, 11, rue de Sèvres 1 fr. Ceci se rattacherait plutôt au livre de M. Alfred Krug dont je parlais plus haut. L'auteur demande l'intensification du machinisme agricole, le recours aux semailles et cultures de printemps, le développement de l'élevage, les prairies artificielles, les engrais, les économies dans l'alimentation du bétail par des *ersatz* du foin et de l'avoine ; ce petit livre d'une cinquantaine de pages, qu'ouvre une préface substantielle de M. l'intendant militaire Gondal, devrait être lu par tous les cultivateurs. — Bouilloux-Lafont : *Le Statut de la terre et le Parlement* Fait de la semaine, Grasset, Même préoccupation très louable de l'accroissement de la production agricole ; l'auteur, député, insiste sur le remembrement qui remédierait à l'excès morcelé de nos exploitations rurales, et ajoute une proposition de loi nouvelle aux six qui existent déjà sans compter le projet gouvernemental : que n'importe lequel des huit passe ! d'autant qu'ils se ressemblent beaucoup. — Dans la même collection je signale *l'Histoire du Crédit en France*, par M. Germain Martin, professeur à la faculté de droit de Montpellier, avec des indications précieuses sur notre situation financière actuelle et sur ce qu'il faudra faire après la paix ; *le Devoir de l'argent*, par Novus, qui complète le précédent en expliquant que l'esprit capitaliste d'hier était trop individualiste et que celui de demain devra être plus national ; et, puisque la préoccupation de guerre domine tout, *l'Arme économique des Alliés*, où le Commandant M. montre que, sans pouvoir par cette arme seule jeter bas l'ennemi, nous pouvons du moins le gêner fortement pour le présent et le maintenir solidement dans l'avenir au cas où il voudrait recommencer cette lutte économique d'avant guerre qui lui a fait d'ailleurs payer si cher ses avantages, puisque c'est en partie pour développer ses fructueuses exportations qu'il s'est rué sur ses concurrents et clients.—Dr G. Oost : *Notre erreur sur France*, traduit de l'allemand par M. Lucien Bourguès. Ce livre de propagande allemande éclaire le sens de la ruée dont je parle. Qu'il lui soit à demi pardonné pour la citation qu'il fait, d'après les *Lettres stratégiques* du prince de Hohenlohe, du mot vraiment français de notre ministre de 1870, Grammont, à l'ambassadeur de Prusse : « Portez-vous bien, mon cher, j'espère qu'après quelques combats chevaleresques. nos souverains se tendront les mains comme nous nous les tendons aujourd'hui. » En regard de ceci, mettez la façon dont le sieur Bethmann-Hollweg a pris congé de M. Jules Cambon en août 1914. L'admirable, c'est que ce herr doctor G. Oost déclare « qu'il semble presque que nous (Allemands), nous pensions comme lui (Grammont) » en cet an de grâce 1914 ; ce pourquoi sans doute il s'écrie : « C'est notre devoir sacré d'exécuter aujourd'hui sans aucune pitié la menace de Bismarck... Outre une indemnité de guerre écrasante, la cession de colonies et du bassin de Briey, il faudra aussi réclamer Belfort ou Verdun. » Voilà du chevaleresque, ou je ne m'y connais pas.

HENRI MAZEL.

## *QUESTIONS COLONIALES*

**Les colonies au Sénat.** — Il ne s'agit point de l'affaire Malvy. Il s'agit de choses moins passionnantes peut-être, puisque n'intéressant pas « la politique », il s'agit tout simplement de la mise en valeur de nos colonies. Une fois encore, avec l'obstination d'un vieux Caton, je reviens sur ce sujet parce que me paraît s'y attacher un peu de l'avenir de notre pays. Le 9 juillet 1918, donc, M. Flandin, sénateur de l'Inde française, interpellait le Gouvernement sur « les mesures qu'il compte prendre à l'effet d'accroître, pendant la guerre et après la guerre, la force de production de notre empire colonial ». Il le fit en termes excellents, mesurés et précis :

« Un peu plus de vigilance, déclara l'interpellateur, nous eût permis de trouver dans nos colonies nos munitions de guerre. La question est de savoir aujourd'hui si nous saurons y trouver nos munitions de paix, c'est-à-dire les matières premières qui seront indispensables demain à la reprise de notre vie économique. L'orientation économique d'après-guerre, tout le monde le pressent, ce sera le protectionnisme étendant son emprise sur toutes les nations. Avec chaque nation, ses colonies formeront un bloc douanier compact. Si nous voulons nous assurer les approvisionnements en matières premières qui nous sont indispensables pour la reprise de notre vie économique, sans rester tributaires de l'étranger dans des conditions vraiment par trop humiliantes, et en voyant le change devenir de plus en plus onéreux pour nous, un devoir pressant s'impose à notre vigilance : c'est de doter notre empire colonial des instruments de production, de circulation, de transport et d'écoulement de ces richesses. »

A voir la question ainsi posée, et d'ailleurs fort bien posée, on eût pu croire que rien encore à cet égard, depuis quatre ans de guerre, n'avait été tenté ni réalisé par le Gouvernement sommé de faire savoir « quelles mesures il comptait prendre pour arriver à ce résultat ». Le Ministre des Colonies dans un éloquent, clair et substantiel discours n'eut pas de peine à démontrer que les services de son département n'avaient pas perdu leur temps depuis le mois d'août 1914 et que, dans la mesure où le permettait la rareté du fret, les colonies avaient largement concouru au ravitaillement de la métropole.

La caractéristique du discours prononcé par M. Henry Simon, c'est *la sincérité*. Le Ministre, avec une franchise méritoire, ne dissimula aucune des difficultés auxquelles son administration avait eu et avait encore à faire face, notamment en ce qui concerne la création d'une flotte coloniale, flotte dont l'existence conditionne pour l'après-guerre les rapports commerciaux entre la métropole et les co-

lonies. A quoi servirait-il, en effet, d'intensifier la production de celles-ci, si, une fois les produits prêts à embarquer, il n'y avait point de bateaux pour les enlever et s'il fallait recourir au palliatif coûteux et toujours risqué du stockage?

Sur les précisions et les chiffres fournis au Sénat au cours de l'interpellation Flandin, je ne m'appesantirai pas. Ces précisions et ces chiffres, je les ai donnés déjà dans cette rubrique et ceux des lecteurs du *Mercure* qui désireraient les posséder avec tous les développements désirables les trouveront, tant dans les procès verbaux de la *Conférence coloniale* organisée en juillet 1917 par M. Maginot que dans deux excellents ouvrages récemment parus, l'un, de M. Lucien Hubert, sénateur, intitulé : *Une politique coloniale, le Salut par les colonies*, l'autre de MM. Perreau-Pradier, député, et Maurice Besson, intitulé : *L'Afrique du Nord et la guerre*, tous deux édités chez Félix Alcan.

La séance du 9 juin 1918 tenue par le Sénat pouvait, en raison des circonstances, de l'opportunité et de l'importance du sujet traité, constituer un événement colonial de premier ordre. Hélas! en écrivant ces mots, je ne puis m'empêcher de sourire tristement. Ce débat capital, en effet, se déroula sans passion, sans curiosité, devant des banquettes vides. Quinze sénateurs présents dans la salle! Bien plutôt que l'avènement de nos colonies à leur majorité économique, cette solennité eût pu être interprétée comme leur enterrement dans le Palais des Ombres! Lamentable! Je dis : « sans passion. » Si, pourtant! De temps à autre, un des rares sénateurs présents poussait des cris véhéments par lesquels ce brave homme prétendait stigmatiser la horde incapable et malfaisante des fonctionnaires. C'était puéril et bête à pleurer : ainsi que je l'ai jadis, avant la guerre, longuement démontré dans une étude sur *les Fonctionnaires*, il serait profondément injuste de faire retomber sur ceux-ci la responsabilité de toutes les fautes imputées à tort ou à raison au régime républicain par des détracteurs aussi malveillants que systématiques. Les gens qui, à cette heure, mangent du Monsieur Lebureau comme autrefois, ils dévoraient du curé ou du libre-penseur, peu importe! ces gens-là oublient trop que la responsabilité des fonctionnaires n'existe pas et ne saurait exister, tant que des réformes profondes et radicales (au sens propre du mot) n'auront pas été apportées à l'organisation administrative et politique du pays. Dans la pratique, en effet, on ne saurait justement concevoir qu'il y eût *responsabilité* là où il n'y a pas *autorité*. Or, les grands chefs de l'administration française sont totalement dépourvus d'autorité, j'entends par là qu'étroitement bridés par une réglementation routinière et compliquée à l'excès (réglementation voulue par les suspicions du Parlement, l'étroitesse de vues du Conseil d'Etat et le contrôle tracassier du Ministère des Finances),

ils ne sont pas les maîtres du choix, non plus que de la rétribution ou de l'avancement de leur personnel. Ce personnel, la démagogie de ces dernières années, sans améliorer sensiblement son sort matériel, lui a assuré de telles garanties dans l'ordre disciplinaire qu'il peut impunément fournir un rendement médiocre. Aucune sanction à redouter. Pour les bons comme pour les médiocres, la récompense est la même. Un sujet d'élite se manifeste-t-il? La gérontocratie impitoyable lui barre la route et ne lui permet d'accéder aux hauts emplois que lorsqu'il n'a plus ni cœur ni caractère, ni tripes ni boyaux, que lorsqu'il est complètement *assimilé* au milieu et incapable de toute initiative. Récemment, n'a-t-on pas vu la Chambre critiquer vertement le Ministre de la Marine parce que celui-ci avait pris sur lui de dépenser 600.000 francs pour donner à Brest de l'eau potable aux Américains? De l'initiative! Il faudrait beau voir qu'un fonctionnaire en montrât quelque peu! Il serait aussitôt mis en accusation. J'avais espéré que la guerre mettrait fin à ces mœurs. Hélas! lorsque la mobilisation fut décrétée, la guerre rappela à l'activité quantité de vieillards et voilà pourquoi, pendant si longtemps, la France fut muette! On n'a pas compris, on n'a pas voulu comprendre la force admirable, la force miraculeuse qu'apporte avec soi *la jeunesse*. Mais laissons cela..... Il est des axiomes qui, dans ce pays, auront toujours besoin d'être démontrés sans que la démonstration convainque quiconque. C'est ainsi qu'au Sénat nous avons entendu répéter que si nos colonies n'étaient pas plus prospères la faute en était aux fonctionnaires qui persécutent colons et commerçants. Comme si ceux-ci n'étaient pas aux colonies, comme dans la métropole d'ailleurs, les maîtres de leurs entreprises et de leurs destinées. A M. Delahaye qui avait déclaré : — « Nos commerçants protestent contre l'intervention de l'Etat. Ils crient : « Vive la Liberté! » — le Ministre des Colonies put excellemment répondre : « Oui, mais chaque fois qu'il y a une difficulté, ils se retournent vers ce même Etat ! » Et M. Henry Simon ajouta non moins justement : « Il ne faut pas croire que l'intervention de l'Etat, si soutenue, si éclairée, si compréhensive qu'on la suppose, puisse tout créer, transformer et agrandir. Qu'en toute occasion, elle devienne un stimulant, un moteur, c'est bien, mais ce ne sera que dans de très rares occasions qu'elle pourra devenir la véritable créatrice. Il faut que l'initiative privée se réveille à son tour, et l'Etat qui fait des sacrifices pour l'intérêt général a bien le droit de se tourner vers elle et de lui adresser un appel. Qu'elle oublie ses craintes, qu'elle étende ses vues, qu'elle ne reste pas, après la guerre, en France, hynoptisée par la prétendue sûreté des petits profits, des placements à bon marché. Les maisons de commerce françaises ne doivent pas s'endormir dans une espèce d'optimisme échafaudé sur cette illusion que l'intervention admi-

nistrative ou gouvernementale écartera les pierres de leur chemin et facilitera toute leur tâche. » On ne pouvait mieux dire et avec plus d'à-propos.

Bien des questions intéressantes furent traitées dans cette séance du Sénat, bien des idées fécondes exprimées, mais aussi bien des sujets ébauchés et qui eussent réclamé un plus complet développement. C'est ainsi que M. Lucien Hubert, au cours de son intervention, envisageant les conséquences pour l'avenir de la venue en France des citoyens et des sujets de nos colonies mobilisés comme combattants ou comme travailleurs, put constater : « Ce que des années de politique d'association n'auraient pu, sans doute, réaliser, la guerre l'a fait en quelques mois. Ne vous y trompez pas : ce sont des hommes nouveaux qui rentreront dans le douar arabe, dans la case africaine ou dans le village indochinois... Comme base à tous nos efforts aux colonies, il faudra donc désormais une politique véritablement sociale. Une politique sociale, parce que la guerre va renvoyer là-bas un véritable prolétariat nouveau : militaires démobilisés, travailleurs rapatriés, voilà les éléments du prolétariat indigène de demain, prolétariat qui aura bien gagné ses droits : droit aux lois sociales, droits civiques adaptés à son degré de développement, droits sans lesquels vous n'auriez plus désormais vous-mêmes celui de faire appel à ce devoir : le travail ! »

Il est très méritoire pour M. Hubert, qui est un de nos parlementaires les plus avertis des choses coloniales, d'avoir mis en évidence une des questions qui doivent le plus préoccuper les dirigeants de notre politique indigène. C'est, en effet, un fait considérable et sans précédent que celui qui a fait affluer brusquement en France et par centaines de mille les habitants de tant de pays lointains. Que résultera-t-il de la fusion de tant d'éléments divers dans ce creuset de la France en guerre? Il eût été intéressant de développer ce problème, d'en examiner toutes les données et, surtout, d'indiquer par quels moyens les meilleurs, notre politique le pourra résoudre. Le problème a été posé. Mais les solutions possibles n'ont été indiquées, comme cela arrive trop souvent, que dans la forme interrogative. Des directives positives et précises eussent été les bien venues. Pour l'Indochine, avec un sens politique profond, M. Albert Sarraut a pressenti toute l'importance de la question et sa création d'un organisme de contrôle des travailleurs indochinois en France a répondu à ce pressentiment. Le Ministre des colonies, de même, l'a vue nettement lorsqu'il a préparé les décrets de janvier 1918 en vue de la reprise du recrutement en Afrique occidentale.

Dès maintenant, l'attention du gouvernement doit se porter sur ce point : quels seront, au lendemain de la guerre, les rapports entre les Blancs, les Noirs et les Jaunes? J'emploie à dessein ces expressions

*de couleur*, précisément parce que je considère qu'il serait désastreux, une fois la paix signée, qu'il pût y avoir la moindre difficulté aux colonies entre nos administrateurs et leurs administrés, et qu'il serait sacrilège, après la lutte fraternelle, après l'étroite entente en vue de la victoire de tant d'éléments divers, qu'on vînt encore prononcer les mots néfastes de luttes de races, de questions de couleur.

A cette heure, certains esprits lents, constatant, après M. Lucien Hubert, l'évolution qui s'est produite du fait de la guerre en quatre années, évolution qui, en temps normal, n'eût pu s'accomplir peut-être en cinquante ans, se lamentent et paraissent redouter des catastrophes. Qu'adviendra-t-il notamment, disent-ils, en Afrique occidentale, à la suite du nouveau recrutement? Le prestige du Blanc ne va-t-il pas y être définitivement ruiné? Il n'y a point, à mon sens, matière à s'alarmer. Les faits sont les faits. Devant nos sujets indigènes brusquement évolués, il ne s'agit pas de s'interroger en tremblant sur la ligne de conduite à tenir. Il faut hardiment prendre ses responsabilités en présence des résultats acquis. Il faut bien se convaincre de cette vérité que l'administration sera peut-être plus difficile, que la tâche sera plus délicate, mais qu'il conviendra aussi de se mettre, sans vaine récrimination, à la hauteur des nouvelles difficultés pour les aplanir et les résoudre. Une politique indigène nouvelle, plus large, plus compréhensive doit être élaborée. Qu'au lieu de s'épuiser en vaines controverses sur l'utilité ou l'inutilité du recrutement de 1918, tous les gens de devoir s'inclinent devant ce fait : le recrutement accompli, ce recrutement qui était nécessaire pour procurer à la France des effectifs supplémentaires, ces effectifs ne dussent-ils entrer en compte qu'à l'heure de la paix. A cette heure, en effet, ils auront encore toute leur valeur, car on ne discutera pas autour du tapis vert avec les seuls chiffres du passé, mais surtout avec les chiffres du présent. La tâche à accomplir au lendemain de la guerre en Afrique comme en Asie est assez belle, assez grandiose pour réclamer les efforts de tous, étroitement ligués dans l'intérêt commun. L'évolution du monde noir comme celle du monde jaune, nous ne devons pas la redouter, mais bien plutôt l'encourager et la guider. La politique d'assimilation si souvent discutée et par moi-même, je le confesse, peut sortir des fruits magnifiques, pourvu que vivifiée par l'élan et la générosité qui ont toujours caractérisé la politique coloniale française.

*La politique indigène nouvelle*, voilà un splendide sujet d'études et de méditations. Je ne rechercherai pas aujourd'hui quelles en pourraient être les formules. Aussi bien, à cet égard, convient-il de se méfier des théories générales et de ne tenir compte surtout que des hommes. Là où les systèmes craquent et s'effondrent, un geste,

un acte, une inspiration heureuse comblent les abîmes et règlent les antinomies en apparence les plus irréductibles.

La séance consacrée par le Sénat à la politique coloniale d'après-guerre ne sera pas la dernière. La nomination de la commission d'études qui en a été la conclusion permettra, sans doute, à brève échéance, de nouveaux échanges de vues et d'idées. Il serait, à cet égard, souhaitable que, du fait de l'initiative gouvernementale ou de l'initiative parlementaire, peu importe, ou des deux conjuguées, un projet soit à bref délai déposé sur le bureau de la Chambre des députés, projet qui mettrait à la disposition du gouvernement pour la mise en valeur immédiate des colonies plusieurs centaines de millions. Sous quelle forme? Deux, *a priori*, peuvent être considérées comme pratiques soit : un compte d'avances comme celui qui fonctionne au Ravitaillement et qui permet à ce département ministériel d'effectuer ses approvisionnements, notamment en sucre et en farine et de maintenir (en fonctionnant à perte) des prix raisonnables, soit — et je préférerais cette seconde solution — une caisse économique des colonies pourvue de cette grosse dotation et dans laquelle l'Etat puiserait, sous certaines garanties à fixer, pour la mise en train des grosses affaires à créer aux colonies, le contrôle des achats, la répartition des matières premières et l'élaboration du programme d'outillage public des colonies. L'utilité d'une semblable création? Elle n'est pas discutable pour quiconque sait : 1° combien l'initiative privée française est timorée, voit petit et se décide difficilement à aventurer ses capitaux. Dès qu'il ne s'agit pas de mines d'or au Kamtchatka ou en Patagonie, elle ne sait rien risquer; 2° combien la procédure parlementaire est lente et fournie en obstacles de toute nature quand il s'agit d'un concours financier gouvernemental à apporter à une affaire commerciale, cette affaire présentât-elle les plus sûres garanties.

La réglementation stricte et sans souplesse qui étreint nos colonies comme la métropole, réglementation soupçonneuse et défiante, ne s'est pas encore haussée aux nécessités des affaires modernes et c'est ainsi que n'est encore ni organisée ni prévue la participation aux bénéfices de l'Etat ou des colonies aux grandes entreprises d'intérêt général. La caisse économique des colonies à créer ferait face à ces lacunes. Avec tous les contrôles de rigueur et toutes les possibilités de vérification à la fois par le Parlement et ses commissions, le gouvernement et les compétences du commerce et de l'industrie, elle constituerait le réservoir où puiser pour toutes les entreprises de grande urgence et d'incontestable utilité qui conditionnent cette mise en valeur des colonies dont on parle à tort et à travers sans en prévoir les voies et moyens, paralysées que sont les initiatives entre une initiative privée timide et un gouvernement paralysé par l'arsenal des lois et des décrets restrictifs.

Oui, quelques centaines de millions sont nécessaires. On criera peut-être à la folie. Hélas ! ce sont les sages qui sont souvent les fous ! Quelques centaines de millions pour nos colonies! C'est trop, prétendra-t-on, surtout dans les circonstances actuelles. Je réponds à ces deux objections. C'est en ce moment, précisément, en ce moment où les milliards se dépensent sans compter, qu'il est possible d'obtenir le vote d'un crédit aussi important. Ces millions des colonies passeraient dans les *frais généraux de la guerre*. Plus tard, — il ne faut point posséder d'illusions à cet égard, — lorsque la paix sera signée et qu'on entreprendra la liquidation générale du passif de la guerre, toute proposition de dépenses nouvelles, fût-elle le mieux justifiée, sera fatalement disjointe des cahiers de crédits. C'est donc aujourd'hui sans plus tarder que le sacrifice sur la nécessité duquel tous les gens avertis sont d'accord, devrait être consenti. Quant à l'importance du chiffre, qu'on ne s'en effraie point: plusieurs centaines de millions, ce ne sera qu'une première mise de fonds à jeter dans le vaste champ d'action de notre domaine d'outremer pour assurer sa mise en valeur intensive. Très justement, le Ministre des Colonies a constaté, le 9 juillet dernier, au Sénat « que tout ce qui avait été fait jusqu'ici aux colonies ne l'avait pas été dans un esprit assez large. Notre grande faute à nous Français, c'est d'avoir vu toujours trop petit et d'avoir laissé les événements dépasser nos prévisions ». Rien n'est plus vrai : l'heure a sonné de voir grand et de semer largement, si l'on veut une belle récolte. Souhaitons que le Parlement consente à nos colonies *l'avance* (que l'avenir remboursera au centuple) qui leur est nécessaire pour remplir l'office de ravitaillement général de la métropole. Souhaitons également que cette avance, si elle est consentie, le soit sur un programme fortement établi et que ne soient point renouvelées les erreurs du grand programme de travaux publics Freycinet qui pourvut la France de vingt petits ports médiocrement outillés, au lieu de deux ou trois grands ports en état de concurrencer heureusement les places rivales d'Anvers, de Brême et de Hambourg. Que les sacrifices faits le soient à bon escient au profit des grands groupements coloniaux où le rendement est certain, sans dispersion, sans éparpillement, et ainsi, mieux que par de larges discours, sera assurée la mise en valeur des colonies réclamée par M. Flandin le 9 juillet 1918 devant quinze sénateurs attentifs. Ce sera la conclusion *pratique* d'un débat surtout *académique*, mais qui ne fut cependant point inutile: il donna, en effet, au Ministre des colonies l'occasion de montrer l'œuvre déjà accomplie aux colonies pendant la guerre sous son administration et sous celle de ses prédécesseurs et il révéla au Sénat l'existence d'un des plus graves problèmes de l'heure, celui de l'avenir politique et économique de nos colonies, problème que

M. Henry Simon a caractérisé ainsi : « Le problème le plus vaste peut-être des problèmes de l'après-guerre. »

Une seconde conclusion pratique serait enfin la constitution à la Chambre des députés d'une *commission spéciale des colonies*. Actuellement, il y a une commission des affaires extérieures et des colonies. Les questions extérieures prennent forcément le pas sur les questions coloniales et celles-ci sont sacrifiées. Une commission spéciale des colonies serait pour le Ministre des colonies une aide précieuse, une collaboratrice de premier ordre. Comprenant dans son sein les représentants des colonies et un certain nombre de députés métropolitains, elle permettrait l'initiation aux choses coloniales de ceux-ci par ceux-là. Une doctrine pourrait se fixer, se dégager, les affaires coloniales seraient plus attentivement et en même temps plus rapidement étudiées et ce serait tout profit à la fois pour le Parlement, le Gouvernement et le pays.

CARL SIGER.

## *LES REVUES*

*Le Maroc littéraire* : deux chansons berbères et une définition de la femme. — *L'Europe nouvelle* : deux historiettes. — *Le Crapouillot* : vision de Roumanie, par M. F.-Aman-Jean. — *Les Cahiers idéalistes français* : poème de M. Joseph Rivière. — *Les Marges* : M. F. Dubourg : à propos des richesses de l'Académie Française, du mauvais emploi qu'elle en fait, de la nécessité qu'elles soient versées à l'Etat. — Exemple des poèmes primés par l'Académie. — Memento.

**Le Maroc littéraire** (juin) publie un article sur les « Chants berbères du Riff », considérés au point de vue du « rôle de la femme », et d'après les textes recueillis par M. Biarnay. Des deux citations faites par le rédacteur de la revue, l'une est une mélopée qu'il définit : « une audacieuse protestation contre le droit des parents qui est de marier leurs enfants comme bon leur semble et sans les consulter ». La chanson est la plainte de la vierge et son projet de prendre sa revanche d'un mariage qui lui déplaît :

Je ne pardonnerai pas à ma mère qui me mit le henné !
Je ne pardonnerai pas à mon père qui me maria à celui-ci !

Il m'a mariée à un veuf, m'empêchant de connaître un jeune homme !
Il m'a donnée à un vieillard aux veines du cou noueuses !

Sa barbe ressemble à une poignée d'alfa !
Son ventre, à un fond de sac de blé !

O Mouh' ! ô Mouh' ! ô mon cousin germain !
O Mouh' ! ô Mouh' ! ô visage si pur !

Nous fuirons par une nuit d'orage !
Nous partirons par une nuit sans lune !
A ton cou, ô mon ami ! que peut-il m'advenir ?

O Mouh'! ô Mouh'! ô parfait cavalier!
A la tête enroulée d'une cordelette en poil de chameau!
O mon amant! je meurs pour toi!

Voici maintenant le chant de « la femme volage qui se laisse séduire et qui va jusqu'à sacrifier son mari à son amant » :

Que lui dirai-je, ô mon chikh!
J'ai trouvé deux oiseaux qui volaient aile sur aile!
J'ai pris mon noble fusil à pierre, j'ai suivi leurs traces!
Après deux ou trois jours, j'ai découvert leur retraite,
Ils m'ont dit deux paroles qui, comme des clous, se sont enfoncées dans mon cœur!

Je leur ai crié : Je suis l'hôte de Dieu! Afin qu'ils m'épargnent!
Je suis allé chez l'amante expérimentée!
Je serais coupable si je n'étendais pas des tapis à leurs pieds!
Je leur ai dressé une embûche savamment préparée :
Les jeunes poulets se sont laissé prendre, leur mère a échappé!
Par Dieu, qui a créé l'oiseau et le papillon!
Je les suivrai partout! Je monterai en bateau!

— Viens, ô Mouh'! Emmagasinons nos récoltes,
Laisse là ce méchant! Il restera seul à l'écart!

— J'ai pris des os de serpents, je les ai mêlés à des os de grenouilles.
J'ai préparé du couscous. Dans deux ou trois jours, il se mettra à tousser.
Lorsqu'il mourra, tu te mettras à pleurer.
Tu diras : O mon fils! ô ma maison! ô père de mes enfants!
Puis tu prendras ton douaire, tu le mettras en sûreté,
Tu passeras près de sa tombe et tu diras : Sois maudit, ô ennemi!

Le commentateur anonyme de ce texte a trouvé cette très curieuse définition de la femme qui pourrait donner lieu à une consultation générale de toutes les dames qui jouent avec l'encre d'imprimerie : « *être sacré, ou,* CE QUI REVIENT AU MÊME, *être impur.* » D'abord, on ne voit pas très bien ce que cela veut dire. Ensuite, on ne le voit pas non plus. Mais, on a l'impression que c'est très féminin, mais « féminin » à la manière de nos sybilles qui siègent dans un encrier et projettent leurs postiches capillaires au plus profond céleste d'une nuit sans lune.

§

Dans **l'Europe Nouvelle** (6 juillet) nous trouvons ces deux jolies historiettes :

1° Celle-ci est relative à M. Abrami, actuellement (sauf erreur) sous-secrétaire d'Etat à la Guerre.

Un ancien président du Conseil contait un jour, dans l'intimité, qu'il avait reçu de Salonique une lettre où un jeune officier, confiné, à l'écart des délices de Capoue, dans l'austère travail de l'état-major, lui écrivait :

« Le lieutenant Abrami porte à la connaissance de M. le Ministre que... » Mais cette lettre, un peu contraire aux usages, était accompagnée d'une autre lettre dont la teneur suit : « M. Abrami, député, appelle l'attention de M. le ministre sur les renseignements contenus dans la lettre ci-jointe. »

2° Nous empruntons la seconde à un article de M. René Gillouin consacré au livre de M. Illemo Camelli : « Du Socialisme au Sacerdoce », où l'auteur, agitateur socialiste en Italie, devenu prêtre catholique, raconte sa vie :

Un jour, notre auteur, surpris par un orage dans une excursion de montagne, se réfugie dans une petite chapelle de Locarno, sur un mur de laquelle il découvre une Madone aux traits délicats, pâlis et décolorés par le temps. La tempête se prolongeant, il tire sa palette de son inséparable boîte de couleurs, et avec amour repeint le visage de la Madone.

« Le lendemain, poursuit-il bonnement, une grande foule, en se rendant « au sanctuaire du haut de la montagne, passa devant la Madone, et cer- « tains, qui, la veille encore, l'avaient vue toute rongée, ne pouvant s'expli- « quer sa subite fraîcheur, crièrent au miracle. La foule accepta la solu- « tion et le soir, à l'auberge, j'entendis parler de mon miracle. J'eus la « tentation de raconter comment il était advenu, mais il me sembla que « j'aurais presque mal agi en le faisant, et je me tus, permettant à la lé- « gende de s'accréditer.

« Peut-être le vrai miracle était-il dans le fait que j'avais caressé de « mon pinceau ce visage de Vierge, poussé par une très suave tendresse. »

§

M. François Aman-Jean publie dans **le Crapouillot** (juillet) ses impressions d'officier en Roumanie : « Départ de Jassy, du train du général Berthelot ». En voici une page très émouvante :

La Reine, paraît-il, est en visite au wagon-salon du général. Les bougies s'allument ; par les portières on voit se démener ceux qui ont trop de bagages, s'ingénier pour bourrer les filets et les dessous de couchettes ; quelques-uns sont en retard et s'affolent, d'autres voient compliqué et se disputent.

Soudain, autour de moi, tout le monde se redresse, les civils se découvrent, les militaires saluent. Les princesses passent en voiles d'infirmières, se tenant par le bras, tranquilles, simples et cependant hautaines dans leur beauté blonde. Elles se promènent à pas lents, parmi nous, souriant à chacun de nous, offrant à tous la majesté de leur sourire d'adieu. Le prince royal est là, très grand sous sa « catchoula » d'astrakan, il nous rend nos saluts et passe... Le petit prince Nicolas s'attarde à bavarder avec des amis, son costume de boyscout lui sied à ravir, il est content de s'agiter sous la lumière électrique, auprès de ce grand train qui va partir...

Une grosse locomotive luisante dans l'ombre s'avance en soufflant, sa cheminée est un large entonnoir, ses bielles sont de bel acier brillant — elle siffle comme un bateau : triste et long — jusqu'où pourra-t-elle nous conduire ?

Des soldats paraissent, un murmure retentit : « Le Roi, c'est le Roi ! »

Une allée se forme dans la foule qui se tait, un aide de camp passe, puis très simple, en uniforme de colonel, le roi s'avance, hésitant sous la lumière des phares qui l'aveugle. Il s'arrête près de moi et je l'entends dire en un léger accent allemand : « Ah! c'est plus loin. » Près de moi est la princesse Elisabeth, toute droite sous sa mante rouge : elle est immobile, merveilleuse et pensive comme la Démeter de Delphes, tandis que son regard triste suit son père qui va prendre congé du général — de la France, de la guerre et de l'Idéal roumain.

Pas un souffle sur la gare silencieuse. Que cette minute est poignante et comme le Roi est triste!

Je rentre dans mon wagon, beaucoup de camarades se sont couchés — j'en entends qui ronflent et, dans un coin, une Roumaine attardée pleure. Il est minuit passé, tout est calme dans la nuit, sur la campagne, vers Jassy qui scintille sur la colline.

Un long sifflement s'attarde, le train gémit, puis, sans secousse, il s'ébranle. Un formidable hurrah retentit, entoure nos wagons et fait trembler les vitres. Le front appuyé à la portière, je vois les gens qui courent, lèvent les bras et lancent leurs chapeaux. J'ai la vision navrante du général Lafont, tout droit dans son uniforme, entre les deux princesses. Elles lèvent leurs beaux bras en signe d'adieu définitif et le général se découvre. Je distingue la Reine toute blanche et grande, une main sur ses yeux. Des femmes agitent leurs mouchoirs, d'autres pleurent en tournant le dos — des officiers brandissent leur képi, de vieux civils s'effondrent dans l'ombre. Au bas d'un remblai une compagnie d'infanterie hurle les cris réglementaires, des hurrahs — toute une tempête d'acclamations semble pousser notre train. Il accélère sa vitesse, les lumières cessent, dans le lointain l'enthousiasme décroît, nous entrons dans la nuit...

§

**Les cahiers idéalistes français** (juillet) donnent ce joli poème de M. Joseph Rivière :

JE SUIS SEUL...

Sur la ville s'étendent
les vagues blanches de minuit,
les pervenches
des rêves épanouis.

La lune écoute sur les toits
la respiration des choses d'ici-bas,
le bruit d'un pas,
lent, qui s'éloigne
dans le silencieux cortège
des maisons en robe de neige.

Je suis seul et tout petit,
devant le signe amical des étoiles.
Un meuble craque dans la nuit...

Des chrysanthèmes pâles
couvrent le sel de mon esprit.

Je suis seul et tout petit...

§

Dans **Les Marges** (nº 54, juillet à décembre), M. François Dubourg traite ce sujet : « Pour un esprit nouveau à l'Académie Française. » Il propose la création d'une Académie Française, non officielle, qui remplirait véritablement le rôle d'une « compagnie de grands et libres esprits ». A trois exceptions près, l'Académie Richelieu est (et a toujours été) une collectivité d'esprits petits, chamailleurs, rassemblés par un commun asservissement à leurs prédécesseurs arriérés déjà sur leur temps: une réunion vaniteuse d'hommes fatigués par la brigue, puis assiégée par le flot perpétuel des intrigants.

La proposition de M. Dubourg est un agréable paradoxe :

Cette Compagnie, non officielle, ne distribuerait pas de prix : ni de vertu, ni de littérature. Ce n'est pas par l'argent qu'elle s'attacherait les jeunes écrivains (ni les vieux), mais elle exercerait sur eux par son prestige réel, dû à la valeur réelle de ceux qui la composeraient, une grande influence. Elle ne leur apprendrait pas la servilité, le respect des institutions, la croyance aux dogmes administratifs et à la hiérarchie bourgeoise, mais au contraire l'indépendance intellectuelle et la foi dans la recherche personnelle de la vérité. Elle n'enseignerait pas aux jeunes artistes, comme l'Institut, à borner leur esprit, mais à l'élargir, au contraire. Au lieu de stériliser des générations, elle les féconderait. Elle créerait.

Tout le bien qu'elle pourrait faire, et comment une telle Compagnie pourrait voir le jour, nous l'expliquerons plus en détail une autre fois. Aujourd'hui, nous jetons simplement l'idée.

L'Académie Française officielle, qui vivrait toujours cependant, devrait, pour garder quelque influence, devenir comme un reflet de cette Académie non officielle, mais qui serait pourtant la véritable Académie Française. Elle devrait suivre ses indications, elle devrait marcher sur ses traces.

Où M. Dubourg parle très sagement, c'est ici :

D'ailleurs, la respectable Académie française est peut-être plus près de la fin de son prestige qu'on ne le pense. La situation qu'elle occupe dans le monde, cette riche personne la doit beaucoup à la fortune considérable qu'elle a su acquérir.

Mais, après la guerre, l'Etat sera pauvre.

Il n'est pas impossible qu'il s'aperçoive alors, un jour, que les biens de l'Académie sont immenses, et qu'il se dise même que ces biens sont trop immenses. Ce jour-là, ne saura-t-il pas persuader doucement à la vieille dame si patriote, si bien pensante, de lui offrir ces biens, de les donner au pays, si pauvre, si ruiné, si misérable ?

Et alors, devenue sans le sou, personne ne la regardera plus, l'Académie Française... Elle a, en effet, besoin de beaucoup d'argent pour régner. Et, bien qu'elle décerne maint et maint prix de vertu, vous commettriez une erreur profonde si vous vous imaginiez un instant que c'est par sa propre vertu qu'elle dominela gent de plume. Non, hélas ! hélas ! l'Académie Française, au vrai, n'a pas d'autorité morale !

Voilà un point important. L'Académie Française est très riche.

Elle immobilise des capitaux importants. Ils doivent faire retour à l'Etat, être utilisés par l'Etat pour contribuer à la réfection morale et matérielle du pays après la guerre. C'est par ses distributions d'argent, en effet, que l'Académie Française exerce une influence néfaste. Dépossédée, elle ne nuira plus. Sa véritable immortalité consiste dans son immoralité : elle stipendie ses courtisans dont les plus habiles arrivent à se jucher sur un de ses fauteuils, après avoir obtenu d'elle prix sur prix, pour de la poésie plate ou de la prose incolore. Elle n'a cessé de corrompre la nation, de fausser le goût français, de combattre la liberté de pensée, de décourager les artistes novateurs, de retarder tout progrès. Sans doute, elle a élu un Renan et un Littré, elle possède un Anatole France, elle a accueilli un François de Curel. Mais des hommes pareils ont toujours été ou seront toujours submergés par les médiocres : on en citerait facilement vingt-neuf aujourd'hui, si trente-cinq fauteuils sont occupés !

Nationaliser, pour les remettre au Trésor, les richesses de l'Académie Française et de tout l'Institut, c'est un devoir pour le Parlement. En l'accomplissant, il permettra à la vieille Compagnie de finir par son premier service rendu à la France.

Si l'on nous accuse d'exagération, que l'on nous cite un poète, un écrivain de talent, *découvert* par l'Académie. A-t-elle seulement réparé les effets de son incurable cécité, lorsque, vers 1890, l'enthousiasme unanime de la jeunesse littéraire, guidée par ses jeunes aînés, saluait en Paul Verlaine le plus grand poète français vivant? Non, elle mit sa rebutante coquetterie de vieille prude à ignorer l'œuvre de Verlaine, à connaître qu'il fut un malheureux dévoyé et à couronner de ses billets de banque un M. Auguste Dorchain ou quelque Suzanne à qui deux vieillards, ni quatre, ni dix, ni quatre fois dix, ne causaient peur ni dégoût, pour monter, de l'état de catin, à l'exception périodique de lauréate annuelle de l'A. F.

Non seulement l'A. F. est riche de ses propres deniers. Elle dispose, en outre, d'un *prix du budget*. L'Etat lui donne 4000 francs à distribuer. Elle avait mis au concours : *Ode à la France*. Les trois quarts du gâteau furent servis à M. Paul Rougier, dont nous n'avons pas la composition sous les yeux. Mais, la **Revue bleue** (29 juin-6-13 juillet) publie l'œuvre couronnée en second, d'un laurier de mille francs. C'est une gageure, que d'avoir pu retenir un tel galimatias inspiré, en un tel moment, par un tel sujet ! Nous nous abstenons de nommer l'auteur : il a fait de son mieux. La coupable est l'A. F., qui encourage une pareille poésie, ô jeunes poètes, qui cherchez à renouveler la Beauté !

> La sentez-vous mobiliser la conscience
> Pour que l'Impondérable emporte la balance ?
> La sentez-vous hâter l'avènement du mieux ?

Par elle, les peuples entendent
Leur credo parler devant eux
Et les bras enchaînés se tendent
Vers tes grands mots contagieux ;

Tes mots, qui rendent l'air plus vaste à nos poitrines...
Car ils mettent debout, ces mots-apostolats,
Toujours d'autres croisés pour d'autres Palestines
Et sont des drapeaux créant leurs soldats...

Nous n'avons pas choisi le pire pour faire la preuve. Que si l'on en doutait, on veuille bien lire in extenso la partie IV et dernière du poème couronné par l'A. F. :

O jour réparateur !... mère ! mère ! sois forte.
Retiens tes pleurs de joie... ou répands-les, qu'importe !

Vois qui revient, des fers brisés à son poignet...
Pour toi tout est payé, tout consolé... ta fille !
Te souvient-il encor qu'hier ton flanc saignait ?...

A plein gosier salue, ô Coq gaulois, l'aurore !...
Mais l'œil toujours sur l'Est, veille... et te remémore !...

France, dicte une paix qui soit une leçon,
Qui pose un monde neuf sur le Droit comme assise,
Puis, au seuil matinal de la Terre promise,
O semeuse, prends part enfin à la moisson !

S'il graine à quatre rangs, l'épi de la Justice,
C'est que tu le plantes au champ du sacrifice.

. . . . . .

Mais déjà l'Intangible a besoin de tes bras,
Et déjà, t'appelant à partir en grand'garde,
L'Avenir, qui jamais ne s'arrête ou s'attarde,
Fait déferler la houle immense de ses pas...

MEMENTO.—*Les Marges* (15 juillet) — : Un bel article de M. Jean Royère sur « John-Antoine Nau » et un autre, de M. Philoxène Bisson, sur « Courteline ». Poèmes de MM. G. Lavaud et René Bizet : « Imagerie des mers » ; « Patio à Grenade. »

*Ariste* (juillet) publie, outre la brillante chronique de M. Ker-Frank Roux, « Eternités », triptyque de M. F. Gregh, joliment décoré d'image par M. H. A. Uriet, — et inaugure un bulletin de « bouquinerie » qui intéressera les bibliophiles.

*Revue hebdomadaire* (13 juillet) : — « De Reims à Montdidier », par M. G. Brunkes. — C. M. : « L'Exil. » — M. G. Beaume : « En chemin littéraire », savoureux souvenirs d'un probe homme de lettres.

*La Revue* (1-15 juillet) : — M. Jean Finot : « A la recherche de nos âmes ». — M. A. Birabeau : « Sur la danse. » — Comte Fulcieri Paulucci di Calboli : « Deux marins. » — « Alfred Naquet », par M. René Acollas.

*Revue des Deux Mondes* (15 juillet) : — M. A. Beaunier : « Une jeune fille au Temps de la Fronde. » — M. G. d'Avenel : « Les nouveaux riches ». — De belles « Poésies » de M. Henri de Régnier.

*Le Correspondant* (10 juillet) : — « La politique alimentaire de l'Allemagne (1914 et 1915) », par le lieutenant Frémy. — M. Fortunat Strowski : « Les Etrangers à l'Université de Paris et la Réforme de la Sorbonne ». — M. H. Laporte : « 4 mois de Bolchevisme ».

*L'Europe Nouvelle* (15 juillet) : — « Le discours de Guillaume », par M. Marcel Cachin. — « L'Unanimisme et le Roman », par M. Gustave Kahn.

*Le Verbe* (juin) : — « Chasse », par M. Romane. — « L'homme qui n'a pas souri », par M.-R. M. Hermant. — (Juillet) : « Ronde », par M. A. Spire. — « Originalité et Beauté », par Maurice Foulon.

*Le Feu* (1er juillet) no consacré à Pierre Jourdan, tué au feu. — (15 juillet), no consacré à la réception de M. Auguste Rondel à l'Académie de Marseille : promenade à travers une bibliothèque dramatique.

*La Revue de Paris* : — M. L. Barthou : « Les Amours d'un poète » (Victor Hugo). — Ct Paul Cassou : « Le Siège de Maubeuge ». — M. L. Guérard : « L'Avenir de Paris ».

*Les Cahiers de juillet* (no 2) publient un choix de beaux poèmes dus à M. M. St-Georges le Bouhélier, F. Anzel, T. Derème, L. Boumal ; un bel article de M. J. Hubaux : « Autour du *Feu* »; un fragment remarquable d'une œuvre nouvelle de M. Lucien Christophe : « Les Parents Pauvres ».

*Revue France* (25 juin) : — « De la neutralité à l'action », par M. Herbert Adam Gibbons. — « Nos Sénégalais », par M. Léon Gaillet.

*La Presqu'île* (juillet) : — « Enquête sur l'influence de la guerre sur ceux qui se battent. »

*Le Scarabée* (juillet et août) : — Vers de MM. J. Noury, P. L. Chesneau, J. Lhotte, — « Marché », un large et vigoureux poème de M. Emile Cagin.

*La Revue fédéraliste* (juillet-août). — M. Grivet-Richard y pose et examine ce problème insoluble : « La Femme de Demain sera-t-elle la Femme d'Aujourd'hui ? » C'est l'auteur qui a mis ces terribles majuscules. Il prédit à la femme qui aura semé le vent qu'elle récoltera la tempête. Il rajeunit de vieilles vérités et persiste à voir dans la femme : « cette jeune fleur qui sourit le matin et le soir se fane » et constate pourtant que, « à l'heure actuelle, la femme aime si peu, si mal et pour si peu de temps déjà que, si elle s'éloigne du foyer domestique pour se lancer dans le tourbillon des affaires, dans la vie sociale, elle n'aimera plus du tout alors. » Hélas ! M. Grivet Richard ajoute : « Et ce ne sera pas tout ; elle descendra plus bas. » Il y a de quoi frémir ! Heureusement, l'auteur se ressaisit et sa conclusion est rafraîchissante :

> Voilà quels seront les résultats de l'œuvre exécrable de ces modernes sophistes qui cherchent à entraîner la femme hors de sa vraie voie, pour la lancer à la recherche d'horizons inconnus.
>
> Peut-être ce jour n'arrivera-t il jamais, et ce sera le vœu que je formerai en terminant, mais, comme l'avenir nous réserve bien des surprises, si ce jour devait jamais arriver, j'en plaindrais les auteurs et je leur dirais : « Vous avez porté vos mains contaminées sur la famille, ç'a été votre crime; vous avez voulu attenter à ses lois, et vous en avez brisé la vie, ce sera votre honte. »

*Les Humbles* (juin) : — « Poèmes de tranchées », de M. Edmond Adam, lieutenant aux armées. Trois de ces pièces ont été écrites en langue allemande.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE*

Raoul Allier : *Les Allemands à Saint-Dié*, Payot, 4 fr. 50. — André Fage : *Lille sous la griffe allemande*, Paris, Perrin, 3 fr. 50. — Jean Ruplinger : *Also sprach Germania* (Ainsi parlait l'Allemagne) ; Paris, éditions de la Sirène, 3 fr.50. — Léon Maccas, traducteur : *Cinq ans d'Histoire Grecque*, 1912-1917. Discours prononcés à la Chambre grecque en août 1917, Berger-Levrault, 4 fr. — Auguste Gérard : *La Triple Entente et la Guerre*, Calmann-Lévy, 3,50 (avec majoration). — A. Gérard : *Nos Alliés d'Extrême-Orient*, Payot et Cie, 4,50. — Philip Gibbs : *From Bapaume to Passchendaele*, Heinemann, 6 s. — Coningsby Dawson : *The Glory of the Trenches*, John Lane, 3 s. 6. — Theodora Thompson : *The Coming Dawn*, John Lane, 5 s.— H.-G. Wells : *In the Fourth Year*, Chatto and Windus, 3 s. 6 d. — Lieut. Pat. O'Brien : *Outwitting the Hun*, Heinemann, 6 s. — H. J. Jennings : *The Coming Economic Crisis*, Hutchinson, 3 s. 6 d. — Emile R. Wagner : *L'Allemagne et l'Amérique latine*, Alcan, 3,50. — P. D. : *De l'or, de la gloire et du sang*, Giard et Brière, 16, rue Soufflot, 2 f. — Raymond Recouly : *M. Jonnart en Grèce et l'abdication de Constantin*, Plon, 3 fr. — André Duboscq : *L'Orient Méditerranéen*, Perrin, 3 fr.50. — Robert Herrick : *La Décision mondiale*, Henri Didier, 3 fr. 50. — Emile-François Julia : *La Fatalité de la guerre*, Perrin, 3 fr. 50.

Des monographies comme celle que M. Raoul Allier vient de consacrer à l'occupation de Saint-Dié par les Allemands seront indispensables à ceux qui voudront écrire un jour l'histoire détaillée de la guerre. A mesure que les hostilités se prolongent les impressions des premiers jours s'effacent et les détails qui n'ont pas été recueillis par les journaux ou les documents officiels risquent de tomber dans l'oubli. Le témoignage oral n'a de valeur que s'il est enregistré sur place, au moment où l'imagination du témoin ne s'est pas encore livrée à l'inévitable travail de déformation. M. Raoul Allier a interrogé les habitants de la petite ville vosgienne, consulté leurs notes et comparé leurs informations. Ainsi qu'il le dit lui-même, son livre, « où chaque affirmation suppose une quantité de documents recueillis patiemment et indiqués avec un soin méticuleux, n'a pu être fait qu'avec la collaboration bénévole de tous ceux qui ont apporté leur témoignage écrit ou oral ». Composé par un savant, habitué à manier les textes, cette étude offre toute les garanties de véracité que l'on peut demander à un ouvrage de ce genre. Le général de Lacroix le souligne dans la préface qu'il a écrite pour **Les Allemands à Saint-Dié** :

M. Raoul Allier a tenu à faire œuvre essentiellement historique, et je ne crois pas me tromper en disant que son livre sur Saint-Dié est le premier qui ait donné une enquête minutieuse et complète sur la façon dont les Allemands se sont comportés dans une ville occupée par eux, *ab uno disce omnes*.

La conduite des Allemands, qui partout ont ignoré délibérément le droit des gens, a-t-elle été plus barbare à Saint-Dié qu'ailleurs? Il faut se rappeler dans quelles conditions ils envahirent la région. Nos troupes, après avoir occupé victorieusement les hautes vallées des Vosges, avaient dû abandonner leur avance en Alsace, pour

être dirigées vers le nord. Le 20 août, un mouvement de repli général, exécuté par ordre supérieur, livrait de nouveau à l'ennemi les populations alsaciennes qui avaient acclamé nos soldats comme des libérateurs. Après avoir été battues dans la vallée de la Bruche et bousculées à Sainte-Marie-aux-Mines, les divisions allemandes refoulaient maintenant nos arrière-gardes pour déborder sur le flanc occidental des Vosges. C'étaient les hordes inquiètes et furieuses, ivres de leur premier succès. La résistance des alpins des 62e et 51e bataillons qui défendent pied à pied les abords de Saint-Dié les avait exaspérés. La ville est bombardée depuis le 26 août. A partir du lendemain, c'est la bataille dans les rues, ce sont les scènes d'horreurs qui ont été maintes fois rapportées, mais que M. Raoul Allier tient à retracer dans les plus minutieux détails. L'auteur rappelle que les Conventions de La Haye, fixaient entre nations civilisées, « les droits et les coutumes de la guerre ». Il mentionne, à ce propos, un fait peu connu :

Lors de la discussion de ces textes (à La Haye), le représentant de l'Allemagne, baron Marschall de Bieberstein, crut devoir déclarer : « Les actes militaires ne sont pas régis uniquement par les stipulations du droit international ; il y a d'autres facteurs. La conscience, le bon sens et le sentiment du devoir imposé à l'humanité seront les guides les plus sûrs. Nos officiers, je le dis hautement, rempliront toujours, de la manière la plus stricte, les devoirs qui découlent de la loi non écrite de l'humanité et de la civilisation. »

Les Allemands ont rempli ces « devoirs » si pompeusement soulignés, en plaçant devant leurs troupes combattantes des vieillards et des femmes, en se faisant protéger par des civils contre les atteintes de l'ennemi. M. Raoul Allier reproduit le texte allemand du récit du lieutenant Eberlin, reproduit par les *Dernières Nouvelles de Munich* (7 octobre 1914), lequel avoue cyniquement l'incident « désormais classique » des civils mis sur des chaises.

Tandis que les troupes allemandes terrorisent la population et qu'une série de crimes « se déroule avec une rigueur impitoyable », à la sortie ouest de la ville, au hameau des Tiges, la défense s'organise, qui devait barrer à l'ennemi la trouée des Vosges. Parmi les héroïques soldats qui arrêtèrent là le flot de l'ennemi et qui rendirent ainsi possible la victoire de la Marne, se trouvait le propre fils de l'auteur. Le lieutenant Roger Allier, du 51e bataillon de chasseurs alpins, dont la magnifique attitude fit l'admiration des chefs, fut blessé au passage à niveau des Tiges le 29 août. Il est mort plus tard victime des atrocités qui marquèrent le passage des Allemands à Saint-Dié. Il faudrait pouvoir citer ici le sobre récit qu'un père stoïque fait du martyre de son fils. En voici la conclusion :

... Quand on est venu le prendre sur sa litière, le lendemain, dimanche

30 août, il n'avait toujours que ses deux blessures à la jambe. On l'a déposé sur une voiture qui allait partir pour l'Alsace. Mais il n'est pas allé plus loin, et il a été enseveli, le crâne fracassé, dans la tombe où l'on déposait tous ceux qui mouraient à l'ambulance. La consigne sauvage avait porté tous ses fruits : l'on avait commencé par achever les blessés sur le champ de bataille; l'on avait continué en massacrant des prisonniers par groupes; l'on terminait par un assassinat sous le couvert de la Croix-Rouge.

Il y a d'autres traits qu'il faudrait mentionner ici pour mettre en valeur les signes distinctifs de cette race, dont les plus nobles spécimens s'abattirent sur la région déodatienne, dans les derniers jours d'août. Partout on verra des êtres cruels et couards qui ne savent pas exactement ce qu'ils veulent, mais qui assouvissent sur les faibles leur besoin de tyranniser. C'est le général-major Stenger, commandant la 58e brigade, qui donne à ses troupes l'ordre de massacrer tous les prisonniers : « Les blessés, armés ou non, seront abattus, même les prisonniers en grandes formations seront abattus. Il ne doit pas rester un ennemi vivant derrière nous. » C'est le général von Knoerzer, commandant de la 30e division de réserve, qui s'empare des otages pour assurer la sécurité de ses troupes et qui n'ose pas coucher à Saint-Dié de crainte des obus français. M. Raoul Allier décrit les incendies et les pillages. Il fait cette remarque dont on comprendra la portée :

On ne se rendait pas compte à ce moment-là du penchant passionné de l'Allemand pour le pillage. Avec une candeur qui, en somme, est à la louange de ceux qui se sont ainsi trompés, l'on a supposé que des gens si prompts à se jeter sur toutes les provisions et à dévaliser tout ce qui pouvait se manger avaient tout simplement faim. C'était une hypothèse honorable pour ceux qui en étaient l'objet. Il est regrettable, pour une portion de l'humanité, qu'elle ait été fausse.

Plus loin il écrit :

Ce qui caractérise le pillage allemand, c'est le souci, marqué par le soldat et même par l'officier, d'y laisser sa signature; et cette signature est toujours la même. Elle est apposée avec une intention visible, avec une application étudiée, avec un soin presque scrupuleux. On voit bien qu'on a affaire à autre chose qu'à un soldat brutal qui lâche son ordure n'importe où, dans un boudoir comme dans un bureau. Ce soldat réfléchit avant d'agir. Il préméditе une profanation, et il la commet avec système. Il cherchera, pour s'y satisfaire, le tiroir dans lequel est gardée, comme une relique, une toilette de première communion, la boîte dans laquelle est serrée une robe de mariée, le lit d'une vénérable grand'mère, etc... Ce cas est trop général pour qu'il ne corresponde pas à un trait de caractère, et les intellectuels allemands auront beau se mettre 93 ou plus, ils n'empêcheront pas les psychologues professionnels d'étudier ce cas quand ceux-ci le jugeront bon.

M. Raoul Allier s'est livré à des investigations au sujet de tous

les événements qui se sont déroulés à Saint-Dié pendant les quelques jours qu'a duré l'occupation allemande. Dans son premier chapitre il signale les violations de frontière commises par les Allemands avant la déclaration de la guerre. Il établit, au moyen de témoignages précis, que le col de Saales fut occupé par les troupes allemandes dès le 30 juillet et interdit à la circulation. Mais il croit que la frontière d'Avricourt fut également fermée le 30. Sur ce point, l'auteur, dont les renseignements ont été, en général, si rigoureusement contrôlés, semble avoir été inexactement renseigné. La ligne de Strasbourg à Avricourt-Allemand a fonctionné régulièrement toute la journée du 31 juillet, à partir de l'après-midi pour les trains omnibus seulement. Des trains y ont encore circulé le 1er août jusqu'au soir à 10 heures, mais avec des retards considérables. L'Allemagne avait, en effet, intérêt à faciliter à ses nationaux s'échappant de France, l'utilisation de cette ligne. De nombreux Alsaciens et quelques Français purent profiter de cette circonstance fortuite. Le collaborateur du *Mercure* qui signe ces notes quitta lui-même Strasbourg, le vendredi 31 juillet, par le train de 7 h. 29 du soir, qui partit avec un retard d'une heure.

Parvenu à Avricourt-Allemand après 11 heures, il fit à pied, dans la nuit, avec de nombreux compagnons, le trajet de 2 kilomètres qui le séparait de la station française d'Ygny-Avricourt, où il put utiliser le dernier train français mis en circulation avant l'abandon du tronçon Ygny-Lunéville. Le personnel de la gare et le commissaire spécial de la frontière montèrent dans le même train. Le lendemain, d'autres personnes passèrent encore en France dans des conditions à peu près identiques, mais en faisant à pied ou en voiture les 24 kilomètres qui séparent Avricourt de Lunéville. Il n'y eut aucun « incident », car les Allemands avaient oublié d'organiser, à Deutsch-Avricourt, un service de surveillance. Les Français qui, le 31 juillet et le 1er août, crurent devoir faire le détour par la Suisse compliquèrent donc inutilement leur voyage.

Si Saint-Dié fut libéré le 10 septembre 1914, Lille, après près de quatre ans d'occupation, est encore aux mains de l'ennemi. Ce que nous savons de la malheureuse cité ne nous est parvenu que par voie indirecte ou nous a été rapporté par les évacués. M. André Fage, qui dirige à Paris le *Journal des Réfugiés du Nord*, a réuni en volume tous les documents relatifs à Lille qu'il a pu se procurer et qui lui ont permis de reconstituer la vie des habitants, depuis la seconde occupation allemande jusqu'à la fin de l'année 1915. Il est extrêmement sobre de détails pour ce qui concerne la première occupation et n'insiste pas, à dessein, sur les conditions dans lesquelles Lille fut déclarée « ville ouverte ». Mais, après avoir été une première fois abandonnée à l'ennemi, une tentative fut faite pour défendre la

place, avec des moyens, hélas, trop restreints pour qu'ils permissent de retarder sérieusement l'avance allemande. La ville fut bombardée et dut pâtir, dans la suite, des efforts héroïques et malheureux qui ne réussirent pas à la conserver. Mais à l'encontre de Saint-Dié, où le conseil municipal fut au-dessous de sa tâche, Lille eut la bonne fortune de voir ses intérêts défendus par une administration dont on ne saurait assez louer les mérites. Un préfet d'une énergie exceptionnelle, M. Trépont, un maire doué d'une énergie incomparable, M. Charles Delessalles, un grand évêque, Mgr Charost, en tenant tête aux prétentions de l'envahisseur, épargnèrent à la ville bien des humiliations, auxquelles d'autres régions furent abandonnées sans défense.

Dans **Lille sous la griffe allemande**, M. André Fage ne se contente pas de reproduire les arrêtés municipaux, les proclamations et affiches de l'autorité allemande, il les éclaire et les commente, et nous permet ainsi de suivre, à travers toutes ses étapes, le dur calvaire commencé le 13 octobre 1914 et dont les épisodes qui marquèrent les derniers mois de 1915 n'indiquaient pas encore la fin. Le bourreau de Lille s'appelait von Heinrich, général d'artillerie, qui s'intitulait lui-même « maître justicier ». C'est encore un de ces types de demi-fous, dont l'armée allemande nous offre de si nombreux spécimens. Toutes ses proclamations sont comminatoires. « L'autorité allemande a menacé, écrit M. Fage, elle va sévir, avec quelle rage! » Les mesures vexatoires se succèdent. C'est d'abord l'inscription des mobilisables, puis viennent les condamnations pour détention d'armes, pour correspondance illicite, la chasse aux pigeons voyageurs, la défense de voyager en tramway, etc. Après les contributions de guerre et les amendes infligées à la ville, ce sont les réquisitions de toute sorte dont souffre l'habitant : réquisition du cuir (23 février 1915), des métaux (12 mai), des bicyclettes (8 septembre), des téléphones (5 octobre). Malgré toutes les tracasseries la vie reprend. Le *Bulletin de Lille*, organe bi-hebdomadaire, renseigne les habitants sur les détails de la vie municipale. M. Fage fournit encore d'intéressants renseignements sur l'organisation du ravitaillement et l'activité du comité hispano-américain qui sauve la ville d'une profonde détresse. A l'heure qu'il est, l'ennemi est toujours à Lille, les habitants ont su s'accommoder des circonstances douloureuses que leur impose une invasion qu'ils savent passagère, mais chaque jour ils entendent le canon du front et ils savent que l'heure de la liberté sonnera bientôt.

M. Jean Ruplinger a eu l'excellente idée d'emprunter au « Fonds de Guerre » de la Bibliothèque de la Ville de Lyon une série d'écrits publiés par nos ennemis depuis le commencement des hostilités. Il en a extrait les passages les plus caractéristiques pour les traduire,

sans commentaires à l'usage du lecteur français. Cet ensemble forme une collection de propos des plus significatifs. Nous y entendons directement le langage de l'Allemagne. Aussi le titre **Also sprach Germania** répond-il exactement aux intentions du traducteur. Ce n'est, paraît-il, ainsi que l'annonce M. Edouard Herriot, dans la préface du volume, qu'un premier prélèvement fait sur cet amas considérable « de renseignements et d'enseignements » que le maire de Lyon a incorporés à sa Bibliothèque.

M. Herriot écrit non sans ironie :

> Un philosophe d'esprit assez détaché pour juger ces textes sans passion serait tenté, semble-t-il, de plaindre un peuple à ce point dépourvu de tout ce qui fait l'honneur de la pensée. Il y a, en effet, dans cet amoncellement de truismes allemands une part évidente d'inconscience. Cette nation qui a fait du mensonge un devoir, qui se vautre dans les délices de l'espionnage, qui associe partout où elle agit la violence et la corruption, soyez sûr qu'elle ne comprend pas toujours pourquoi elle est à ce point honnie et détestée.

Ce recueil, où les textes ont été minutieusement classés en huit chapitres, contient des morceaux de tout premier ordre qui font toucher du doigt les tares intellectuelles de la race allemande. Mais les publications de ce genre auront toujours le tort de mettre sur le même pied des morceaux de valeur inégale. Des scribes tout à fait obscurs y voisinent avec les coryphées de la philosophie néo-germanique, et le lecteur, faute d'éclaircissements nécessaires, risque de ne pas attribuer à chaque pièce sa valeur propre. Dans le chapitre des « Poèmes de guerre » on trouve même des vers de Félix Dahn, qui est mort en 1912 et qui ne peut être rendu responsable de l'usage qu'une revue belliqueuse a fait de sa médiocre littérature. Mais c'est là une critique de détail qui n'enlève rien à la valeur considérable du recueil. Ajoutons que quelques illustrations fort bien choisies et qui accompagnent chaque chapitre nous prouvent qu'à l'heure qu'il est l'art allemand est à la hauteur de la pensée allemande.

HENRI ALBERT.

§

Les documents oratoires et politiques réunis et traduits par M. Léon Maccas condensent et éclairent, en ses moments les plus caractéristiques, les annales du Libéralisme hellène pendant **Cinq ans d'Histoire Grecque** (1912-1917). On trouve dans cette publication précieuse, autorisée par le gouvernement grec, le texte *in extenso* des discours prononcés par M. Venizelos et ses ministres en août 1917, après leur retour aux affaires, au lendemain de l'abdication du roi Constantin. Le discours de M. Venizelos est d'un intérêt essentiel, car il est l'exposé total de sa politique. Il n'occupe pas

moins de 142 pages in-8° de texte. M. L. Maccas a eu la bonne idée de le diviser en chapitres, dont chacun porte un titre, ce qui constitue un fort utile sommaire historique des faits auxquels se rapporte le discours capital. Il y a trois autres discours, prononcés respectivement par MM. Politis, ministre des Affaires étrangères, Répoulis, ministre de l'Intérieur, G. Lafandaris, député. On y trouve des déclarations sur la politique grecque de l'Entente, sur celle du Cabinet Gounaris, sur le traité gréco-serbe ; des points de vue sur la démocratie grecque. M. Politis, dans le sien, analyse la politique extérieure des cabinets qui succédèrent au gouvernement de Venizelos jusqu'à l'abdication de Constantin.

L'éditeur du texte de ces discours, M. Léon Maccas, m'est connu par un livre d'Essais politiques, d'un libéralisme spirituel, avisé, d'un libéralisme... libre, ce que n'est pas toujours le libéralisme. J'ai parlé de ce livre ici même, il n'y a pas longtemps (1), et avec plaisir, car on y trouve une philosophie politique souple, nourrie, variée, exempte de sectarisme et d'abstractions, quoique très ferme sur tout ce qui forme la substance des convictions patriotiques de l'auteur. M. Léon Maccas est de ceux avec qui l'on peut causer. Je le ferai peut-être quelque jour.

En ce moment il me revient un passage de lui, que je trouvai savoureux. Dans des réflexions sur la diplomatie de l'Entente, ayant rappelé le roide caractère des diplomates anglais de l'ancienne école, M. Léon Maccas note, en revanche, la « passivité », la « timidité », la « confiance » des diplomates anglais de la nouvelle école, de l'école radicale et idéaliste. Ces anges furent débordés par les événements (2). C'est là certainement une des causes de la guerre et de la longueur de la guerre. Et je m'explique :

(*12 lignes censurées*).

Rappelons enfin les mouvements profonds qui se produisirent dans les Gouvernements de l'Entente lorsque l'Allemagne eut dévoilé, en 1905, sa politique coloniale et, en 1909, sa politique balkanique. Si un écrivain que je lis et admire depuis longtemps, et dont je partage bien des manières de voir, M. J.-H. Rosny jeune, a pu dire toutefois, à l'occasion d'un de mes articles du *Mercure* (3), qu'il n'était « malheureusement pas vrai » que le monde se soit ligué contre la puissance allemande, bien qu'il eût dû le faire, si cet écrivain a pu dire cela, c'est sans doute parce que l'Europe (*censuré*) n'a point perçu la portée véritable de cette politique, grosse d'autres choses que de « solutions pacifiques » ! Ses diplomates, notamment les diplomates anglais, si je m'en rapporte au témoignage de M. Léon Maccas, tous plus ou moins

(1) *Mercure de France* du 1er juillet 1918.
(2) Dernier et topique exemple : La Bulgarie.
(3) Dans la *Revue de l'Enseignement Primaire* du 26 mai 1918.

imbus de radicalisme humanitaire, n'ont pas eu conscience de la besogne qu'ils accomplissaient. Courte vue ou insuffisance du caractère, ils se sont toujours comportés « gentiment », trop « gentiment », dans la terrible besogne qui était la leur, faisant les anges, se figurant répandre de l'eau de rose, alors qu'ils versaient, en fait, de l'acide sulfurique ! Eh ! oui, les fatalités des situations sont là. Obscurément, on les suivait, ces fatalités, on suivait son destin, puisqu'en somme on ne peut pas suivre autre chose. Mais il faut croire que l'instinct de conservation,qui es notre destinée, était bien profondément enfoncé dans l'abîme de l inconscient, pour que ce fait élémentaire et tragique fût aussi peu sensible, et aussi peu avoué en tant que réalité des réalités ! Rien n'était plus légitime, plus de droit, que cette dure politique de conservation, avec la part inévitable d'ambition, d'impérialisme, qu'elle comportait, car qui veut durer, persévérer, doit s'étendre. Seulement, on voulait être des anges, on n'avait pas l'air de se douter le moins du monde qu'on était uniquement des enfants de la nature, de la nature qui ne badine pas et qui, elle, ne fait pas la petite bouche devant ses propres aboutissements. La Triple-Entente, elle, n'aurait jamais rêvé qu'elle eût à être, un jour, la Triple-Détente ! Oh ! nous étions bien trop discrets, trop bien élevés, trop libéraux, trop démunis du sens du tragique. La Triple-Entente, constituée pour l'exécution du redoutable et nécessaire programme esquissé plus haut, et qui l'exécutait, en effet, ne s'avisait point de ceci, qu'elle l'exécutait, en effet ; et elle se complaisait, pour tout ce qui était le résultat inéluctable des gésines politiques en cours, dans on ne sait quel optimisme philanthropique, tenant des Conférences de la Haye, rêvant de droit absolu, multipliant les risettes rationalistes, avec cette idée que les plus redoutables et pressantes questions pourraient bien lui rendre le service de rester indéfiniment en suspens. La guerre fut la réponse, inattendue. Inattendue ? Oui, *pratiquement* inattendue. *Pratiquement*, hélas !

Je considère d'un point de vue sauvage une époque sauvage : elle ne peut être comprise qu'ainsi. Si l'on eût mêlé moins de philanthropie abstraite à la dure nécessité des temps, on eût été moins surpris par la Guerre et l'on eût évité certaines indignations vaines, certaines déclamations métaphysiques, qui durent encore et contribuent à faire persister le fléau. Je me suis toujours élevé contre ces déclamations. Notamment, je déclare, sans hésitation, être du nombre de ceux qui estiment qu'on ne saurait être trop lent à introduire, dans l'Histoire contemporaine, au nom d'on ne sait quel Droit absolu que nul ne possède, la fanatique notion d'un Tort absolu imputé exclusivement à une partie du genre humain. Je le dis comme je le pense, parce que l'idée de Crime, toujours plus ou moins mêlée d'idéologie quand il s'agit d'accuser des collectivités, est pleine d'il-

lusions, périlleuse, très propre à abolir tout sens des réalités. La question n'est pas plus juridique de nos jours qu'elle ne l'était lors des invasions du ve siècle. Juridique ? L'on n'a donc pas conscience des temps où nous sommes? (*8 lignes censurées*).

Dans l'ouvrage de M. Auguste Gérard, ancien ambassadeur de France au Japon, sur **la Triple Entente et la Guerre**, l'on trouve, en fait de nouveauté, une préoccupation d'exposer la partie asiatique de cette histoire de la Triple Entente. Nul mieux que M. A. Gérard, également auteur d'une étude sur **Nos Alliés d'Extrême-Orient**, n'était préparé à cette tâche. Il a de la sorte montré le rôle en quelque sorte synthétique du Japon dans l'économie des Alliances. Rôle synthétique, en effet, d'après l'historique de M. Gérard, qui s'exprime ainsi :

Parce qu'un destin équitable a voulu que, dans la première décade du xxe siècle, la réconciliation, l'entente cordiale se fissent, et *précisément sur le terrain colonial* (1), d'abord entre la Grande-Bretagne et la France, puis entre la Grande-Bretagne et la Russie, il s'est trouvé que la Puissance d'Asie qui était l'alliée de la Grande-Bretagne depuis 1902, le Japon, a été l'un des agents et instruments le plus efficace de cette œuvre d'entente, et que c'est lui qui, par des accords des 10 juin et 30 juillet 1907 avec la France et la Russie, a préparé l'accord anglo-russe du 31 août 1907 et rendu possible la Triple-Entente dont la France, l'Angleterre et la Russie avaient, depuis les premières années du siècle, conçu la pensée, formé le désir, compris l'impérieuse nécessité. C'est sur l'enclume d'Asie, par un intelligent et fécond amalgame entre l'alliance franco-russe et l'alliance anglo-japonaise, qu'a été forgé le dernier anneau de la Triple-Entente.

En ce qui concerne l'Amérique, la relation de cause à effet décrite par M. Gérard, pour les autres puissances, dans l'analyse ci-dessus, existe moins, ou n'existe pas. Elle n'apparaît pas, du moins, si l'on se place, comme le fait M. Gérard dans une pensée tout idéaliste, au seul point de vue du droit des gens. Que les Etats-Unis aient, sur la question de la guerre de course, déclaré la guerre à l'Allemagne, comme ils la déclarèrent au Directoire sur la même question, le Japon n'est pas plus impliqué là-dedans qu'au temps... du Directoire. Mais, je l'ai dit, la question de la guerre sous-marine et du droit des gens étant celle dont M. Gérard fait état, le rapport de l'Amérique au Japon dans la guerre actuelle ne saurait être trouvé de cette façon. Il faudrait envisager des aspects autres, moins attirants certainement pour un homme de cœur. Par exemple, le fait d'adaptation des Etats-Unis, par rapport au Japon, se décélera d'une certaine manière dans la politique américaine au sujet de l'intervention japonaise en Sibérie. Adaptation laborieuse, si l'on regarde aux dif-

(1) Mots soulignés par nous.

ficultés tacites de cette politique. Mais M. Gérard n'a pas eu l'occasion de s'arrêter à cette partie du sujet.

La même occasion lui a manqué en ce qui concerne la rupture du lien russe dans le faisceau de l'Entente. Mais ici, nous avons d'avance l'opinion de M. Gérard sur la substitution du Japon à la Russie, substitution plus ou moins envisagée par les gouvernements. Cette opinion n'est pas douteuse, si l'on songe aux grands éloges donnés par M. l'Ambassadeur au Japon, « le premier de tous les peuples d'Asie qui ait, depuis la révolution de Meiji, conçu avec l'ampleur et la conscience qu'il y a mises ce dessein d'union entre l'Orient et l'Occident, le premier aussi qui ait dans une si large mesure mêlé et marié en lui les deux civilisations, leur double idéal ».

(*5 lignes censurées.*)

EDMOND BARTHÈLEMY.

§

Les lecteurs du *Daily Telegraph* et du *Daily Chronicle*, après avoir parcouru le communiqué, cherchent l'article de Philip Gibbs. C'est qu'ils y trouvent ce que les comptes rendus officiels passent sous silence : le côté humain et personnel de la guerre, décrit sans accès de lyrisme, sans recherche de l'horreur, mais toujours avec le souci de la vérité et parfois avec une noblesse classique. « C'est le plus aimé de tous nos correspondants de guerre!» s'écriait un jeune soldat avec enthousiasme. La cause de cette affection est facile à comprendre : Gibbs déborde de sympathie. Pour quiconque a souffert les cruautés de la guerre, jour par jour, ces articles ne semblent plus très neufs, mais plus tard on les lira avec stupeur en se disant : « Est-il possible à l'homme moderne de se montrer aussi diabolique que l'ont été ces Allemands? » La série publiée cette fois embrasse les opérations de l'armée anglaise en 1916, et s'intitule : **From Bapaume to Passchendaele**. On n'y trouve, bien entendu, aucune discussion stratégique ou tactique. Ce n'est pas le moment d'en faire, et seule la fin du conflit justifiera les moyens employés.

**The Glory of the Trenches**, de Coningsby Dawson, expose avec sincérité et émotion le changement total que la discipline de l'armée et la guerre pour une juste cause opèrent dans le cœur d'un jeune homme.

Avant la guerre, quand tout allait bien, nous doutions. Les romans de ces quinze dernières années en sont la preuve ; ils décrivent notre crainte de l'insuccès, de l'amour, de la vieillesse, et surtout d'un Dieu qui refuse de s'expliquer. Aujourd'hui que nous avons renoncé au monde, à nos affections, à la vie même, que notre regard plonge à chaque instant dans les yeux de la mort, la foi nous vient simple et claire, comme dans notre enfance. Curieux et extraordinaire ! Dans notre tentative d'abnégation, le

fardeau de nos craintes a glissé de nos épaules. Le miracle incroyable et si longtemps attendu s'est produit — enfin pour l'âme qui a compris ses chances d'héroïsme, la mort rapide est devenue une calamité de cinquième ordre.

Les gens qui se demandent où les soldats puisent le courage de supporter les horreurs de la guerre trouveront la réponse dans ce petit livre.

Le dévouement des hommes sous le feu a une triple source : leur certitude de défendre le droit, la fierté de leur régiment et un esprit de camaraderie plus fort que l'amour même. Au front, la fraternité n'est pas un vain mot.

Miss Theodora Thompson vient de réunir, sous le titre de **The Coming Dawn**, quelques-unes des plus belles pages de philosophie inspirée par la guerre. Il faut des anthologies de ce genre pour bien montrer le gouffre qui sépare notre idéal de celui de l'Allemagne.

Comparons ces discours, ces écrits où les mots d'abnégation, d'amour et de sacrifice reviennent si souvent avec les déclarations des hommes politiques et des intellectuels d'Outre-Rhin et nous verrons pourquoi notre cause ne doit et ne peut que triompher. On regrette cependant que, dans ce recueil, la poésie ne soit pas mieux représentée; il est nombre de poèmes qu'on voudrait y voir figurer, mais le choix des morceaux en prose est excellent.

Dans les articles rassemblées sous ce titre : **In the Fourth Year**, H. G. Wells discute rapidement la Ligue des Nations. Une première question se pose : Qui en formera la Haute Cour ou le Tribunal Suprême ? Wells rejette à la fois le projet de faire représenter chaque pays par un membre, et celui de donner à chacun un nombre de députés proportionné à ses habitants. Comme la Ligue n'aura d'autre but que le maintien de la paix, Wells pense que seules doivent y entrer les Nations capables de fournir les hommes et le matériel qu'exige la guerre moderne. A son avis, la Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne et les Etats-Unis se trouvent dans ce cas.

Les capacités martiales de l'Italie, du Japon et de l'Autriche, lui inspirent des doutes; à côté de la Russie, il met un point d'interrogation, et de la Chine un « peut-être ».

Ce classement surprend. Aujourd'hui, le Japon est armé jusqu'aux dents, l'Italie possède une bonne armée et une forte marine. Il ne faut point se hâter non plus de rayer la Russie. En outre, Wells ne souffle mot des Républiques de l'Amérique du Sud qui prennent chaque jour une importance plus grande. Parfois, les pays qu'on néglige et qu'on finit par ignorer, soudain se révèlent

agressifs. N'oublions pas qu'il a suffi de 44 ans pour faire de l'Allemagne le formidable engin de guerre qu'elle est maintenant. Quel que soit le mode de représentation choisi, on ne peut laisser de côté l'Amérique du Sud.

Après avoir indiqué que l'élection des délégués des nations pourrait se faire suivant le même principe que celle du Président des Etats-Unis, Wells s'arrête à la proposition du parti ouvrier anglais de nommer une Commission internationale pour le gouvernement de l'Afrique Equatoriale. Il est difficile de ne point s'apercevoir qu'une Commission (*censuré*) deviendrait vite l'instrument d'un groupe de financiers (*censuré*). Ce n'est sûrement pas l'intention de Wells ni du parti ouvrier, mais, en pratique, les bonnes intentions ne servent à rien, ce sont les faits qui comptent. Certaines attaques, pas très anciennes, qui, sous un manteau de moralité, n'avaient d'autre but que de ruiner un compétiteur ne sont point faites pour inspirer confiance.

**Outwitting the Hun**, l'histoire de l'évasion du lieutenant aviateur américain Pat O'Brien, prisonnier de guerre en Allemagne, présente un récit si extraordinaire que l'on se demande quelquefois s'il est le souvenir de la réalité ou le fruit de son imagination. Il est vrai que l'homme qui inventerait pareil roman serait un génie auprès duquel le talent de Dumas paraîtrait fade. Au cours d'une lutte aérienne où il tue son adversaire, Pat O'Brien, blessé, tombe, est fait prisonnier et emmené dans un hôpital. De là, on l'envoie à Courtrai où il reste plusieurs semaines. On décide alors de le placer dans un camp en Allemagne. Durant le trajet, il saute du train en marche et pendant plus de deux mois, du 9 septembre au 19 novembre 1917, il erre en pays ennemi, dans le Luxembourg et la Belgique, n'ayant qu'une idée : gagner la Hollande. Il se nourrit surtout de betteraves et de navets crus, marche de nuit, se cache dans les bois le jour, traverse à la nage les rivières et les fleuves. Il relate ses terreurs, sa fatigue et ses souffrances. Son séjour dans une ville belge est la plus frappante des aventures d'un voyage qui n'en manqua pas. L'énergie, le sang-froid et la volonté qu'il déploie remplissent d'étonnement.

Depuis que **The Coming Economic Crisis** de H. J. Jennings a paru, la menace contre les transports maritimes a diminué, le comité Balfour of Burleigh a publié son rapport sur l'adoption de mesures protectionnistes et Mr Fisher a fait passer à la Chambre des Communes sa loi sur l'Education ; mais ce livre n'en reste pas moins un exposé précis et clair des conditions économiques dans lesquelles se trouvait la Grande-Bretagne au mois de mars 1918. L'auteur explique et discute avec concision la situation financière présente et future, le rachat des chemins de fer par l'Etat, les rap-

ports de l'ouvrier et du patron, l'instruction technique et commerciale. Mr Jennings se place surtout au point de vue de l'intérêt commercial et de la prospérité de son pays, et, en politique, il a soin de ne prendre nettement parti ni pour les conservateurs, ni pour les socialistes.

HENRY-D. DAVRAY.

§

Le livre de M. André Duboscq, **l'Orient Méditerranéen**, est intéressant et attachant à plusieurs points de vue. D'abord, pour mieux nous faire comprendre cet Orient méditerranéen où il voyage, il nous décrit des paysages pleins de lumière et de vie bariolée, il évoque dans un style harmonieux les villes, les plaines, les montagnes et la grande mer qui est l'âme azurée et bruissante de cet Orient. Puis sur ce fond magique il dresse des types caractéristiques et bien choisis, tels que ce Cheikh Saïyid Ali, lumière de l'Islam, cet Emir Omar, fils d'Abd-el-Kader, pendu ensuite par les Turcs à cause de ses sentiments pour la France, et des mendiants, des Juifs, le Patriarche œcuménique grec de Constantinople, un comitadji, des cavaliers arabes.

Voici Salonique, turque d'abord, puis grecque : « moins de fez, davantage de types levantins », le comité « Union et Progrès » si loin du véritable esprit musulman qu'on ne s'étonne plus de voir la Turquie à la remorque de l'Allemagne.

Le deuxième chapitre est intitulé la « Palestine et les Allemands ». M. André Duboscq nous y montre l'activité, l'habileté déployées par les Allemands. Son opinion est tout à fait intéressante, aujourd'hui plus que jamais lorsqu'il nous dit : « L'internationalisation de la Palestine, c'est une hypothèque allemande sur la Syrie. » Il nous dit aussi que « les particularités des habitants de ce pays ne sont pas seulement de surface. L'âme antique des races auxquelles ils appartiennent survit en eux et se perpétue indéfiniment ». Et selon lui la France seule, établie en Syrie, sera capable de libérer, de protéger et d'élever toutes ces races diverses.

Ensuite c'est chez les Grecs que s'en va M. André Duboscq. Et il écrit prophétiquement : « Un homme, un seul en Grèce, à condition d'être soutenu par les Alliés, aurait pu réveiller l'ardeur de ses compatriotes. Cet homme était Eleuthère Venizelos. » Depuis, après des phases critiques et douloureuses, le miracle s'est accompli.

Le chapitre sur « les Italiens et l'Orient » est tout particulièrement intéressant. On se rappelle les difficultés qui ont surgi à plusieurs reprises entre la France et l'Italie du fait de l'Orient méditerranéen. M. André Duboscq montre la légitimité des ambitions italiennes et les qualités civilisatrices, si semblables aux

nôtres, de nos amis de la Péninsule. Et il déclare : « Les questions d'Orient qui dériveront de la liquidation de la guerre ne sont-elles pas toutes susceptibles d'un arrangement amical entre les Italiens et nous? »

Enfin dans les deux derniers chapitres de son livre, « Les Musulmans et la France » et « Réflexions sur l'Islam », l'auteur suggère combien une grande et sage politique française pourrait obtenir de résultats chez les Musulmans. Trop souvent, trop constamment cette politique au lieu d'être celle d'une grande puissance, éclairée et bienfaisante, fut celle d'une petite bourgeoise méfiante et avare. Pourtant, malgré des erreurs et des mesquineries, de belles moissons lèvent déjà. Et M. André Duboscq prend à témoin son compagnon Mohammed qui, à travers un pays grandiose et pittoresque, l'emmène visiter sa ferme de Tunisie.

Mohammed, qui avait reçu à notre école coloniale de Tunis une instruction pratique dont il avait su tirer parti, tenait à montrer par son zèle à son hôte français sa reconnaissance pour la grande nation dont ses coreligionnaires disent : « Que Dieu aiguise les glaives de la nation française et la conserve saine et sauve! Votre honneur, c'est le nôtre; votre joie, c'est la nôtre. »

A l'encontre de l'Allemagne, dont la politique souvent habile et fastueuse tendait, pour favoriser ses ambitions voraces, à faire miroiter devant les yeux des musulmans « la vision vague et théorique de l'unité islamique », la France doit s'efforcer de développer dans son empire musulman « le sentiment des patries territoriales, tout en respectant les croyances des musulmans, sans leur demander de les abdiquer le moins du monde. »

Ainsi le livre attrayant et chatoyant d'un poète voyageur devient du même coup la confession d'un patriote aux vues larges et un mémoire de haute et saine politique.

M. Robert Herrick, professeur de littérature anglaise à l'université de Chicago, est aussi un des meilleurs écrivains américains. Son livre, **la Décision mondiale**, est un hymne à la gloire des deux grands pays latins, la France et l'Italie. Cet Américain de pure descendance anglo-saxonne se félicite de la « reprise par les races latines de la direction de la civilisation ».

Dans la première partie de son livre, M. Robert Herrick montre une compréhension étonnante de l'âme italienne. Il analyse avec une sagacité et une tendresse tout à fait émouvantes les mouvements intérieurs qui ont préludé à l'intervention de nos Alliés. Leurs hésitations tout d'abord, les efforts « pacifistes » du politicien Giolitti, l'aventure magnifique et décisive de Gabriele d'Annunzio, l'impressionnante attitude du peuple italien et enfin la décision de l'Italie qui

ne voulait pas être « une auberge, un musée », selon les paroles de son grand poète.

Puis l'auteur passe en France. Il se penche avec un respect et un amour infinis sur les plaies de cette France si calme et si grave, il admire le visage serein de Paris et il cherche à deviner ce que sera la France nouvelle, celle qui sortira des décombres, des deuils, des champs dévastés.

Et voici la conclusion de son séjour en Italie puis en France : « Dans cette décision de l'histoire du monde, la plus grave de toutes, c'est l'esprit latin qui, de nouveau, triomphe — la tradition la plus saine, la plus douce, la plus noble qui ait été jamais enseignée au monde pour y accomplir le mystère de la destinée. »

La troisième partie du livre est consacrée à l'Amérique. A l'époque où M. Robert Herrick écrivait ces pages, les Etats-Unis étaient neutres encore. Il déplore le matérialisme satisfait de ses compatriotes et sa noble impatience est particulièrement émouvante aujourd'hui, alors que nous commençons à éprouver les bienfaits d'une intervention splendide et généreuse.

Ce sont des hommes comme M. Robert Herrick qui ont contribué à éveiller la conscience de leur grande patrie. Heureux pays, digne de toutes les gloires, puisqu'il possède une telle élite. Car les élites seules peuvent mener une nation.

**La Fatalité de la guerre.** — Action et philosophie mêlées, on pourrait ainsi résumer ce livre. De son maître Anatole France, M. Emile-François Julia a gardé le goût de la réflexion, de la méditation, même au plus fort du péril.

Nul livre, et c'est là sa valeur, ne montre mieux ce qu'une intelligence sereine peut donner de force morale, de bonne humeur et d'espoir, alors même que celui qui la possède est doué d'une observation aiguë qui fouille toutes les réalités.

PAUL AESCHIMANN.

§

On pourrait s'y tromper d'abord, **l'Allemagne et l'Amérique latine** de M. Emile R. Wagner, dont M. Edmond Perrier, du Muséum a écrit la remarquable préface, n'est nullement la relation d'un « voyageur naturaliste » indiquée par le titre du volume, mais un véritable réquisitoire contre les procédés d'expansion, l'envahissement méthodique, en somme les tentatives d'établissement de nos voisins d'outre-Rhin dans l'Amérique du Sud. Avec des allures d'abord placides, l'aspect de simples constatations, c'est un ouvrage de polémique, lequel donne l'historique « de l'accaparement, de la conquête pacifique, de l'invasion de tout le sud de l'Amérique latine » par d'innombrables populations du Deutschland qui s'y installent,

apportent avec elles la Germanie et cherchent à évincer graduellement les occupants du pays, — en attendant le jour où ils pourront déclarer net qu'il sont chez eux et que l'Amérique australe fait partie des Etats de l'Empereur. La pénétration allemande se produit surtout au Brésil, dans la République Argentine, l'Uruguay, au Paraguay. Une précieuse carte jointe au volume indique même quelle devrait être, en 1958 par exemple, l'étendue des territoires envahis. C'est une moitié de la Bolivie, le Chili, le Parana, le Paraguay, l'Uruguay et les diverses provinces voisines, la République Argentine jusqu'à la pointe sud du continent, — soit une moitié, toute la pointe de l'Amérique méridionale. « Les causes de la guerre actuelle, dit M. Edmond Perrier en présentant l'ouvrage, on les voit agir dans le pays, à l'état schématique pour ainsi dire, et l'on peut déterminer comment cette action procède, comment elle progresse, comment elle se révèle, se dissimule et se transforme au besoin ; quel est son but, dans quelle mesure elle s'en approche ; quels sont les résultats qu'elle obtient et le temps qu'elle met à les réaliser. » Il s'agissait en somme de créer une Allemagne australe, en attendant que les Etats-Unis eux-mêmes pussent être dominés en prenant le Mexique comme pierre d'attente et tandis qu'on s'installerait d'autre part en Asie et en Afrique pour faire pièce à l'Angleterre et à la France. « Si des éléments turbulents et indisciplinés mettaient ainsi un jour en péril la tranquillité que l'Empire allemand, pacifique et tutélaire, cherche avant toutes choses à protéger, les Etats-Unis, pensaient-ils, s'uniraient à l'Allemagne pour assurer la paix du monde. » — Cette petite « combination » toutefois n'a pas abouti, ou plutôt elle a donné dans l'Amérique du Nord des résultats assez éloignés de ceux auxquels les promoteurs s'étaient attendus; mais on sait combien les Allemands se dépensèrent, — sinon toujours avec adresse, — pour arriver à leurs fins. L'auteur nous les montre cependant à l'œuvre dans l'Amérique méridionale. L'expansion germanique se retrouve « depuis les Hauts-Plateaux du Brésil, couverts de forêts géantes, jusqu'au bord des grands lacs glacés du Nahuel-Hapi et jusqu'aux fjords capricieusement découpés de la côte chilienne ». Les scènes qu'il a notées se déroulent spécialement dans la colonie de Sancta-Catharina et l'état de Parana, mais on en trouverait de semblables ailleurs. Toutes trahissent les mêmes préoccupations, et c'est partout des émigrants de pareille origine, venant s'installer, — faire tache d'huile, — bientôt évincer le voisin; — apportant leurs idées, leur mentalité allemande, leur langage, leurs coutumes; bâtissant à la mode du pays d'origne, — même de jolis châlets, que viennent leur fournir les précieuses essences de la région. « Les Germains sont venus sur la terre, disent-ils couramment, pour accomplir le dessein de Dieu sur l'humanité » ; et ils ont là-bas

jusqu'à l'usage d'un papier monnaie spécial, — à côté des éléments fiduciaires et des espèces couramment en usage. Je renvoie volontiers au volume de M. Emile R. Wagner pour le détail, l'exposé abondant de la thèse et ce qu'il dit des ambitions allemandes sur la colonie en développement. Il semblera peut-être excessif à certains et je dois dire que les idées comme les personnages y paraissent bien présentés de parti-pris. Je me garderai bien d'affirmer qu'il a mal vu toutefois, ou seulement qu'il exagère, — lui laissant la responsabilité de ses observations, — qui ont duré quinze ans. Les longs voyages qu'il a effectués dans la région l'ont édifié en somme. Mais tout en constatant l'envahissement des terres lointaines du Sud-Amérique, les procédés souvent douteux des nouveaux occupants, — qui vont parfois jusqu'à l'accaparement et la spoliation, en dénonçant les ambitions de l'Allemagne depuis qu'elle a jeté son dévolu sur les territoires immenses du continent austral (1), il ne peut que constater l'heureuse transformation du pays, désormais mis en valeur, — et, après tout rien ne permet de dire qu'en fin de compte les choses ne tourneront pas mieux qu'on n'avait pu croire d'abord. L'ouvrage de toutes façons est curieux et vaut d'être discuté. C'est une pièce encore du grand procès qui a été prévu avec la fin de la guerre.

A propos d'une autre thèse, de M. Charles Maurras, sur *la Part du Combattant*, M. P.-D., « avocat gradé d'artillerie », a publié une brochure de discussion qui mérite de venir au débat : **De l'Or, de la Gloire et du Sang**. — Après une suite de détails, d'observations sur la vie sur le front, dans les tranchées, — plutôt pénible malgré ce qu'en ont dit certains et les sottes légendes qu'on a fait courir, il en vient à son fait. Il est toujours de bon ton en France, dit-il en résumé, de poser au désintéressement ; M. Charles Maurras a eu le premier le courage de demander qu'un profit matériel vienne en compensation du préjudice causé par la guerre à ceux qui depuis quatre ans se trouvent en ligne, ou proche. Un tel propos doit sembler indiscutable dès l'abord ; mais entre le désir et la réalisation, il y a malheureusement de la marge. On propose en somme d'indemniser partiellement ceux des combattants qui ont eu à souffrir dans leur position du fait de la guerre, — et davantage ceux qui en ont souffert le plus. En somme, on doit les aider à recommencer la vie au jour enfin survenu de la libération. Mais qui payera ? La nation ? On sait déjà qu'elle se trouve fort obérée. L'ennemi ? c'est problématique. Nous avons trop souvent déjà vendu la peau de l'ours. M. P.-D. indique que « les sommes à réaliser pour donner, selon le nouveau projet, un maximum de

(1) « Tout était préparé dans la colonie allemande de Sancta-Catharina pour qu'un mouvement séparatiste éclatât sitôt le succès des armées de l'Empire. Le résultat de la bataille de la Marne vint apporter ensuite des conseils de sagesse », p. 230.

2.400 fr. qui permettrait aux survivants de la guerre de se retourner quand la paix sera conclue, viendrait par exemple « d'un impôt sur les revenus de guerre ». Mais n'entendez-vous pas déjà les clameurs des intéressés ? Veut-on nous amener la Révolution ? A côté de cela, on verrait avec plaisir sans doute taxer tous les profiteurs, les mercantis du front, comme des boutiquiers de notre connaissance qui écoulent à l'heure actuelle leurs vieux stocks en vendant les choses trente fois leur valeur (1). Mais tout cela est dans le temps et l'espace, et avant d'en venir au fait, il faudrait d'abord terminer la guerre, ce qu'on oublie, peut-être, un peu trop.

Dans un petit volume qui a été publié chez Plon : **M. Jonnart en Grèce et l'abdication de Constantin**, M. Raymond Recouly a curieusement raconté cette histoire d'hier et dont bien des détails sont encore ignorés. Il indique d'abord les diverses sottises de la diplomatie occidentale dans le pays, — dont on ferait sans doute un assez beau répertoire. C'était en Orient que pouvaient se produire, on le pensait, les événements décisifs de la guerre, le front de France ayant été stabilisé. Malgré cela, on ne voulut rien préparer, rien prévoir, — et c'est ce qu'il appelle assez justement « la politique de l'autruche». Enfin, quand on voulut agir près des Turcs, ce fut avec un retard de six mois, et l'action entreprise, aussi mal préparée qu'elle fut malheureusement conduite, se trouva en fin de compte un échec. On se laissa berner par les Bulgares et l'on empêcha même les Serbes d'agir contre eux lorsqu'il en était encore temps. La Roumanie intervint dans des conditions insuffisantes d'armement et fut écrasée. Resta la Grèce, où la politique des Etats de l'Entente fut aussi précaire, mais fut enfin rachetée par la déposition du roi Constantin et le secours apporté à Vénizélos.

Convaincu que nous ne nous déciderions jamais à agir contre lui, indique l'auteur, le monarque en était arrivé peu à peu à se déclarer notre adversaire : « L'Entente est beaucoup trop bête pour me traiter jamais durement », disait-il ; et, poussé par la reine sa femme, « le véritable homme du ménage », par intérêt et par calcul, il avait pris le parti de l'Allemagne. Les Etats qui auraient pu intervenir s'en abstinrent ; opposant les uns aux autres les représentants des Alliés, les trompant tous et cherchant surtout à s'affranchir de la tutelle de son ministre, Vénizélos, le roi Constantin s'orientait surtout vers un régime de pouvoir personnel et n'attendait qu'une victoire de l'Allemagne pour jeter enfin le masque. En attendant, il se refusait à participer à l'expédition des Dardanelles, comme

(1) Je me rappelle qu'au moment de l'expédition du Tonkin, des commerçants adroits fabriquaient pour les troupes, et même des colons, du sirop de groseille en délayant des pots de confiture et du cirage en écrasant des bananes pourries. Et c'étaient des gens encore scrupuleux.

le demandait l'Entente, si bien que Vénizélos qui voulait surtout marcher avec les alliés dut donner sa démission. Il fut réélu malgré la pression gouvernementale, mais resta quand même en dehors du gouvernement. Le roi, en somme, garda la neutralité, malgré une alliance qui devait l'obliger à prendre le parti contraire et à intervenir aux côtés de l'Entente. La mobilisation que décréta Vénizelos lorsqu'il reprit enfin le pouvoir ne servit que contre son parti. Il voulait secourir efficacement les Serbes, mais Constantin exigea sa démission. Les Etats de l'Entente, qui avaient voix au chapitre cependant, hésitaient toujours à intervenir. Le roi déclarait qu'il était décidé à dissoudre le Parlement autant de fois qu'il le faudrait pour faire prévaloir sa politique. Bientôt la Chambre fut dissoute. Les nouveaux ministres, choisis au gré du monarque, déclaraient qu'ils désarmeraient les troupes serbes et franco-britanniques de l'expédition de secours en Serbie qui se trouveraient traverser le territoire. Des forts furent même livrés aux Bulgares qui eurent toutes facilités pour envahir la Macédoine, et des régiments grecs se trouvèrent livrés à l'ennemi et déportés en Allemagne. La police d'Athènes, en même temps, saccageait les bureaux de rédaction des journaux vénizélistes ; on insultait les alliés dans les rues, au théâtre, et des manifestations grossières eurent lieu jusque devant les résidences des autorités françaises et anglaises. Une flotte fut enfin envoyée en Grèce et jeta l'ancre au Pirée ; mais on se contenta de négocier et, avec des adversaires tels que le roi Constantin et son entourage, les conditions de l'arrangement intervenu furent bientôt éludées. Le ministre Vénizélos dut s'échapper, gagner Salonique, où il constitua un gouvernement « d'attente ». Mais Constantin se prodigua derechef en manifestations dilatoires, tant que les choses provisoirement restèrent en l'état. L'amiral Dartige du Fournet, qui commandait la flotte, prit enfin le parti d'expulser d'Athènes les légations ennemies, qui travaillaient toujours la population. Il demanda ensuite la remise du matériel d'artillerie ; mais le parti hostile pris ses dispositions pour provoquer un conflit. L'amiral lui-même se trouva prisonnier, un moment ; une centaine de marins des compagnies de débarquement furent tués dans les bagarres qui se produisirent, tant qu'il fallut de nouveau parlementer, accepter les conditions du gouvernement grec, — tandis que dans la capitale le meurtre des Vénizélistes d'ailleurs continuait. C'était en somme un coup d'Etat.

La fin de cette affaire est mieux connue. Les Alliés furent assez longs à se décider, mais comprirent à la fin qu'il fallait agir. Ils délèguèrent M. Jonnart comme haut commissaire des puissances, et avec plein pouvoir pour agir. M. Raymond Recouly raconte longuement sa mission et la manière dont il sut arranger les choses. Il y eut cette fois un homme adroit et ferme pour tirer parti des circons-

tances. Le roi Constantin, déposé, dut s'exiler avec la famille royale ; on le conduisit poliment hors du territoire, malgré l'effervescence, les parlottes, cris et gesticulations de ses partisans, les manifestations d'une poignée de meneurs et les intrigues d'un successeur du baron Schenck. Son deuxième fils fut seulement mis à sa place. Il fallut travailler ensuite à l'apaisement ; mais quelques mesures énergiques suffirent. Vénizélos revenu, ce fut la réconciliation, — après un nettoyage qui semble avoir été plutôt nécessaire. La mission de M. Jonnart avait duré juste cinq semaines, et sa réussite amena enfin l'intervention de la Grèce aux côtés des Alliés.

Le petit volume de M. Raymond Recouly a donné des faits une relation intéressante. Il y a là un des chapitres les plus curieux de l'histoire contemporaine et qui méritait bien d'être signalé.

CHARLES MÉRKI.

## *A L'ÉTRANGER*

### Allemagne.

LE « FRONT INTÉRIEUR ». — Deux fois, en moins de trois semaines, les 18 juillet et 8 août, les troupes de l'Entente ont pénétré par surprise dans les lignes ennemies, bousculant les divisions du général Ludendorff et forçant le haut commandement allemand à ordonner une retraite précipitée. Comment ces deux défaites sensibles ont-elles été accueillies en Allemagne et par suite de quels subterfuges le gouvernement impérial est-il parvenu à faire croire au public que la bataille de la Marne a été une victoire et que celle de Picardie, échec passager, n'a en rien diminué la force combative des armées allemandes ?

La lecture des journaux permet de deviner entre les lignes que le choc a été rude et que la confiance aveugle du peuple allemand en la toute puissance de ses généraux a été mise à une rude épreuve. Il ne faut pas oublier dans quelles conditions s'est engagée la nouvelle campagne de France. Les Alliés allaient être châtiés de ne pas avoir consenti à adhérer au traité de Brest-Litovsk. Une « expédition de punition » devait nous contraindre en peu de mois à accepter les conditions de l'Allemagne et, dès l'automne, la paix serait signée. L'offensive sur le front anglais, le 21 mars, l'attaque du Chemin des Dames, le 27 mai, procurèrent des avantages sérieux à nos adversaires. Déjà l'on croyait à Berlin qu'il ne restait plus qu'à se partager nos dépouilles. La concupiscence allemande poussait des grognements de satisfaction et le 13 juillet, quand le Reichstag partit en congé, le chancelier lui fit savoir confidentiellement qu'au moment de la rentrée de septembre tout serait terminé.

Deux jours plus tard, l'attaque sur Reims était manquée. Les courtiers de nouvelles auraient dès ce moment pu prévenir l'opinion allemande qu'il serait temps de déchanter. Mais il fallait, à tout prix, maintenir la confiance. L'invincibilité de l'armée allemande est un dogme et malheur aux pessimistes qui osent le mettre en doute. Il semble pourtant bien qu'au cours de ces dernières semaines et par suite de l'insuffisance de nourriture, le moral de l'arrière avait considérablement baissé. Les articles publiés à l'occasion du quatrième anniversaire de la guerre, rédigés presque tous sur un petit ton plaintif, en fournissaient une preuve évidente. La *Gazette de Cologne* (30 juillet) intitulait le sien : « Notre front intérieur ». Ne nous arrêtons pas à l'impropriété du terme. L'organe du gouvernement, après avoir affirmé que « le front extérieur » est inébranlable « comme un rocher », accusait les Allemands de l'intérieur de ne pas de s'abriter « ce mur d'acier qui au dehors nous protège ».

Nous avons remarqué, au cours de la guerre, qu'il nous a fallu entreprendre la lutte non seulement avec six grandes puissances et une infinité de petits Etats, mais encore avec notre faiblesse politique intérieure, avec l'absence d'un *caractère national* solidement établi. Car c'est cela qui manque chez nous ; la guerre aurait dû nous l'apporter, nous l'imposer par sa dure école, pour en faire une arme indispensable. Jusqu'à présent notre front intérieur a toujours présenté de nombreuses lacunes. C'est à croire qu'il nous manque quelque chose comme un ciment spirituel, ce ciment qui, chez les autres, créait une solidarité inébranlable, malgré les coups que signifiaient pour eux nos victoires depuis quatre ans.

La *Gazette de Cologne* exagère. Le moral allemand a assez bien tenu jusqu'à présent, grâce à un bourrage de crâne particulièrement bien fait et surtout parce que les dirigeants se sont appliqués à brouiller les esprits. Maintenant que les affaires vont moins bien, il s'agit simplement de perfectionner encore le système qui depuis quatre ans a si bien réussi. Grâce à la complicité des innombrables scribes que les entrepreneurs de la guerre ont intéressés à la réussite de leurs combinaisons, la curiosité du public a été nourrie de renseignements contradictoires, de telle sorte qu'en fin de compte, le peuple allemand, incapable de démêler la vérité dans le fatras des informations truquées, devait se résigner à accepter les vérités officielles telles que les débitent l'agence Wolff et les communiqués de l'état-major.

Peu importe qu'on se trompe en route. Dans le *Berliner Tageblatt* du 17 juillet, le général von Ardenne écrivait gravement, à propos de l'offensive allemande du 15 : « Les intentions du haut commandement allemand étaient enveloppées de ténèbres. » Et, le public ayant montré au cours des jours précédents quelque impatience de l'inactivité des troupes impériales, il ajoutait gravement :

« L'armée d'invasion allemande ressemblait à un lion au repos qui ne veut pas se laisser déranger par des taquineries. » Et pour conclure : « La victoire n'est pas encore complète, mais la patrie allemande a le droit d'espérer qu'elle le sera. » Le 19, le même critique militaire parle avec orgueil du « nouveau coin » que les armées allemandes ont enfoncé dans les lignes ennemies. Dans la *Gazette de Cologne* du 17, le professeur G. Wegener, qui se trouve sur place, annonçait « une nouvelle grande action de combat ».

Comment concilier ces nouvelles, qui semblaient faire prévoir une victoire prochaine, avec la façon dont fut accueillie la contre-offensive française du 18? M. Eugène Kalkschmidt, également correspondant du front, écrivait dans la *Gazette de Francfort* du 20 juillet : « Le commandement s'attendait à la contre-offensive de l'ennemi. » La lendemain une note Wolff généralisait : « La contre-offensive que nous attendions depuis longtemps. » Cette affirmation semblait cependant si audacieuse que, le 28, le correspondant berlinois de la *Gazette de Francfort* croyait devoir la corriger : « Dans la manière de son exécution elle (la contre-offensive) fut cependant une surprise. » De fait, la brillante opération des armées Mangin et Degouttes avait complètement pris au dépourvu le armées du Kronprinz. Il ne s'agissait plus maintenant que d'en diminuer l'importance et de faire croire au public allemand que l'ennemi, après avoir échoué dans son dessein de percer, usait inutilement ses forces contre les divisions allemandes.

La *Gazette de Francfort*, dans une article de fond du 21 juillet, développait le thème qu'avec cette contre-offensive « Foch joue sur une seule carte tout ce qui lui reste ». Puis elle concluait :

L'attaque de Foch, la nouvelle défaite sanglante de ses réserves, pourrait devenir *l'étape la plus importante* d'une campagne victorieuse allemande. C'est là le nœud de la situation.

Mais il fallait trouver de nouveaux arguments pour expliquer le repli des lignes allemandes. Le 20 juillet avait déjà paru une note Wolff qui figurera à la place d'honneur dans les annales de la guerre. Elle s'efforçait d'expliquer dans un style pompeux et embrouillé que l'abandon de la rive gauche de la Marne ne pouvait être que l'équivalent d'une grande victoire :

L'exécution brillante du nouveau changement de rive, sur le large fleuve, qui s'est faite sans que l'ennemi s'en aperçût, représente un exploit de premier ordre de la part du commandement et des troupes allemandes.

Comme la retraite s'accentuait, il fallait trouver d'autres arguments. Le 25 juillet, le général von Ardenne écrivait dans le *Berliner Tageblatt* :

Cette concentration équivaut à un raccourcissement du front. Ce genre

d'opération a déjà fait ses preuves sous forme de coups heureux, point de départ de futurs gros succès.

Le *Vorwaerts* lui-même (30 juillet) parle d'un affaiblissement des forces ennemies et d'un renforcement du front allemand. La ligne allemande semblait se stabiliser sur le front de Fère-en-Tardenois et tous les journaux, développant le même thème, affirmaient que la semaine écoulée avait été, somme toute, une semaine heureuse. On était alors persuadé que l'important point de Soissons resterait aux mains de Ludendorff. « Pendant un certain temps Soissons a été en danger », écrivait Hlegeler dans le *Berliner Tageblatt* du 1er août et Wegener dans la *Gazette de Cologne* disait la même chose, à peu près dans les mêmes termes.

Le professeur Paul Clemen, dont la fâcheuse activité depuis la guerre est suffisamment connue, faisait paraître dans le *Berliner Tageblatt* du 1er août une longue étude sur les Monuments artistiques de Soissons, où l'on pouvait lire :

Les grands monuments que la ville abritait dans ses murs étaient parmi les choses les plus belles et les plus parfaites que le gothique français ait offertes au monde entier. C'est pourquoi, avec les Français, nous devons porter le deuil de ce monde de beautés choisies. Mais on va se poser la question inquiétante : *dans quel état pourrons-nous rendre un jour la ville, au moment de la paix* ? A l'adversaire de ne pas achever la destruction, à lui de ménager sa précieuse propriété.

Nous n'avons pas attendu la paix, car dès le lendemain de cette publication, les soldats du général Mangin reprenaient Soissons, ce qui faisait dire à la *Gazette du Rhin et de Westphalie* le 5 août : « Rien ne justifiait au point de vue stratégique la nécessité de conserver Soissons. »

Et le même journal ajoutait :

Les raisons de la retraite ordonnée par notre état-major échappent pour le moment au public et ne peuvent pas, par suite, être discutées. En tout cas, nos chefs espèrent améliorer encore la situation tactique pour la décision provisoire qui semble cherchée par le général Foch. Hindenburg aussi désire une décision prochaine et définitive ; il a les moyens pour y arriver, mais il ne le peut que dans une guerre de mouvement.

Dans le *Berliner Tageblatt*, où passent parfois des lueurs de raison, on trouve cette réflexion :

Avant les derniers combats, on put lire dans la presse allemande bien des choses malheureusement fort différentes du contenu objectif de nos communiqués. Espérons que personne n'a rassemblé ces divagations où s'exprime la fantaisie désordonnée de farouches stratèges en pantoufles.

Mais c'est à la *Strassburger Post*, organe du gouvernement impérial d'Alsace-Lorraine, qu'il appartenait de donner une forme défini-

tive aux vérités de l'état-major allemand. Sous le titre « la bataille défensive gagnée », elle écrivait le 5 :

Les opérations de juillet se divisent en deux parties : l'attaque allemande de Soissons et de Reims, qui pour des raisons imprévues, ne réussit qu'en partie, et l'essai de percée de l'ennemi qui amena notre état-major à une retraite stratégique et à l'établissement de nouvelles positions au nord de l'Aisne et de la Vesle.

La bataille défensive, au cours de laquelle l'ennemi ne réussit pas à nous imposer sa volonté, peut, par suite, être considérée comme gagnée.

Il était cependant assez difficile de refaire, à propos de l'affaire du 8 août, les mêmes tours de passe-passe. La presse allemande, qui pendant un mois avait répété que l'Entente usait ses dernières réserves et qui osa parler, sans sourire, des « sanglants échecs du maréchal Foch », essaya cependant de faire croire que cette diversion serait sans influence sur la marche générale des opérations. Par un malencontreux hasard la *Gazette de Francfort* écrivait encore le 9, dans un article de fond :

Nous autres Allemands, nous ne considérons nullement la campagne offensive de Hindenburg et de Ludendorff comme terminée ; nos deux chefs, dans les conversations publiées récemment, ont au contraire affirmé, avec confiance, qu'ils ont toujours fermement en vue la réalisation de leur but.

Le lendemain, quand la nouvelle attaque anglo-française fut connue en Allemagne, il fallut bien se rendre à l'évidence. Alors (n° du 10 août, matin) la *Gazette de Francfort* de jurer ses grands dieux « qu'elle l'avait toujours dit », que toutes les réserves de Foch n'étaient pas encore entrées en ligne et qu'il restait au maréchal Douglas Haig des divisions d'attaque. « Il faut supposer, ajoutait-elle, que cet assaut sur un front de 25 km., à l'est et au sud-est d'Amiens, n'a, lui aussi, qu'un caractère défensif. » On voit que la presse allemande ne brille pas précisément par la logique de ses déductions.

Il faut croire cependant que le public allemand se montra beaucoup moins rassuré que ses journaux. L'impression produite par la défaite allemande fut formidable et la presse essaya assez maladroitement de remonter la volonté fléchissant. La *Gazette populaire de Cologne* (catholique) du 11, se demandant si « le drapeau du moral allemand est en berne », écrivait :

Hier, à Cologne, c'était jour de fête pour les esprits faibles. La tête penchée, ils chuchotaient à voix basse, avec des gestes pleins d'importance, cherchaient à démontrer à leurs auditeurs bénévoles et encore plus à ceux qui résistaient qu'ils « l'avaient cependant toujours dit ». Le visage soucieux, ils en rencontraient d'autres qui sont loin de vouloir « flancher », mais qui cependant sont portés à voir les choses en noir. Ils échangeaient de sombres prévisions pour l'avenir. Ils se séparaient disant enfin : « Nous

verrons demain. » L'espoir et la crainte luttaient chez eux, à qui l'emporterait.

Le journal concluait en invitant ses compatriotes à avoir confiance en Hindenburg et en Ludendorff « qui ne dorment pas » et dans les soldats allemands qui répareront ce que leurs camarades maintenant prisonniers n'ont pu empêcher.

Le *Vorwaerts*, du 10 août, dans un article intitulé : « Un point critique », disait :

Personne ne peut contester que le peuple allemand, dès le premier mois de la cinquième année de guerre, a de graves inquiétudes. Ni à l'est où il faut s'attendre à voir le trouble augmenter d'une façon qui dépasse toute prévision, ni à l'ouest ne se réalisent les brillantes promesses de ceux qui voulaient conduire le peuple allemand à travers la guerre, comme un enfant inconscient auquel on sert pour le tranquilliser la formule stéréotypée : Tout va de façon parfaite.

La *Morgenpost* de Berlin, de son côté, met en garde la population de la capitale contre les bruits tendancieux qui ne cessent de circuler et qui constituent, dans les circonstances présentes, « un véritable crime contre la patrie ». D'autre part, l'effervescence paraît augmenter parmi les classes ouvrières et le gouvernement aurait invité les journaux socialistes à intervenir pour mettre en garde le prolétariat contre la catastrophe que pourrait entraîner un ébranlement moral de l'arrière. C'est ainsi que l'*Internationale Korrespondenz* croit devoir exhorter les Allemands à ne pas perdre courage :

Nous n'avons aucune raison de baisser la tête, nous avons traversé d'autres périodes critiques plus dangereuses encore, lorsque par exemple l'Angleterre était aux portes de Constantinople et les Russes à celles de Lemberg. Hindenburg et Ludendorff ont montré une douzaine de fois qu'ils sont des généraux pleins de ressources et capables de donner un cours favorable aux événements.

Nous ne devons pas oublier que le chemin de la paix, aujourd'hui comme il y a quatre ans, passe seulement par la victoire allemande ; il est fou celui qui croit que nous pourrions nous rapprocher de la paix par la victoire des Alliés.

A l'autre extrémité de l'échiquier politique on retrouve la même note. La pangermaniste *Gazette du Rhin et de Westphalie* écrit le 11 :

Les événements à l'Ouest ont pris une tournure critique. Les nouvelles du front ont déprimé malheureusement beaucoup de gens, mais Hindenburg et Ludendorff empêcheront de nouveaux succès anglo-français. Déjà, après ces trois journées d'une offensive terrible, l'ennemi n'a pu atteindre son objectif, qui était de percer nos lignes. L'équilibre des forces est déjà rétabli.

A relire ces extraits de journaux, nous pouvons nous convaincre

que, pendant quelques jours, en Allemagne « le front de l'intérieur » était complètement disloqué. Mais le peuple allemand s'est peu à peu remis de sa frayeur. Il n'a jamais été très clairvoyant. Depuis quatre ans de guerre la censure lui a fait perdre l'habitude de raisonner en public. On met du baume sur ses plaies en lui rappelant sans cesse que la guerre se fait en dehors du pays et qu'il n'a pas à craindre les horreurs de l'invasion que les armées allemandes sont allées porter en France. Il ne se doute que très vaguement des tribulations qui l'attendent encore. Laissons-le à sa fragile quiétude. Il croit avoir échappé au péril russe. Nos alliés d'Amérique lui montreront bientôt qu'il s'est réjoui trop vite.

HENRI ALBERT.

§

## Autriche-Hongrie.

LE PROCÈS DE L'AUTRICHE-HONGRIE. — Chaque fois que la Chambre de Vienne se réunit apparaît la décrépitude de l'empire danubien. On s'explique donc que les ministres de Charles Ier hésitent à convoquer un parlement qui donne aux yeux du monde un spectacle aussi peu réjouissant pour l'avenir du trône des Habsbourgs. Seidler, maintenu à la présidence du Conseil malgré une démission réitérée, a longtemps balancé entre deux voies également dangereuses : appliquer l'art. 14 de la constitution qui permet de gouverner sans le parlement, ou bien convoquer ce parlement où il était sûr de ne trouver aucune majorité. Le retour à l'absolutisme après la défaite de la Piave, au moment où, à Pilsen et à Pardubice, la troupe tuait des femmes et des enfants affamés qui réclamaient du pain, où, partout, dans les villes, des gens meurent d'inanition dans les rues, a semblé à Seidler par trop périlleux. Il songea donc à réunir la Chambre. Il fallait d'abord y trouver une majorité. Où la chercher? Les nationalistes qui peuplent cet Etat bigarré ont des revendications inconciliables. Les Tchèques, les Yougoslaves, les Polonais, bref tous ceux qui forment la majorité, en ont assez de subir le joug des Allemands. Les Allemands, qui toujours ont été privilégiés, trouvent que leur situation n'est pas suffisante. Ils veulent être tout. C'est, du moins, la prétention qu'ils ont affichée en toute circonstance et que, le 16 juin, les délégués au congrès allemand de Vienne répétaient encore. « Ou l'Autriche sera allemande, ou elle ne sera pas », disait, aux applaudissements de ses congénères, M. Egger, député à la Diète de Laybach. « Les intérêts de notre Etat (autrichien), ajoutait un autre député, M. Mataja, et les intérêts du peuple allemand sont inséparables.... L'Etat ne saurait vivre s'il ne subit l'influence politique des Allemands et si les Allemands ne sont pas ses chefs. »

Seidler, tout en cherchant à satisfaire les ambitions germaniques,

aurait bien voulu pourtant ne point s'aliéner toutes les autres nationalités de façon à pouvoir y trouver une majorité quelconque. Avant donc de réunir la Chambre, il tint de nombreuses conférences, même nocturnes, avec les chefs de parti. Il se dépensa en pure perte et ne put même gagner les Polonais jusqu'ici fidèles. La Chambre rouvrit donc ses portes le 16 juillet sans que Seidler eût réussi à y trouver un appui. Elle les rouvrit dans un moment fort critique. Le comte Burian, ministre des Affaires étrangères de la double Monarchie, venait de publier un « discours » — reproduit par la presse française — qui ne laissait aucun doute sur la politique germanisante de Vienne et de Budapest. Le chancelier austro-hongrois y parle du désir de paix de son gouvernement, mais en même temps il vante « l'élargissement » de l'alliance avec l'Allemagne. « Lorsque, écrit le 16 juillet l'*Arbeiter Zeitung*, le comte Burian assure à ce sujet que la politique d'union des deux empires est en parfaite harmonie « avec les vœux des masses prépondérantes de leurs peuples », nous ne discuterons pas cette assertion en ce qui concerne les Allemands et les Magyars, mais Monsieur le Ministre n'a-t-il donc jamais eu entre les mains une statistique des nationalités d'Autriche? » D'autre part, le comte Burian est accusé par le journal socialiste viennois de ne formuler aucune offre susceptible de marquer un désir de conciliation. Quelque temps auparavant, d'ailleurs, le comte Czernin, son prédécesseur, avait également publié un « mémoire » d'allure aussi germano-magyare prétendant que l'Allemagne avait besoin des Balkans comme de poumons.

Seidler ne pouvait se montrer moins germanophile que ses collègues Burian et Czernin. Son premier discours à la Chambre consista donc à déclarer que, dans cette douce Autriche, toutes les nationalités doivent vivre sur le pied de la plus parfaite égalité, mais que les Allemands doivent y être les maîtres. C'est exactement ce qu'avaient demandé les Allemands du congrès de Vienne.

Les paroles de Seidler ouvraient le procès de l'Autriche. « Les déclarations du président du Conseil, lui répondit le socialiste tchèque Tusar, sont une complète capitulation devant Ludendorff et Hindenburg... Les Tchèques sont un peuple petit, mais robuste, qui sait ce qu'il veut. Nous ne disposons pas aujourd'hui des mitrailleuses et de l'armée pour faire la révolution. Nous ne pouvons nous défendre qu'en faisant appel à notre bon droit et au monde civilisé. Pourtant nous ne craignons pas l'avenir, car nous savons fort bien qu'un peuple brave et travailleur ne peut périr. Dans notre peuple tout le monde s'accorde à reconnaître que cette grande guerre ne peut pas se terminer par la victoire de l'impérialisme et du despotisme. » Comme les députés allemands crient : « Mais par la victoire de l'Etat tchécoslovaque », l'orateur tchèque ajoute : « Cette guerre se ter-

minera non seulement par la création de l'Etat tchécoslovaque, mais aussi par la victoire des idées démocratiques dans le monde entier et par la défaite du militarisme et du despotisme. »

Au nom des Yougoslaves, le député Slovène Verstovšek s'est élevé contre les mesures prises par Seidler et son gouvernement à l'égard des Serbes, Croates et Slovènes. Malgré tout, les Yougoslaves restent fidèles à leur programme. « C'est un plaisir, dit le député, de voir à quel point augmente de jour en jour l'enthousiasme pour notre Yougoslavie que désirent également nos vieillards, nos hommes mûrs et nos jeunes gens... C'est ce mouvement qui nous conduira à la Yougoslavie que nous souhaitons de toute notre énergie et à laquelle nous ne renoncerons jamais. »

Enfin, bien que le député allemand Waldner eût déclaré que ses congénères considèrent comme impossible une réforme de la Constitution autrichienne, parce qu' « une fédéralisation des Etats ou un Etat fédératif ne signifierait que le démembrement de l'Autriche », laquelle doit rester la servante de l'Allemagne, les social-démocrates allemands Seitz, Seliger et autres déposèrent une motion qui est une condamnation de l'Autriche. « Dans les pays ennemis, dit ce document, la plus grande partie de la population est convaincue que l'Autriche ne peut subsister que comme prison de ses nations et qu'elle constituera toujours en Europe un obstacle à la liberté des peuples et sera le foyer d'un danger de guerre toujours renouvelé. C'est pourquoi la guerre doit continuer jusqu'à la destruction de l'Autriche... » Les social-démocrates demandent donc ce que refusent non seulement les autres Allemands, mais toutes les autres nationalités : la fédéralisation de l'Autriche. Cette motion montrait cependant à Seidler qu'il ne pourrait compter sur aucune majorité.

Il s'en aperçut mieux encore lorsque les Tchèques déposèrent une motion demandant la mise en accusation du président du Conseil et du ministre de l'Intérieur, qu'ils accusaient d'avoir violé la constitution en divisant arbitrairement la Bohême en régions nationales. Pour soutenir cette motion, le député Stransky prononça, le 22 juillet, un discours des plus violents contre l'Autriche, cet « Etat sans patriotes et sans patriotisme, cet Etat formé par la réunion de huit irrédentismes, non compris celui des Allemands ». Parlant de l'armée tchécoslovaque, de l'armée polonaise et des légions yougoslaves qui combattent dans les rangs de l'Entente, Stransky s'est écrié : « Si ces brigades tchécoslovaques combattent aujourd'hui contre l'Autriche, cela ne prouve qu'une chose, c'est que cette Autriche est plus pourrie que le Danemark de Shakespeare. Quel autre Etat, en effet, a des transfuges? Vous reprochez toujours à l'Angleterre ses Irlandais. Avez-vous entendu dire qu'il y ait quelque part des légions irlandaises? Avez-vous entendu dire qu'il y ait chez nous, dans les

Empires Centraux, des légions françaises ou qu'il y ait eu, pendant la guerre avec la Russie, des légions russes? La Turquie elle-même, Messieurs, n'a pas de légions chez ses ennemis. Il doit donc y avoir une cause profonde pour qu'il y ait dans les rangs des ennemis de l'Autriche des légions tchèques, polonaises et yougoslaves. » La motion des Tchèques contre Seidler fut, comme le député Stransky l'avait lui-même prévu, repoussée, mais Seidler n'en était pas moins condamné. Il dut donner sa démission qui, cette fois, fut acceptée par l'empereur.

Charles Ier se vit fort embarrassé pour lui trouver un successeur. Après quelques tâtonnements, il mit la main sur un insignifiant ancien ministre de l'Instruction publique, le baron Hussarek von Heinlein, qui a toutes les chances d'être un bon « Autrichien », puisqu'il est né en Hongrie d'une famille allemande d'origine slave. Le nouveau président du Conseil n'avait pas besoin de formuler un programme, car la façon dont il constitua son cabinet où, sauf les deux Polonais — qu'il remplaça par deux autres, — il conserva tous les ministres de son prédécesseur, montrait assez clairement qu'il suivrait les traces de von Seidler. Il fit néanmoins aux Polonais les concessions — verbales —exigées par la nécessité de faire voter le budget provisoire pour six mois. Il réussit à obtenir ainsi, le 26 juillet, une majorité de 19 voix. C'est tout ce qu'il pourra faire, et la *Frankfurter Zeitung* elle-même ne se fait pas d'illusions.« Pas plus que ses prédécesseurs, écrivait-elle le 24 juillet, M. von Hussarek ne pourra rien réaliser de définitif ni parvenir à une réforme organique de l'Etat. » Et le journal de Francfort ajoutait mélancoliquement : « L'illusion qui régnait pendant les premières années de la guerre, et qui faisait croire que l'ordre public pourrait être « octroyé » d'en haut, s'est aujourd'hui définitivement évanouie. On ne pourra, d'ailleurs, arriver à une entente entre les peuples de l'Autriche que si les Tchèques et les Yougoslaves abandonnent leurs prétentions de créer des Etats particuliers, et ces prétentions ne disparaîtront que lorsque tout espoir de les réaliser aura disparu. » Il convient d'ajouter cependant qu'une partie des Polonais, le parti démocratique dirigé par le député Glombinski, s'est joint aux Tchèques et aux Yougoslaves. Fort de l'opinion publique, ce parti exige que les gouvernements de l'Autriche admettent sincèrement les principes de droit et de liberté des peuples ainsi que le droit des nations à disposer de leur sort.

De tous côtés on fait ainsi le procès de l'Autriche-Hongrie, dont la décrépitude n'est plus niable. A part une poignée d'Allemands et de Magyars, l'empereur-roi n'a plus de sujets Il lui restait une armée, que son grand-oncle François-Joseph avait mise au service des ambitions germaniques. Qu'en reste-t-il? Les journaux de Bohême et ceux des régions yougoslaves, comme la *Bosnische Post* (14 juin),

le *Slovenec* (10 juin) ou la *Hrvatska Drzava* (28 juin), nous apprennent que des bandes de déserteurs armés se sont formées partout et sabotent l'organisation intérieure, tandis qu'un communiqué officiel de l'état-major autrichien nous annonçait, le 28 juillet, que sur le front d'Italie les troupes tchécoslovaques et yougoslaves favorisent par tous les moyens la victoire de l'Entente. Sur quoi pourra donc s'appuyer, pour triompher, un gouvernement qui entend, à tout prix, assurer la suprématie germanique? Peut-être le temps n'est-il pas éloigné où les menaces de révolution du député tchèque Tusar, renouvelées le 27 juillet par les *Národní Listy*, le grand quotidien de Prague, se réaliseront. A moins que l'Entente ne se laisse prendre à la diplomatie cauteleuse des Habsbourgs qui, après les dernières défaites allemandes, ne manquera pas de réitérer ses avances pacifiques.

JULES CHOPIN.

§

## Belgique.

LA RÉUNION DES PARLEMENTAIRES. — Depuis ma dernière chronique, une réunion de nos parlementaires, la première depuis l'exil, s'est tenue au Havre. La session s'est ouverte le jour de notre fête nationale et a duré plusieurs jours. Le public n'a pas été admis et seuls, des communiqués officiels et des notes officieuses nous ont renseignés sur ce qui s'y est passé.

Il ne pouvait pas en être autrement et ce huis clos s'imposait. Les députés et les sénateurs qui ont quitté la Belgique pour se fixer dans les pays alliés ou neutres forment une minorité qui ne pouvait, d'après notre Constitution, prendre des décisions régulières. L'ex-premier ministre, M. de Broqueville, avait longtemps retardé cette réunion. Je crois que ce fut une erreur de sa part. De l'échange de vues entre nos parlementaires en exil et le gouvernement de M. Cooreman, il n'est rien sorti que d'utile au pays et à l'union entre les partis.

Pourquoi faire acte d'hostilité systématique contre le gouvernement ? Les oppositions libérale et socialiste possèdent dans les directives de la politique générale une part très importante, presque prépondérante. C'est le leader libéral, M. Paul Hymans, qui dirige les affaires étrangères. C'est M. Vandervelde, le leader socialiste, qui assume la responsabilité de l'intendance civile et militaire; c'est un autre socialiste, M. Brunet, qui s'occupe du problème si important du ravitaillement de la Belgique envahie. Quant au portefeuille de la guerre, il est entre les mains d'un soldat brave et savant, le lieutenant général de Ceuninck, connu pour ses tendances libérales. A moins d'être de mauvaise foi, on ne saurait reprocher à la majorité catholique de ne donner aux oppositions que des satisfactions platoniques.

Mais ce gouvernement, composé dans un esprit de loyal éclectisme, ne peut constitutionnellement accepter d'autre contrôle que celui du Parlement belge, représenté par plus de la moitié des sénateurs et des députés; il n'a pas à se soumettre à la tutelle de parlementaires isolés. De son action, il devra des comptes détaillés aux élus du pays, quand il pourra les rejoindre après la libération du pays. C'est également d'accord avec les parlementaires demeurés, qui ont vécu et souffert sous le joug allemand, qui connaissent directement les désastres de l'occupation, que devront être fixées les lignes générales de la politique nationale d'après guerre. En attendant, le gouvernement ne peut qu'agir sous sa propre responsabilité, au mieux de ce qu'il tient pour le bien national, sans s'embarrasser de considérations d'à-côté. C'est là une vérité essentielle de notre droit public. Seulement, il y a la manière de la concevoir et de l'appliquer. Avec ce tact inné qui lui concilia tant de sympathies du temps où il présidait la Chambre des représentants, notre premier ministre actuel, M. Cooreman, a su parfaitement concilier les prérogatives gouvernementales avec le souci de ne pas irriter les susceptibilités des parlementaires exilés. Il a accepté de causer avec eux, lui et son gouvernement, simplement, loyalement, en compatriotes qui s'estiment et sont également soucieux du bien national; de les renseigner sur les principales initiatives du pouvoir exécutif; de discuter avec eux le plan d'ensemble de la politique de restauration qu'il compte proposer à la Belgique de demain, mais en stipulant très nettement que c'était là un acte bénévole du gouvernement et qui réservait entièrement son autorité.

Les situations respectives ainsi nettement délimitées, tout s'est passé pour le mieux. Les pêcheurs en eau trouble, les petits manigancurs sournois de l'activisme flamingant ou wallingant s'attendaient à du grabuge. Ils ont été frustrés dans leur espoir. Tout d'abord, cette réunion officieuse a été l'occasion d'une manifestation unanime en faveur de l'unité nationale et de la monarchie, incarnation de cette unité. Tous les députés et sénateurs présents, socialistes, démocrates y compris, ont voté une adresse de félicitations au roi Albert, de dévouement indéfectible à sa personne et à la famille royale.

C'est un signe des temps, du besoin de continuité et de stabilité ressenti par tous les Belges que ce ralliement au principe royal et à l'ordre dynastique d'hommes qui, jusqu'à présent, n'avaient pas cessé de faire profession de foi républicaine.

Sur la question de la division administrative que rêvent certains personnages suspects qui auront à s'expliquer devant les tribunaux belges, s'ils osent rentrer au pays après la victoire, le roi a eu l'occasion de faire connaître sa pensée : il n'entend pas laisser dé-

truire une unité forgée par les siècles et régner sur une nation divisée.

Ce sentiment royal, la réunion des parlementaires en exil l'a traduit excellemment par un ordre du jour de flétrissure contre les menées divisionnistes.

Si M. Camille Huysmans, député de Bruxelles, chef flamand et secrétaire du bureau socialiste international, avait pu assister à cette réunion, nul doute que son vote eût été acquis à la flétrissure des activistes. C'est une justice que nous devons lui rendre, nous qui avons si souvent critiqué son attitude sur le terrain international : dès la première heure, M. Camille Huysmans s'est prononcé sans ambages contre la séparation administrative. Non seulement il sait que cette séparation aurait pour résultat la dissolution de la Belgique, mais encore est-il renseigné sur la personnalité des activistes flamands et wallons; il n'ignore pas qu'ils sont à la fois ignorants, stupides et suspects, qu'ils manquent de sens moral autant que de sens politique.

Seulement, M. Camille Huysmans n'a pas assisté à la réunion. Ce n'est pas la faute de notre gouvernement qui lui avait envoyé tous les papiers nécessaires pour se rendre au Havre. Mais à Folkestone, les marins anglais n'ont pas voulu l'embarquer ; un équipage belge auquel il s'est ensuite adressé lui a opposé le même refus. Les prolétaires de la marine alliée et de la marine belge n'aiment pas les citoyens qui causent avec les Allemands. Mais je crois bien que voilà la première grève qui n'ait pas été selon le goût de M. le député socialiste!

J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec plusieurs députés d'extrême gauche qui avaient pris part aux délibérations du Havre ; ils en avaient emporté la meilleure impression. Une excellente besogne a été accomplie dans l'exil. L'effort de guerre a été considérable et notre armée n'a jamais cessé d'être à la hauteur de sa tâche. Une tâche hérissée de difficultés sur un des terrains les plus ingrats de la grande guerre. A ceux que notre effort guerrier intéresserait particulièrement, qu'il me soit permis de signaler en passant l'ouvrage pénétrant que vient de lui consacrer M. Henri Malo, sous le titre : *En Belgique*, *La Zone de l'Avant*. Mais parallèlement à la guerre européenne, nous avons poursuivi une guerre coloniale victorieuse en Afrique et nos troupes occupent le Congo allemand, cependant que nous trouvions la possibilité d'envoyer au secours de la Russie, où elles se sont couvertes de gloire, de valeureuses équipes d'automitrailleuses. Les bolcheviks, comme on sait, ont singulièrement récomposé notre concours !

Nous avons constitué un *Lloyd belge* et possédons une marine marchande dont le développement méthodique nous permettra de

nous passer du fret allemand ; notre comité de reconstitution économique s'est livré à des travaux importants et approfondis dont notre pays ne manquera pas de tirer profit. Le bilan de cette activité multiforme a très favorablement impressionné nos parlementaires.

Il va de soi que, politiciens, ils n'ont pas donné leur approbation sans réserve à toutes les initiatives du gouvernement. En matière linguistique, sur la politique d'après-guerre, les avis sont partagés, mais l'accord unanime s'est fait sur la nécessité d'attendre le retour au pays pour adopter telle ou telle solution. Les absents auront surtout voix au chapitre ; on leur réservera dans chaque commission spéciale les deux tiers des sièges. Les parlementaires exilés n'entendent se livrer qu'à un travail préparatoire, dont l'acceptation ou le rejet dépendra de leurs collègues actuellement sous le joug. Pour ce qui concerne la question des langues, l'opinion des députés et des sénateurs restés en Belgique n'est pas douteuse ; ce sont eux qui ont eu le courage de se réunir clandestinement, de braver les pires représailles, pour rédiger la lettre collective requérant du Procureur général, au nom de la souveraineté populaire belge, l'arrestation des traîtres de l'activisme. Nos parlementaires exilés partagent cette manière de voir : pas de séparation administrative, tel est leur mot d'ordre. J'ai déjà dit que l'obligation répugnait aux mœurs belges qu'il importe de ne pas contrarier ; les flamands qui composaient la majorité de l'assemblée du Havre paraissent avoir renoncé, du moins dans leur très grande majorité, à imposer l'enseignement de leur langue et, s'il faut en croire la *Nation belge*, généralement très exactement renseignée, la commission linguistique s'est prononcée par 9 voix contre 2 en faveur de la liberté pour le père de famille de faire apprendre à ses enfants nos deux langues nationales ou l'une des deux, à son choix. Il n'en restera pas moins que dans le pays flamand et dans le pays wallon, cela va de soi, les fonctions publiques ne seront confiées qu'à ceux qui parleront la langue de leurs administrés ou de leurs justiciables. Au fond, la situation de fait ne sera pas modifiée ; est une question de bon sens et de doigté : un idiome qui ressemble beaucoup à l'alsacien est parlé couramment dans plusieurs cantons de notre province du Luxembourg ; il n'est pas reconnu officiellement, ce qui n'empêche qu'aucune nomination de juge de paix, d'instituteur, de commissaire d'arrondissement n'y est faite en faveur d'hommes hors d'état de se faire comprendre de la population. Par extension, il serait ridicule d'obliger les Wallons à une administration flamande et de soumettre les flamands à des fonctionnaires qui n'auraient pas voulu apprendre à parler et à lire le flamand.

A moins de se complaire par tempérament aux querelles byzantines ou de chercher à en tirer personnellement parti, c'est cette solution si simple, si libérale qui prévaudra à notre retour en Belgi-

que. Les séparatistes ont trop servi les intérêts allemands, ils ont menacé d'une manière trop directe notre unité nationale pour qu'après la Victoire, leur voix ne soit pas rapidement étouffée.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

## Finlande.

LE TRAITÉ DE COMMERCE AVEC L'ALLEMAGNE. — Les principales critiques qu'a soulevées le traité provisoire de commerce conclu entre l'Allemagne et la Finlande, et qui doit être valable jusqu'à 1920, ont été formulées par le député A. Lagerlöf dans un discours prononcé à la Diète, le 29 mai, dont voici les passages essentiels :

Selon le traité, d'une part, l'Allemagne et la Finlande se reconnaissent mutuellement comme nation la plus favorisée ; d'autre part, les deux pays s'accordent réciproquement les mêmes avantages. Mais des principes, exacts en forme, on s'est écarté en fait, et je ne suis pas persuadé que toutes les exceptions soient nécessaires, ni même utiles, pour l'Allemagne, bien qu'elles soient nuisibles pour la Finlande. Ainsi, le paragraphe 1 de l'article 2 stipule que les sujets des deux pays contractants doivent, en vue d'exercer le commerce et l'industrie, jouir mutuellement des mêmes droits et privilèges que les propres habitants du pays, et le paragraphe 2 du même article, qu'ils doivent avoir le même droit d'acquérir, de posséder et de gérer toute propriété mobile ou immeuble. Au point de vue formel, il n'y a rien à redire sur ces stipulations : elles accordent aux Finlandais en Allemagne les mêmes droits qu'aux Allemands en Finlande. Mais, en fait, il y a cette différence que la Finlande n'est en état d'acquérir, avec ces droits, aucun avantage économique en Allemagne, tandis que le monde financier allemand a la facilité d'exploiter nos mines, forêts, chutes d'eau et autres ressources naturelles et d'exercer ici toutes les industries qui exigent la possession d'immeubles. Les Allemands nous sont supérieurs par leurs capitaux et leur habileté professionnelle, ce qui rendra difficile pour nous de leur faire concurrence dans notre propre pays. Il en est de même, que je sache, des banques. Il nous faudra chercher des mesures pour éviter que ces infiltrations ne nous deviennent une charge au-dessus de nos forces.

Plus déplaisante est la stipulation de l'article 16, dans lequel les contractants s'engagent à ne pas empêcher leurs sujets de sortir de leur pays pour s'engager dans l'autre à des travaux de saison, non seulement parce qu'elle n'accorde des avantages réels qu'à l'Allemagne, mais surtout parce qu'à l'Allemagne est réservé le droit d'établir chez nous des bureaux d'embauchage dont nous n'aurons pas le droit de contrôler l'activité. Je ne puis me défendre de l'impression que nous sommes en présence *d'une exploitation un peu trop stricte d'une certaine situation...*

Particulièrement propre à inspirer de l'inquiétude, non seulement aux commerçants, mais à tout patriote, est l'article 10 du traité, où la Finlande s'engage à continuer à appliquer, à l'égard de l'Allemagne, le tarif douanier finlandais tel qu'il était le 1er janvier 1914 (tandis que l'Allemagne garde toute liberté quant aux marchandises importées de Finlande). Ce

tarif ne pourra être élevé ni étendu par l'imposition des marchandises qui étaient libres de droit à la date sus-indiquée. Ce qui ne fait qu'augmenter l'inquiétude, c'est que, en comparant cet article avec les autres parties du traité, on a l'impression que les délégués finlandais n'ont pas compris quelles pourront être les conséquences de cette clause. Le tarif douanier en vigueur le 1er janvier 1914 est très vieilli. C'est en réalité, sauf quelques exceptions, le tarif de l'empire russe de 1859, adapté à la monnaie finlandaise. Les listes de marchandises ne correspondent naturellement pas aux conditions modernes. Les chiffres ne sont dans aucune proportion raisonnable avec les valeurs, les conditions de production, la demande actuelle, ni avec les autres facteurs de la vie économique.

Qu'il soit resté sans changements près de soixante ans, tandis que le tarif russe a souvent changé, c'est un miracle qui ne serait possible dans aucun autre pays, et même chez nous il ne l'aurait pas été si l'on n'avait craint que tout changement n'eût amené des complications avec la Russie. Le maintien du tarif ancien exclut pour longtemps toute réforme dans le domaine de la douane. Il signifie aussi que la Finlande abandonne le droit de protéger par la douane son industrie et qu'elle se désarme dans la lutte économique qui suivra la fin de la guerre. Ajoutez-y que le traité est vague et laisse ouvertes certaines questions qui peuvent aussi avoir une grande importance...

Certaines clauses empêchent la Finlande d'instituer un système de licences, pareil à ceux qui depuis la guerre sont en vigueur dans d'autres pays et comme on en a projeté aussi chez nous, c'est-à-dire qui se base sur la perception, au profit de l'État, de droits considérables sur les licences d'exportation et d'importation. La portée de cette restriction est manifeste : nous pouvons régler notre exportation et importation par des interdictions, nous pouvons aussi accorder des licences pour obtenir des compensations, mais nous ne pouvons percevoir aucun droit sur ces licences. Il est clair que c'est pour nos finances une grande déception. Je crains que l'Allemagne n'ait pas été suffisamment renseignée sur les préjudices que de telles stipulations porteront à l'économie de la Finlande. Quoi qu'il en soit, il est bien entendu que la Diète, en ratifiant ce traité provisoire, le fera en présumant que le gouvernement protégera de son mieux le pays contre l'éventualité, qui ressemblerait à un désastre national, que nos relations commerciales se basent pour longtemps sur ce traité. La Diète a le droit de supposer que le gouvernement entamera sans délai des conversations en vue de la conclusion d'un traité définitif avec l'Allemagne et obtiendra, dans les dures conditions du traité provisoire, l'abolition de tout ce qui nuit aux finances finlandaises et met obstacle au développement économique du pays.

D'autre part, un avis de la Chambre de commerce de Helsingfors signale les inconvénients que le traité cause aux relations commerciales de la Finlande avec la Russie, qui dorénavant dépendront exclusivement de l'Allemagne (1) :

C'est la Russie qui fait la plus grande consommation de certains articles finlandais destinés à l'exportation. L'industrie finlandaise, particulièrement

(1) Voir *Suometar* des 30 et 31 mai.

en ce qui concerne le papier, les machines, la pierre taillée, la verrerie, les tissages et le cuir, a réglé sa production en vue d'une exportation en Russie. Un changement subit et forcé dans l'écoulement de ces produits causerait sans doute les plus grandes difficultés à ces industries et il serait très souhaitable qu'on leur permît de continuer l'exportation en Russie, au moins pour quelque temps, ce qui pourtant n'est faisable, vu que la Finlande a jusqu'à présent joui de la part de la Russie de certains avantages douaniers, qu'à condition que la Finlande soit en état d'en accorder d'autres à la Russie à titre de compensation.

A des critiques de cette sorte, formulées à la Diète et dans la presse, l'un des délégués du gouvernement finlandais aux négociations qui ont abouti à ce traité provisoire, M. Edv. Hjelt, actuellement ministre de Finlande à Berlin, a répondu par une mise au point datée du 13 juin et dont voici la substance (1) :

Ces objections étaient prévues. Il n'est pas nécessaire d'avoir étudié à fond nos problèmes économiques, il suffit d'en connaître les grandes lignes, pour s'arrêter immédiatement aux points du traité contre lesquels les observations se sont dirigées. Les représentants finlandais à la conférence n'ont pas manqué non plus de les signaler. Des concessions furent obtenues sur certains points, mais non sur tous, il s'en faut de beaucoup. La compétence économique aurait pu être mieux représentée, les délégués en conviennent parfaitement, mais ce n'est pas leur faute s'ils n'obtinrent pas le concours nécessaire. Heureusement, ils n'en étaient pourtant pas entièrement privés. M. Vuolle, directeur général des chemins de fer de l'État, assista non seulement aux pourparlers privés, mais aussi aux séances officielles. En tout cas, il n'est pas juste de vouloir chercher la cause du résultat peu satisfaisant pour la Finlande dans la compétence insuffisante des délégués ; *la cause était entièrement d'ordre politique*. Il fallait obtenir une conclusion rapide du traité. Si les délégués ne l'avaient pas prise sur leur responsabilité, beaucoup de choses auraient aujourd'hui un tout autre aspect en Finlande. A l'heure qu'il est, la terreur rouge ne serait pas encore réprimée. La prolongation de l'anarchie pendant quelques mois, quelles victimes n'aurait-elle pas exigées ! Des valeurs étaient en jeu contre lesquelles certains inconvénients économiques, pendant la brève validité du traité provisoire, ne pèsent pas lourd. La corrélation entre la conclusion du traité et les événements qui suivirent dans notre pays ne peut pas, pour des raisons faciles à comprendre, encore être révélée.

Ces documents ne demandent aucun commentaire : le traité imposé à la Finlande par l'Allemagne n'est, selon l'euphémisme expressif du député Lagerlöf, que « l'exploitation un peu trop stricte d'une certaine situation ».

ARTHUR LÅNGFORS.

(1) Voir *Mercator* du 21 juin.

§

## Russie.

DU COMMUNISME A LA MONARCHIE. — En 1851, Herzen écrivait à Michelet : « La Russie ne sera jamais juste milieu. » En 1905, Merejkovski oppose deux absolus, autocratie et révolution : « Dans l'ordre des idées religieuses (et la principale particularité de l'âme russe, la volonté mystique, ne nous permet pas de sortir de cet ordre), la négation d'un absolu ne peut être que l'affirmation de son contraire. Sainteté contre Sainteté. L'autocratie est une religion ; la révolution en est une aussi. » Et Merejkovski, prévoyant la chute prochaine de l'autocratie et de l'orthodoxie, écrivait alors ces paroles prophétiques :

Il s'ouvrira dans la conscience politique et religieuse du peuple un néant tel qu'aucune des formes existantes des gouvernements européens ne pourront le remplir, ni la monarchie constitutionnelle, ni même la république bourgeoise démocratique... La révolution russe est aussi absolue que l'autocratie qu'elle nie.

Herzen et Merejkovski sont de profonds connaisseurs de l'âme russe, et ils ont eu l'intuition des événements auxquels nous venons d'assister depuis mars 1917. La révolution russe ne s'est pas arrêtée en effet au stade de la monarchie constitutionnelle, telle que la rêvaient Milioukov et les cadets ; en novembre, elle a dans son irrésistible élan franchi le second stade de la République démocratique que voulait établir Kerensky et ses amis socialistes révolutionnaires, et elle est allée jusqu'au bout, jusqu'au communisme de Lénine et Trotski, communisme dont on a dit justement qu'il était un « tsarisme à rebours ». Ainsi il a fallu moins d'un an à la Russie pour aller du tsarisme au communisme, de la dictature d'en haut à la dictature d'en bas. Depuis dix mois, la Russie vit, ou plutôt agonise, sous le régime de la dictature du prolétariat, et bien des indices révèlent que le « bolchévisme intégral » a fini son temps, et qu'il a perdu l'appui des masses populaires. Que va faire alors la Russie ? Le communisme renversé, va-t-elle revenir à une solution intermédiaire, et essayer soit de la république démocratique de Kerensky, soit de la monarchie de Milioukov ? Si Herzen dit vrai, il n'y a aucune raison de croire qu'elle s'en tiendra à ce « juste milieu », et qu'elle acceptera l'un ou l'autre de ces régimes qu'elle a brutalement repoussés en 1917. Ce qui est plus vraisemblable et ce qui est fort à craindre, c'est que la Russie ne parcoure en sens inverse et en brûlant les étapes le chemin parcouru, et qu'elle ne retourne du communisme au monarchisme absolu.

Une restauration du tsarisme reste possible, et si Nicolas II n'est plus, la maison Romanov a encore des représentants, notamment le favori de Maria Féodorovna, le grand-duc Michel, qui n'a pas renoncé

d'ailleurs au droit de succession que lui a cédé son frère le jour de son abdication. Un tel retour de l'histoire paraît invraisemblable à beaucoup de gens, et l'on entend sans cesse répéter que le tsarisme en Russie a vécu. Rien n'est moins sûr. D'ailleurs l'histoire de France elle-même ne connaît-elle pas des exemples analogues, et n'avons-nous pas eu Louis XVIII et Charles X après la Révolution ? Mais, dira-t-on, est-il croyable que la Russie, qui a fait l'expérience d'un régime socialiste et qui a connu pendant des mois la constitution la plus avancée de la terre, puisse s'accommoder à nouveau d'un régime autocratique? Sans aucun doute, et ce sont justement les excès du socialisme dictatorial d'un Lénine et d'un Trotski qui peuvent donner à bien des Russes la nostalgie du tsarisme. Il est naturel, on pourrait même dire *logique*, pour un pays jeune et sans traditions, de tomber d'un excès dans l'autre, de Charybde en Scylla...

Ce danger d'une restauration tsariste est d'ailleurs sérieusement envisagé par de nombreux Russes Et cette perspective est justement redoutée par les plus fervents révolutionnaires, par ceux qui voudraient à tout prix garder à la Russie les conquêtes politiques et sociales de mars 1917. Comme on pourra s'en rendre compte par le passage suivant du journal *Vozrojdenie* (La Renaissance), organe des socialistes révolutionnaires partisans de Kerensky, leur haine acharnée du bolchévisme est faite surtout de la conviction qu'ils ont que le régime de Lénine et de Trotski, s'il dure encore quelques mois, ne pourra être remplacé que par le tsarisme.

Un torrent de haine furieuse vis-à-vis de la Révolution, écrit ce journal, menace d'inonder le pays d'une complète restauration. Et ce sera la réaction autocratique la plus pure, implacable pour toutes les conquêtes de la révolution de mars ; ce sera la dictature de la terreur blanche.

Elle a déjà commencé, cette dictature, en Ukraine, où une « constitution » à l'allemande est complétée par les lois fondamentales de l'autocratie de 1906, où à la réaction politique s'ajoute la réaction sociale : rétablissement de la grande propriété foncière et du régime ouvrier d'avant la révolution. L'Ukraine a été suivie par le Don et par la Finlande, ce pays qui hier encore était un des plus libres d'Europe et où les principes démocratiques semblaient avoir pénétré toute la civilisation nationale. Ne parlons pas des causes de cette marche triomphale de la réaction, soutenue par les baïonnettes de l'Allemagne victorieuse qui aspire au rôle de gendarme du monde. Ce qu'il importe de relever, c'est que cette réaction se substitue à la révolution « communiste », et qu'elle est la conséquence directe de l'état de choses établi par la révolution de novembre. Etant donné qu'on observe une telle évolution en Ukraine, dans la région du Don et en Finlande, une angoisse horrible étreint l'âme de ceux à qui sont chers les grands principes des journées de mars : est-il possible qu'il doive en être de même en Grande Russie?

Ici, règne la « dictature du prolétariat », qui pousse par la violence dans le « paradis socialiste » les masses ouvrières et paysannes qui n'en com-

prennent pas les charmes. Le gouvernement des soviets nie le péril ; mais à la base de son assurance il y a une incompréhension totale de la nature de la restauration qui s'avance. Elle n'est pas venue seulement avec les baïonnettes allemandes, car aucun gendarme, même sous les traits d'un triomphateur dans la guerre mondiale, ne peut obliger plusieurs millions d'hommes de vivre selon sa volonté. Elle provient de la famine, de la débâcle économique, de la ruine de l'industrie, de la décomposition générale de l'Etat, de la défaite et de la honte nationales : elle est la conséquence naturelle de ces malheurs, du désenchantement des masses populaires pour une révolution qui s'accompagne de tant d'horreurs. Et c'est précisément parce que la dictature communiste, qui gouverne à coups de revolvers et de mitrailleuses et qui déchaîne la guerre civile, a développé à l'extrême toutes les calamités, que la restauration va immanquablement prendre sa succession.

Il n'y a qu'un moyen de sauver la démocratie, de sauver la république et les conquêtes révolutionnaires de mars. Il faut rétablir immédiatement les institutions démocratiques, combler l'abîme qui sépare le pouvoir du vrai peuple, et travailler tous ensemble à la renaissance de la Russie.

Et en effet, l'Assemblée Constituante, si honteusement dispersée par les bolcheviks ennemis du parlementarisme, semble bien être le palladium de la Russie révolutionnaire. Va-t-elle ressusciter, grâce aux efforts des patriotes russes, grâce à l'intervention désintéressée des alliés ? Souhaitons qu'un prochain avenir donne la victoire à ceux qui veulent sauver la Russie du bolchevisme et du monarchisme, ces deux écueils également funestes où sombre la liberté.

A. PIERRE.

§

## A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Le drapeau sioniste flottera-t-il un jour, plus haut que tous autres, à Jérusalem ? Plus heureuse que le reste des petites nationalités, celle juive, après tant de siècles d'oppression subie, voit ses aspirations reconnues par l'unanimité des belligérants, au point qu'il s'en faut peu qu'elle ne sache point vers qui se tourner et sourire. *Pro Israël*, l'organe sioniste de Salonique, sous ce titre : « La Valeur intrinsèque des déclarations des gouvernements alliés et des centraux concernant une Palestine juive », publie le discours prononcé à Bâle, dans un meeting, par M. Goetschel, secrétaire de l'organisation sioniste de Suisse. Après avoir exposé comme suit les déclarations faites et publiées par les gouvernements alliés :

Celle du gouvernement anglais est, prise à la lettre, celle qui nous offre le plus, comparée aux aspirations contenues dans le programme de Bâle. Elle est l'expression de l'opinion du Cabinet de Sa Majesté, adressée à un leader sioniste reconnu comme tel. Elle fut adressée par écrit, et figurera comme témoignage éternel dans l'histoire du peuple juif.

Elle fut couronnée par l'institution de la Commission juive en Palestine à laquelle appartiennent nos chefs les plus éminents et les plus vaillants.

Nous retiendrons que c'est la première fois depuis la destruction de l'ancien Etat juif que la Puissance occupant de fait la Terre Sainte invite et charge des représentants officiels d'une organisation représentant en principe le peuple juif, à lui faire connaître les vœux du Peuple juif quant à la destinée de la Palestine.

Nous exprimons l'espoir que cette commission de caractère consultatif ait accompli sous peu sa tâche, et qu'elle fasse place à une autorité qui ne sera pas seulement consultée quant à la Palestine, mais qui décidera des destinées de ce pays.

L'Angleterre a ainsi manifestement fait savoir sa volonté de créer en Palestine un foyer juif garanti par le droit public. L'entrée des troupes britanniques à Jérusalem, quelques jours après, n'a fait que donner encore plus d'importance à la déclaration précitée.

Les Etat-Unis d'Amérique, qui ont rendu de précieux services aux cercles sionistes lors de la création des grandes œuvres de bienfaisance pour la Palestine, se sont prononcés tout aussi favorablement concernant la réalisation du programme sioniste. Ils ont adhéré au projet d'envoyer une expédition sioniste en Palestine.

La République française a fait connaître sa manière d'envisager le problème sioniste par l'organe de son Ministre des affaires étrangères qui fit savoir que l'entente est complète entre les Gouvernements Français et Britannique en ce qui concerne la question d'un établissement Juif en Palestine.

Sans dire expressément qu'il en a été chargé, M. Pichon fit la déclaration au nom de son gouvernement, de sorte qu'on doit admettre que ce ne fut pas que son opinion personnelle.

(*Censuré.*)

La déclaration écrite fut remise à M. Sokolow au mois de février 1918, tandis que la communication verbale fut faite déjà dans le courant de l'été 1917.

Le gouvernement italien fit ses déclarations et promesses politiques par la bouche du ministre Boselli en présence de M. Sokolow, membre du comité sioniste central, lors de son voyage diplomatique en Italie. Elles furent confirmées par leurs Excellences Mrs. les ambassadeurs d'Italie auprès des gouvernements de Washington et de la Haye. Je n'ai pas obtenu le texte authentique jusqu'à présent.

M. Gœtschel définit la position prise vis-à-vis la question par les puissances centrales :

Nous ne méconnaissons nullement que la situation des Empires Centraux est plus délicate que celle des Alliés dans cette question, puisque la Turquie compte parmi les alliés des Centraux.

Son Excellence le comte Czernin se prononça au nom de l'Autriche en faveur du sionisme. La déclaration en est d'autant plus importante qu'elle fut adressée à un membre du comité central sioniste, le Dr Hantke. Selon les publications officielles, c'est le gouvernement de Sa Majesté Apostolique et non pas le comte Czernin personnellement qui promit d'appuyer les

aspirations sionistes auprès du Gouvernement Ottoman. La déclaration qui peut, sans doute, être d'utilité pour nous, ne nous informe point dans quelle mesure nous pourrons jouir, le cas échéant, de cet appui et quelles seront les aspirations (car le texte parle d'aspirations au pluriel) envisagées. La déclaration du comte Czernin fut publiée quelques jours seulement plus tard que celle de Lord Rothschild.

Le sous-secrétaire d'Etat allemand Freiherr von dem Bussche s'appropria pour ainsi dire la déclaration du premier ministre turc Talaat Pacha et il ne sembla pas vouloir s'engager au delà. Il se prononça en présence de deux membres du comité central, le Prof. Warburg et le Dr Hantke, ainsi que des représentants du « comité de l'Est ».

Nous regretterions si le Gouvernement allemand voulait faire voir ainsi qu'il considère la question de la Palestine comme étant connexe avec la question juive en Allemagne orientale ou avec les questions juives d'ordre intérieur.

Nous posons en fait que nos revendications doivent être envisagées d'un point de vue absolu et détachées des questions politiques d'ordre intérieur. Elle sont l'expression des aspirations du peuple juif tout entier.

Tandis que le comte Czernin engage son gouvernement, nous ne sommes pas à même de constater si von dem Bussche s'exprime au nom de son gouvernement ou non. Il se prononça à peu près deux mois plus tard que Lord Balfour.

Nous n'avons pas connaissance qu'un document relatif à la question de la Palestine ait été remis à un représentant officiel du sionisme.

Le premier ministre de Turquie ne s'est pas prononcé jusqu'à présent publiquement devant un représentant sioniste officiel. Il s'exprima en forme d'interview accordée à un journaliste juif, introduit par un ambassadeur d'Allemagne à Constantinople. Il autorisa M. Bekker expressément à publier cet interview dans son journal, s'il le jugeait utile « pour tranquilliser l'opinion publique ». Nous n'y trouvons rien dont on puisse déduire que la Turquie veuille s'engager d'une façon ou d'une autre.

Toutefois la déclaration ottomane n'est pas dénuée de toute valeur. L'ancien membre du comité sioniste central résidant à la Haye, M. Jacobus Kann, annonça publiquement que cette déclaration ne pouvait être considérée comme satisfaisante. Elle est de toutes celles dont le texte nous a été soumis la moins précise. Nous sommes touchés péniblement par le fait que le premier ministre turc crut pouvoir ignorer l'importance de la déclaration anglaise, qui pourtant n'est ni agressive ni blessante pour la Turquie, en la qualifiant de « blague ». Nous ne pouvons préciser si c'est l'existence de la déclaration anglaise ou si c'est la valeur réelle de la dite promesse qu'il considère comme blague.

Pourtant un petit terme compris dans la formule turque devra nous mettre en garde. Le premier ministre dit que l'immigration en Palestine ne peut avoir lieu que dans les limites naturelles de la capacité de la colonisation du pays. Abstraction faite du fait que ce terme est bien élastique, le ministre précisa et ajouta « actuelle » (derzeitige Aufnahmefæhigkeit). Nous ne savons pas comment nous devons comprendre ces termes. S'ils signifient que la Turquie n'admettrait une immigration que dans les limites de la capacité actuelle de la Palestine de recevoir les immigrants colons, nous ne

pouvons pas, vu les aspirations sionistes telles qu'elles sont formulées dans le programme de Bâle, nous déclarer satisfaits ; car nous avons le ferme espoir qu'un nombre de juifs de beaucoup supérieur à celui que la Palestine pourrait nourrir aujourd'hui se trouvera dans un avenir prochain dans ce pays. Les hommes d'Etat compétents devront se prononcer pour s'expliquer ce qu'a voulu dire le premier ministre ottoman par « capacité actuelle » (*derzeitige* Aufnahmefæhigkeit) pour que nous puissions nous faire une idée de l'importance de la délaration sus-mentionnée.

LA PRESSE ENNEMIE. — En Allemagne, comme autre part, les Pacifistes ne peuvent mais quant à l'affublation qu'on leur impose de l'étiquette : Défaitistes («Flaumacher»). Le mieux pour eux, déclare dans la *Friedenswarte* le poète Stefan Zweig, n'est-il pas de savoir s'en parer ? C'est ce qu'il fait et préconise :

Parole, vers, livre, image, cri, protestation — nul de nous ne l'ignore, — ne servent de rien : sinon il y a longtemps que le monde ne baignerait plus dans le sang jusqu'aux reins. L'individu est sans force, l'isolé impuissant dans sa protestation. Et, nous le sentons tous, il n'est qu'une possibilité de sauvetage : l'union.

Union de la parole, de la volonté, union de ces millions de gens qui, dans la continuation de cette guerre, voient un crime plus grand encore que dans son commencement. Union de millions d'individus, liés par un cri, une action, une volonté. Mais, entre ces hommes de même opinion, se dresse, plus séparatif encore que les murailles linguistiques, que les fossés frontières, ce Démon de Babel qui jette entre eux la confusion : la Politique. Quatre hommes peuvent difficilement se tenir autour d'une table sans que l'orgueil, l'impérialisme de leurs idées politiques ne les jette les uns contre les autres. C'est ainsi que nous avons de haut en bas mille groupes et petits groupes, conventicules, sociétés, tous animés par la haine de la guerre, tous impuissants, tous sans force, parce qu'opposés à la fois les uns aux autres et à la folie du monde. Et tous, une même pensée nous embrase, est notre rêve, notre désir : l'Union.

Elle nous est indispensable. Il faut que nous la trouvions. Aucune des nécessités logiques, morales, éthiques de l'individu n'a l'importance de la nécessité du monde. Il faut nous faire des concessions les uns aux autres, pour que nous puissions marcher ensemble sur l'unique grande plateforme de la volonté et de l'action. Il faut que nous cherchions une large plateforme (pas une tour d'ivoire) où nous ayons beaucoup de place afin de devenir une masse, une puissance. Une puissance qui emploie sa force à détruire la suprématie de la puissance. Mais où la trouver, cette plateforme ? Là où commence et où finit notre union.

Notre union doit commencer dans l'humain, dans le Pan-humain et c'est là qu'elle doit finir. Cessons tous pour un instant de nous soucier de l'Etat et des classes, de notre classe et de notre Etat ! Ne songeons qu'à l'humain, à l'homme individuel, à cet homme martyrisé et égorgé des millions de fois, et n'appelons point Français, Allemands et Anglais cette masse multipliée. Entrons dans la sphère de l'Union, qui, elle, ignore l'Alsace-Lorraine, le Trentin et la Pologne, la liberté des peuples et des mers, pour

ne connaître que la liberté de l'individu sur son destin ! Cherchons notre fraternité au delà de la politique, pensons à côté de la géographie et de l'histoire, — ou plutôt ne pensons pas. Contentons-nous de sentir ! La possibilité de notre union est uniquement dans le sentiment que depuis que les étoiles et le soleil éclairent ce monde égaré, jamais encore l'homme n'a été aussi profané, et qu'il faut qu'un terme soit apporté à cette honte. Marchons ensemble, quelque différentes que soient les solutions auxquelles nous croyons, commençons par marcher ensemble ! Non point pour l'éternité, pour aussi longtemps seulement que durera la guerre. Unissons-nous d'abord au delà de nos convictions politiques, dans le sentiment de notre résistance, afin que soit apparent combien se refusent à la folie, par quelle minorité le monde est violenté.

Il nous faut l'union. Il nous faut une plateforme et il nous faut, pour nous tous, un mot.

Pacifistes — l'expression est trop faible : la signification en a été trop déshonorée, trop avilie par les lansquenets et les flibustiers de l'opinion. Lequel ne se dit pas pacifiste, parmi les chefs de l'humanité ? Clemenceau veut la paix, et Lloyd George ; je lis qu'une feuille turque propose l'empereur Guillaume pour le Prix Nobel de la Paix. Barrès la veut, et Sonnino — chacun veut la paix, une paix bonne, forte, juste, durable ; à les bien écouter, tous sont de vrais et passionnés pacifistes. Et, la veille de la conclusion de la Paix, nous les verrons tous — car ils ont du flair — se presser sur la plateforme du pacifisme, nos chers intellectuels qui, depuis la guerre, ont si éloquemment combattu toute conviction hormis la leur propre. Non, notre Union ne devra pas être ainsi ouverte à tout venant.

Si nous voulons donner une expression passionnée et juste à notre profession de foi, à notre union, il faut que nous choisissions un mot de combat, qui ne permette pas à qui est sans opinion de se glisser parmi nous. Une profession de foi ne devient effective que par la haine, le danger et l'opposition. Acceptons, comme firent jadis les Gueux, le mot haineux de nos ennemis ; de leur injure faisons notre fierté ; de leur mépris, notre honneur, appelons-nous ouvertement Défaitistes ! Unissons-nous dans le défaitisme ! Soyons « Flaumacher » ! Soyons défaitistes ! *Siamo disfattisti !*

Donnons au mot la signification que nous lui prêtons, portons-le comme une arme que nous élèverions très haut, pour qu'elle étincelle et arde contre la colère du Siegfried de l'arrière.

Montrons-le ouvertement : notre idéal et le vôtre sont opposés ! Nous sommes vos ennemis et vous, les nôtres ! Le mot que vos dénonciateurs et vos héros de l'arrière lèvent contre nous, nous est une parure et un honneur ! Ce qui vous est sacré, le sacrifice humain, nous semble misérable ; ce qui est sacré pour nous, la liberté de l'individu, est pour vous un crime ! Nous sommes défaitistes, c'est-à-dire que nous ne voulons ni victoire ni défaite, nous sommes hostiles à la victoire et amis du renoncement. Nous sommes défaitistes, c'est-à-dire que nous voyons plus de grandeur dans la concession et dans la conciliation que dans un combat acharné ! Nous sommes défaitistes, c'est-à-dire que nous aimons l'homme, fils éternel de Dieu, plus que les créations terrestres des Etats. Nous sommes défaitistes, c'est-à-dire que nous n'éprouvons aucune honte d'être les plus faibles dans la guerre et d'avoir les canons les plus courts ; nous ne cher-

chons pas la justice entre les fils de fer barbelés, ni notre joie dans l'anéantissement des régiments ennemis. Nous sommes défaitistes, c'est-à-dire que nul sacrifice de fierté, d'argent, d'honneurs, de terre ne nous paraît vain, pour que le sang sacré des hommes ne soit plus répandu et que l'Europe soit délivrée de son tourment. Nous sommes défaitistes, c'est-à-dire que la Politique n'est point pour nous la première des choses, mais la dernière ; la souffrance humaine nous est plus importante que la prospérité commerciale des nations et les froids monuments de l'honneur. Nous sommes défaitistes, c'est-à-dire que nous voyons dans ce que vous appelez votre grande époque la peste charbonneuse de l'histoire universelle.

Confessons-nous ! Haut et franchement ! Et, de tous les pays, de toutes les classes, unissons-nous jusqu'à la communauté, au-dessus de notre sentiment individuel dans les questions politiques, sociales et intellectuelles ! Crions par ce mot notre haine de la guerre, à travers le monde. Soyons « Flaumacher » ! Soyons défaitistes ! *Siamo disfattisti* !

LA PRESSE NEUTRE. — D'un article de M. W. Martin dans le *Journal de Genève*, je découpe ces lignes commentant les événements récents survenus en Russie :

A vrai dire, l'intervention alliée en Sibérie n'agit encore que comme une menace. Les contingents japonais et américains sont encore très faibles et très lointains. Mais les oreilles exercées des peuples opprimés entendent déjà, au delà de l'Oural, le résonnement sourd de leurs pas. Dans un monde où rien ne repose sur sa base, la moindre brise, le plus léger effroi fait tout osciller. La Russie est un grand village de carton. Il suffira d'un souffle un peu puissant pour que tous ces édifices légers s'écroulent à la fois. C'est à peine si l'on en percevra le bruit.

A Moscou, la panique et la terreur règnent. On prête à Lénine ce mot si vrai : « Je ne suis qu'un cadavre, mais il n'y a personne pour m'enterrer. » Le fossoyeur approche. Lénine massacre ses adversaires. Mais il sent venir le 9 thermidor. Il a vengé sur les socialistes révolutionnaires le meurtre de Mirbach et celui d'Eichhorn. Mais les socialistes révolutionnaires se vengent sur ses amis. Il n'a pas réussi à ramener la sécurité dans les rues de sa capitale. Helfferich, à peine arrivé, a trouvé le terrain brûlant. Il est resté huit jours à Moscou et n'a pas osé quitter l'ambassade, que gardent un millier de soldats allemands. Il a même fait venir le commissaire Tchitcherine pour lui présenter ses lettres de créance, en territoire exterritorial, ce qui est assez curieux. Puis, un beau jour, il s'est enfui, par une voie détournée, à Pskof, que les Allemands appellent Pleskau depuis que leur armée y campe. Ainsi, bien qu'entre les maximalistes et l'Allemagne les relations ne soient ni troublées ni rompues, l'ambassade allemande a jugé préférable de faire demi-tour.

C'est que les Tchéco-Slovaques approchent de Moscou. Le régime bolchevique est né d'une surenchère pacifiste. Le voici obligé maintenant, non seulement de déclarer la guerre, mais de la faire. Il n'est plus dans son élément. On lui arrache le seul argument dont il vivait, le plus puissant aux yeux du peuple russe. Lénine semblait être le seul homme qui pût maintenir la paix. Mais pour faire la guerre, cent autres vaudront mieux.

En résumé, les Alliés ont donné dans la fourmillière russe ce coup de bâton que nous avons préconisé ici-même. Mais leur œuvre n'est pas finie, la partie, pour eux, n'est pas gagnée. La Russie d'aujourd'hui est un pays qui se prête au remue-ménage, qui s'offre à la négation. Renverser un régime, à Moscou, c'est un jeu. Mais il faut le remplacer, et voilà qui est malaisé.

S'ils ne veulent pas aller au-devant des déboires, les Alliés doivent se souvenir de deux choses importantes. La première, c'est que les Russes ne veulent pas rentrer dans la guerre. Comme Gribouille, ils se jetteront à l'eau pour ne pas être mouillés, ils prendront les armes plutôt que de se battre! Si les Alliés viennent chez eux pour faire eux-mêmes la guerre aux Allemands, ils les laisseront faire et les regarderont, peut-être avec sympathie. Mais si les Alliés veulent restaurer un régime qui reconnaisse les obligations de l'ancien traité, ils auront, à n'en pas douter, tous les Russes contre eux.

Le deuxième point est que la Grande-Russie n'est pas toute la Russie. Les armées alliées trouvent là-bas une situation bien différente de celle de jadis.

La Russie nouvelle est une mosaïque. L'Ukraine, la Pologne, la Lithuanie, les provinces baltiques, la Finlande se sont séparées de ce qui n'a jamais été, contrairement à la terminologie officielle, leur vraie patrie. Les arracher aux mains de l'Allemagne, ce sera très bien, et aucun de ces peuples ne s'en plaindra. Mais vouloir les rendre à la Russie serait une folie. Ils tiennent à la fumée de liberté dont les Allemands les ont environnés. Ils n'ont rien entre les mains, mais se grisent de cette odeur. Dissiper ces nuées les rendrait furieux.

L'appel de l'Angleterre aux peuples de Russie et certains propos de M. Balfour les ont inquiétés, ils croient l'Angleterre capable d'oublier qu'elle a reconnu jadis l'indépendance de la Finlande et celle de l'Ukraine. Il importe de les détromper et de les rassurer, car eux du moins, à défaut des Grands-Russes, sont encore capables de se battre.

Mais, dira-t-on, l'Entente ne peut pas reconnaître le traité de Brest. Certes non. Mais il ne s'agit pas de cela. Il s'agit simplement de voir clair. Le traité de Brest a émietté la Russie et livré ses peuples à l'hégémonie allemande. Ce qu'il faut, c'est les soustraire à l'Allemagne et leur permettre de se rapprocher les uns des autres par une organisation fédérative. Mais aucun ne veut entendre parler d'une alliance avec la Russie, et il serait dangereux de la leur imposer.

Les Alliés doivent dire nettement s'ils vont là-bas pour reconstituer l'Empire russe, ou pour créer simplement un contrepoids oriental à la puissance allemande, gage et base de l'équilibre européen. Il n'est pas indifférent à leur succès qu'on le sache.

PAUL MORISSE.

## *LA FRANCE JUGÉE A L'ETRANGER*

**La Philosophie du maréchal Foch.** — Dans un récent numéro du *Blackwood's Magazine*, Mr Charles Whibley résume

les principes que le maréchal Foch a développés dans son cours à l'Ecole de guerre et applique aujourd'hui avec succès. Mr Whibley, tout d'abord, se réjouit de la nomination d'un généralissime des Armées alliées.

L'acceptation loyale de son commandement est d'un heureux augure. Les petites jalousies qui ont parfois divisé les armées et qui nous ont éloigné de notre but : détruire l'ennemi, ne dominent ni dans nos esprits ni dans nos cœurs.

C'est exprimer exactement l'opinion de la masse du peuple anglais. Le 14 juillet l'a prouvé. Que de paroles chaleureuses et émues ont été prononcées ce jour-là. Avec quel enthousiasme sincère Londres acclama nos zouaves! La foule battait des mains en criant : « Bravo », ce qui, depuis la guerre, est l'hommage qu'elle réserve aux héros qui ont gagné leurs croix sur le champ de bataille. Dans ces manifestations de sympathie, on aurait cherché en vain une arrière-pensée jalouse, un sentiment de vanité blessée. « Nous formons vraiment un seul peuple! » s'écriait avec enthousiasme un Ecossais, et, en pensant au « France's Day », il ajoutait : « Hier a été un bien beau jour. » On ne se souvenait de la différence de races que pour avoir l'occasion de se faire des compliments.

Les Anglais ne se sont pas bornés à des applaudissements et à des amabilités. Avec leur générosité habituelle, plus frappante encore après quatre années de lutte, ils ont, les soldats surtout, apporté leur obole à la Croix-Rouge française. La Grande-Bretagne a été l'alliée de la première heure. Quand l'Italie hésitait et que les Etats-Unis maintenaient leur neutralité, elle a jeté dans la balance, en notre faveur, son or, sa marine, et, sans compter, le sang de ses fils accourus des quatre coins du monde. A nos côtés, elle a traversé des heures d'angoisse sans exemple dans nos histoires, et aujourd'hui elle prouve une fois de plus sa fidélité, en nous remettant le haut commandement de ses armées. Un petit groupe d'officiers s'opposait à cette mesure, mais la nation non seulement l'a acceptée sans murmures, mais a tenu à prouver sa satisfaction lors de notre Fête nationale. Ce n'était pas seulement l'hommage de la capitale, mais celui de tout le pays. Chaque ville, chaque comté a voulu y contribuer. Au nom de la France fut joint bien entendu celui de son armée et de ses chefs. Voici comment Mr Charles Whibley parle du maréchal Foch :

Ce qu'il a accompli à la bataille de la Marne et ailleurs est connu de tous. Les leçons qu'il a apprises et enseignées à l'Ecole de Guerre sont la meilleure preuve d'une étude approfondie et féconde de son métier. Dans les conférences qu'il a faites aux jeunes officiers avant la guerre, il se révèle historien érudit et psychologue profond.

Prenant l'ouvrage intitulé : *Des principes de la Guerre*, Mr Whibley en résume et traduit en partie les chapitres sur « l'Enseignement de la guerre, la Discipline et la Bataille ». Il conclut en ces termes :

Ainsi, le général Foch croit que le résultat de la guerre dépend plus des forces morales et spirituelles que des forces matérielles. Le génie du chef uni à la volonté de vaincre qui anime le soldat rendent la victoire certaine. Ce qu'il a enseigné dans ses livres, il l'a mis en pratique sur le champ de bataille. Ce n'est pas un théoricien qui se contente de connaissances et de formules, c'est surtout un généralissime qui sait que les leçons qui profitent aujourd'hui sont apprises dans l'histoire du passé. Et ses propres actes justifient sa méthode. On n'oubliera jamais ce qu'il a fait à la bataille de la Marne, ni avec quelle habileté il a appliqué sa théorie d'action sur un point choisi, quand, sur l'Yser, il a attaqué, avec six corps d'armée, treize corps d'armée ennemis et qu'il a remporté la victoire. Tel est l'homme à la sagesse duquel on a remis la destinée de l'Europe et du monde. Nous savons que lorsque viendra le moment de porter le coup final, de préparer la surprise qui frappera de terreur l'ennemi démoralisé, il lancera d'une façon triomphale, avec simplicité, brutalité et vigueur, l'attaque décisive qui, dit-il, « est l'argument suprême de la bataille moderne, lutte de nations combattant pour leur existence, leur indépendance ou quelque intérêt moins noble, combattant en tout cas avec tous leurs moyens, avec toutes leurs passions, masses d'hommes et de passions qu'il s'agit par suite d'ébranler et de renverser ».

La prédiction de Mr. Whibley s'est réalisée. Foch a porté un coup, qui n'est pas le coup final, mais suffisant pour ébranler sérieusement le moral de l'ennemi en raffermissant le nôtre. Ce résultat est particulièrement heureux au moment où commence la cinquième année de la guerre. Les Alliés peuvent maintenant regarder en arrière avec gratitude et en avant avec certitude. Notre reconnaissance, à nous Français surtout, doit rester fidèlement acquise à nos alliés britanniques, grâce à qui nous avons pu résister jusqu'à présent, sauver Paris, et sauver la cause des Alliés et de la civilisation. Il semble qu'en Angleterre le mot d'ordre soit : « Foi en la Victoire »; il faut aussi la confiance dans ceux qui luttent pour la victoire et la préparent. Mr Charles Whibley a contribué, par cette étude sur le généralissime et par tant d'autres articles, à inculquer cette confiance à la nation anglaise. Il connaît la France et les Français et son amitié fidèle travaille à la bonne cause de l'entente.

LUCILE DUBOIS.

## PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

### Littérature

Pierre Gilbert : *La forêt des Cippes, Essais de critique*. Avec un portrait de l'au-

teur et un facsimile d'écriture. Introduction et notes par son ami E. M.; Champion, 2 vol.

### Ouvrages sur la guerre actuelle

Carl. W. Ackermann : *L'Allemagne de l'arrière ;* Payot. 4 50

Sir Arthur Conan Doyle : *Sur le front avec les Anglais, les Français et les Italiens.* Trad. de Georges-Bazile; Cahiers britanniques. 1 50

Drs Louis Huot et Paul Voivenel : *La Psychologie du Soldat ;* Renaissance du livre. 2 50

Emile-François Julia : *La mort du Soldat ;* Perrin. 3 50

Henri Malo : *En Belgique, la Zone de l'avant, 1915-1916 ;* Perrin. 3 50

J. Mortane et J. Daçay : *La Guerre des nues racontée par ses morts.* Préface du lieut. Fonck; Ed. franç. illust. 4 »

Adolphe Retté : *Ceux qui saignent ;* Bloud et Gay. 3 50

### Poésie

R. Christian-Frogé : *La petite Ville*; Rey. » »

Auguste Geoffroy : *A Paris, bombardé par les Berthas ;* Imp. Barlatier, Marseille.

Raoul Mayence : *En dessinant*; chez l'auteur. » »

### Roman

Alexandre Arnoux : *Abisag ou l'Eglise transportée par la foi*; Albin Michel. 4 50

Charles Derennes : *Le pèlerin de Gascogne*; Edition franç. illust. 4 »

Jean Galmot : *Quelle étrange histoire*; Editions et librairie. 3 50

Marguerite Grépon : *Le courage d'être vraie*; Grasset. 3 50

Maurice Level : *Mado ou les mille joies du ménage*; Editions et librairie. 4 50

### Sciences

E. L. Bouvier : *La vie psychique des insectes*; Flammarion. 3 50

### Sociologie

S. Bourdon : *L'Enigme allemande.* Avec une préface de l'auteur; Plon. 4 50

Henry Chartry : *Capital et travail, leurs rapports après la guerre*; Imp. de l'Eclaireur. Nice. » »

Divers : *Les ambitions de l'Allemagne en Europe.* Préface de M. Paul Deschanel; Alcan. 3 50

Divers : *L'organisation de la Société des Nations*; Ligue des Droits de l'homme. 0 75

Louis de Launay : *Qualités à acquérir*; Payot. 4 50

Ernest Lémonon : *L'après-guerre et la main-d'œuvre italienne en France.* Préface de M. R. G. Lévy ; Alcan. 2 »

Emile Pignot : *Sommes-nous une race maudite?* Préface de Paul Brulat; Figuière. 1 »

Th. Savtchenko : *L'Ukraine et la question ukrainienne* ; Cercle d'études franco-ukrainiennes. 2 50

Alexandre Zévaès : *Socialisme français et socialisme prussien*; Comité de propagande française. 1 50

### Varia.

*L'affaire Raemaekers.* Compte rendu du procès Ch. Vuille; Genève, 16, Corraterie. » »

Léopold Jaussaud : *Histoire de la Révolution française par les prophètes d'Israël. I : la Convention*; Gayet-Fortoul, Nice. 4 »

### Voyages

Emile Ripert : *Au pays de Joffre.* Avec un portrait du maréchal; Bossard, 3 60

MERCVRE.

## *ÉCHOS*

Littérateurs tués à l'ennemi. — A propos du Drapeau juif. — Des enfants ! des enfants ! des enfants ! — Pour conserver le poisson sans glace. — Les Italiens colonisateurs. — Sainte-Beuve et les Chasseurs à pied. — Vieilles paroles d'autrefois. — Chez Knut Hamsun. — La Marseillaise en Allemagne. — Verlaine au Collège de Notre-Dame de Rethel. — La Découverte de Garabed Giragossian. — Centenaire de la traversée de l'Atlantique en vapeur. — Camions. — Le Hérisson. —

Le 4 juillet 1776. — Moineaux. — La Louve du Capitole. — Couleurs et toilette. — Giovanni Pier Luigi da Palestrina. — La Grippe espagnole. — La Traite des jaunes. — La Maison de Balzac. — Qui vit plus de quatre-vingt-dix ans? — Errata.

**Littérateurs tués à l'ennemi.** — Gabriel-Tristan Franconi, l'auteur de *Un tel de l'armée française*, un des livres dignes de recevoir le prix Goncourt prochain, vient d'être tué sur le front de Soissons en partant à l'assaut à la tête de sa section. Gabriel-Tristan Franconi avait conquis un à un tous ses grades à la guerre. Il venait d'être nommé sous-lieutenant. Il avait passé par les tanks, mais l'inaction à laquelle cette arme condamne, à ce qu'il disait, ne lui allait pas. Plusieurs fois blessé, il était titulaire de plusieurs citations; il avait la médaille militaire et la croix de Saint Georges. Il était proposé pour la Légion d'honneur.

Le talent de Gabriel-Tristan Franconi était souple et direct. Encore très jeune, on pouvait beaucoup attendre de lui. Il avait du bon sens et de l'audace et une gentillesse, une délicatesse d'âme qui le fera regretter de tous ceux qui ont eu l'occasion de l'approcher.

§

**A propos du drapeau juif.**

A Monsieur le directeur du *Mercure de France*.

L'écho « Le Drapeau Juif », paru dans le *Mercure* du 1er août, contient une erreur que vous ne refuserez pas, je l'espère, de rectifier dans l'une de vos prochaines livraisons.

Votre échotier attribue au chant *Hatikvah* (L'Espérance) l'âge de la Diaspora juive, c'est-à-dire 2.000 ans.

On doit à la plus élémentaire vérité de réfuter cette allégation.

Le chant si répandu dans les milieux nationalistes juifs, le *Hatikvah*, est en effet l'hymne sioniste par excellence.

Son auteur, Naphtali Hertz Imber, mort au début de notre siècle, était un poète hébreu du pays Ukrainien.

Compositeur de musique, Imber a lui-même doté ce chant d'une mélodie très originale.

La première fois que fut exécuté en public ce chant, c'était aux environs de 1890, à une réunion de Hobba-Sion, à Odessa.

Agréez, je vous prie, Monsieur le directeur, mes très distinguées civilités.

L. B.

§

**Des enfants ! des enfants ! des enfants !**

Monsieur le Directeur,

Deux « Echos » dans le *Mercure* du 1er août : *Contre la polyandrie* (p. 571) et *Kinder ! Kinder ! Kinder !* (p. 574), m'inspirent quelques réflexions qui me paraissent susceptibles d'intéresser vos lecteurs.

Il faut à la France plus d'enfants. Tout le monde est d'accord là-dessus. Mais il semble que les efforts du législateur aussi bien que du propagandiste soient presque uniquement dirigés dans une seule direction, à savoir : augmenter le nombre des naissances. C'est un moyen qu'il faut certes mettre en œuvre. Mais il en est un autre qu'il est sage d'employer parallèlement,

et qui même doit avoir priorité ; c'est celui qui consiste à diminuer la mortalité infantile et à mettre un terme à ce scandale que nous présente la France : sur 750.000 nouveau-nés par an nous acceptons d'en perdre 125.000 dans la première année, soit plus de 16 o/o. Et, parmi ceux qui restent, que de malingres, de futurs tuberculeux qui encombreront plus tard nos hôpitaux et nos asiles !

Or, un exemple récent nous montre qu'il est possible d'abaisser en quelques années ce chiffre à 5 o/o. Grâce à une campagne d'hygiène bien comprise, la « Société d'hygiène des femmes et des enfants » de Nouvelle-Zélande et le Ministère de la Santé Publique de ce pays réussirent à y abaisser jusqu'à 4 o o seulement (en 1917) le taux qui, quelques années auparavant, était à peu près le même que chez nous. On a reconnu là-bas que la mortalité infantile est causée pour la plus grande part par l'ignorance des mères *dans toutes les classes de la société*. On y dit : « Les enfants ne meurent pas, on les tue. » Mais les mères sont coupables sans le savoir. Il faut donc les instruire.

Bien qu'ayant déjà un taux notablement inférieur au nôtre (environ 100/0) l'Angleterre s'est émue de se voir distancer ainsi dans la course au progrès par sa colonie. Toujours prête à s'instruire, elle a demandé et elle a obtenu du gouvernement de Nouvelle-Zélande qu'on voulut bien lui « prêter » pour un an ou deux le Dr Truby King, organisateur de la campagne en Nouvelle-Zélande.

Il vient d'arriver à Londres, et déjà s'organise le travail qui procurera rapidement à l'Angleterre le salut de quelque 100.000 nouveau-nés tous les ans. La France ne devrait-elle pas s'informer de ce qui se fait chez son Alliée, et s'évertuer à donner une forte impulsion à un mouvement semblable, qui se pourrait créer facilement chez nous ? Les bonnes volontés ne manqueraient certes pas.

Le Dr Truby King semble attribuer le succès de son travail en Nouvelle-Zélande à quelques facteurs très simples. Entre autres :

1° Interdiction absolue de fabriquer, de vendre ou d'employer la « tétine » que les mères ignorantes mettent dans la bouche des enfants pour les empêcher de crier, et qui contribue à produire de graves maladies, végétations adénoïdes, tuberculose, dyspepsie, etc.

2° Création de cours *pratiques* de puériculture. Je dis *pratiques*, car des cours théoriques introduits dans quelques lycées, avec un professeur qui dicte un cours, des élèves qui prennent des notes et qui apprennent des leçons, comme elles apprendraient des leçons de littérature, paraissent être à peu près inutiles.

En Nouvelle-Zélande on a recours à un enseignement pratique, tel qu'il convient à de futures mères.

3° Organisation plus méthodique de laiteries modèles, et contrôle méticuleux de la qualité du lait, *avec peines des plus sévères* aux vendeurs de lait impur ou frelaté.

Il existe, je crois, en France, des règlements contre la falsification des produits alimentaires. Ils n'ont besoin donc que d'être développés, et, surtout, *appliqués*. La différence entre la France et la Nouvelle-Zélande à ce point de vue me paraît être que là-bas on ne se contente pas d'avoir des règlements, mais qu'on les applique systématiquement sans se soucier trop

des réclamations de « l'électeur », que nous hésitons trop à punir lorsqu'il transgresse des lois d'intérêt général qui lèsent son intérêt particulier.

Il s'agit là, je le répète, de 100.000 vies françaises à sauver par an. Ce qu'un pays étranger a pu faire avec un climat qui n'est ni meilleur ni pire que le nôtre, nous pouvons, nous devons le faire.

J'ai l'honneur de vous prier, Monsieur le Directeur, d'agréer les assurances de ma parfaite considération.

T.-J. GUÉRITTE.

§

**Pour conserver le poisson sans glace.** — *Le Bulletin mensuel de la Chambre de Commerce française de New-York* nous apprend que dans la Colombie britannique et en Angleterre on peut maintenant conserver sans glace du poisson frais.

L'opération ne dure pas plus de trois heures et demie. Le poisson est mis d'abord dans un réservoir refroidisseur avec de l'eau très froide.

Au bout d'une demi-heure, le poisson est mis dans un réservoir d'eau de mer ou d'eau fraîche salée. On agite cette eau avec une pompe qui la fait passer dans un tuyau d'où elle s'échappe après avoir passé dans un filtre rempli de charbon de bois de saule, et cela durant trois heures. Pendant dix jours le poisson ne risque pas de se corrompre et peut être conservé dans une chambre fraîche pendant des mois.

§

**Les Italiens colonisateurs.** — D'après des observations faites par une commission médicale de Rio-de-Janeiro il est résulté que les Italiens s'adaptent mieux que toute autre race à la vie dans les climats tropicaux. En effet, dans une région très insalubre située au centre du Brésil, durant la construction d'une voie ferrée, le nombre des décès parmi les ouvriers italiens ne fut que 6,30 pour cent, tandis qu'il montait jusqu'à 14 pour les gens des autres nationalités.

Les Français sont restés en dehors de ce calcul, car il n'y en avait pas parmi les ouvriers qui travaillaient à la construction du chemin de fer en question. Mais, d'après ce qu'on sait, leurs facultés d'adaptation aux colonies sont également très grandes.

§

**Sainte-Beuve et les Chasseurs à pied.** — Ecrivant en juillet 1852 un article sur Paul-Louis Courier, Sainte-Beuve dit : « Courier n'évitait pas les vers quand ils se présentaient dans sa prose, il les recherchait plutôt; cela lui rendait le style plus alerte et plus sautant : il aimait mieux, en écrivant, le pas des tirailleurs de Vincennes, que la marche plus uniforme et plus suivie de la ligne, — de la phrase française ordinaire. »

Ce n'est pas sans joie que les chasseurs à pied reliront cette phrase, qui constitue pour eux une lettre de noblesse littéraire et montre combien ils étaient connus de tous, quelques années seulement après leur formation.

§

**Vieilles paroles d'autrefois.** — La Rochefoucauld-Liancourt, voyageant en 1795 aux Etats-Unis, rencontra dans les environs de Philadelphie

ce qu'il appelle « un Français de la Lorraine allemande », c'est-à-dire, je pense, un Lorrain de Sarreguemines, et sa femme, « une Américaine, fille d'un homme d'Avignon et d'une femme de Franche-Comté. » Ces gens tenaient une auberge où La Rochefoucauld-Liancourt passa la nuit.

« Les bonnes gens, dit-il, nous ont demandé avec beaucoup d'empressement des nouvelles de la France ; mon ami leur a répondu qu'elle était toujours en guerre, qu'elle avait une prochaine campagne terrible à soutenir.

— Comment donc, ont-ils dit, plus forte que les autres ?

— Les Anglais...

— Mais ils ont été battus l'an passé.

— Bien d'autres, a reparti mon ami, les Russes, les Autrichiens.

— Ah ! sans doute, ont dit ces bonnes gens, tous ceux qui n'aiment pas la liberté ; mais les Français triompheront, s'il plaît à Dieu, contre tous ces vilains-là.

« Ainsi pense, ajoute La Rochefoucauld-Liancourt, ainsi s'expriment la plupart des habitants de l'Amérique. »

Cette constatation offre pour nous le plus vif intérêt, aujourd'hui que les Américains sont engagés avec nous dans une lutte semblable à celle que la France soutenait en 1795 contre les coalisés.

Mais voici les paroles curieuses par lesquelles cet émigré qu'est La Rochefoucauld-Liancourt nous donne son sentiment personnel, son jugement de Français demeuré patriote, malgré les persécutions supportées, et comprenant la nécessité de la liberté et le grand rôle joué à ce moment par la France : « Ainsi doivent penser tous ceux qui ne connaissent pas les crimes de notre révolution, même tous ceux qui, en les connaissant, les attribuent, comme ils doivent l'être, aux factions partielles, mais les séparent de la cause de la liberté, et qui sont d'ailleurs aussi indignés des principes et de la conduite des puissances combinées que de celle des terroristes. La question en est là aux yeux des hommes peu instruits ; elle doit en être là en vérité aujourd'hui pour tout le monde qui voudra mettre un moment à part ses griefs, ses malheurs, pour observer avec calme et réflexion ; *le combat est aujourd'hui entre la liberté et le despotisme.* Si la cause de la liberté prévaut, elle pourra s'organiser, se régulariser, cesser d'être anarchie, devenir réellement liberté. Si le despotisme triomphe, il ne s'organisera que pour enchaîner l'univesr ».

§

**Chez Knut Hamsun.** — On n'a guère l'occasion d'entendre parler de Knut Hamsun. Pourtant l'homme qui a écrit des livres tels que *Pan* (dont une bonne traduction française se trouve aux éditions de la *Revue Blanche*) est à coup sûr un des grands talents de notre époque. Mais ne nous étonnons pas trop du silence qui règne sur lui. Hamsun est un misanthrope si farouche que ses compatriotes eux-mêmes ne réussissent guère à l'approcher. Pourtant une correspondance de Copenhague, récemment publiée par les *Nouvelles de Bâle*, évoque cet Alceste des fjords.

Il y a des années, disent les *Nouvelles de Bâle*, Knut Hamsun s'enfuit loin du commerce des hommes, s'installa dans une île déserte et pria qu'on le laissât seul. Arrivait-il pourtant un visiteur ? Vite il faisait voile pour une autre île et s'y cachait. En 1913 le journal *Politiken* projeta d'envoyer un

steamer avec une mission de poètes danois pour célébrer le 25e anniversaire de la *Faim*. Mais Hamsun se débattit un peu, déclara qu'on aurait un mécompte et put se soustraire à l'invasion. Pour la première fois pendant la guerre mondiale, il s'est retrouvé quelque peu dans la compagnie des hommes. Et c'est ainsi que l'écrivain danois bien connu Anker Kirkeby lui rendit visite à Larwick et publie dans le *Politiken* un long interview dont voici quelques extraits :

La petite ville blanche dont les vitres brillent et devant laquelle fleurissent des fleurs, est au bord du fjord bleu de Christiania. Dans une pièce ensoleillée, aimablement parée de meubles anciens, la maîtresse de la maison est assise, un enfant sur les genoux, un autre à ses pieds. Elle souhaite au visiteur cordiale bienvenue. Et voici, — visage de sage creusé de profondes rides d'amertume, — Knut Hamsun. C'est bien le voyageur inlassable qui a bu à longs traits à la coupe du dédain. Il est las d'écrire. « Mes doigts s'y sont recroquevillés. Ma main tremble. » Et il est en outre malade, nerveux. « Mes enfants me rendent nerveux. Ils se mettent sur mes épaules et téléphonent à travers ma tête. Alors je m'en vais avec ces roulements dans les oreilles. Et j'ai encore depuis des années un picotement du nez qu'aucun médecin n'a pu... exorciser. » Là-haut, dans le nord, il était si loin du monde qu'il devait lire télégraphiquement les épreuves de ses ouvrages. De là vinrent des fautes si nombreuses qu'il ne lui fut plus possible de passer outre. Alors il fit voile pour Larwick.

Pour un simple article de journal Knut Hamsun reçoit cinq cents couronnes. Mais il écrit rarement pour les journaux. « Je n'ai plus besoin d'argent... J'ai besoin tout juste d'habits — eh oui ! — et après je fume ces petites pipes. Quand j'étais jeune je rêvais vin, femmes, fêtes, bonheur. Mais maintenant... Un ami m'a envoyé récemment une montre en or avec chiffres. J'ai déjà une montre. Que faire d'une montre en or? Mes enfants l'auront plus tard:.. Maintenant je suis vieux et je n'ai besoin de rien. Quand j'étais jeune... Ah ! certes. Un ami m'a écrit : Si tu es malade maintenant, ne crois-tu pas que cela vient de ce que tu n'as pas mangé ton saoul, étant enfant? — C'est la vérité vraie. J'étais chez un oncle qui me laissait mourir de faim. J'étais fort vigoureux et j'avais besoin de beaucoup manger... Je mourais de faim. »

Dans le cours de l'entretien Kirkeby demande s'il est vrai que Knut Hamsun soit fils naturel de Bjornson. Hamsun répondit : « On demandait une fois à Bjornson si c'était vrai. Il réfléchit un instant, puis demanda : Où est né Hamsun, et quand ? — On lui donna les précisions. Alors le vieillard branla énergiquement la tête : Je ne suis jamais allé dans ces parages. Du reste, conclut-il, je n'aurais pas répugné à cette paternité. »

« Comment devient-on heureux? » demande encore l'interviewer à Hamsun. Et Hamsun répond tristement : « Nous ne savons pas, hélas ! ce que c'est que l'amour. Salomon lui-même dans tout son savoir ne le savait pas... » Mais plus tard Hamsun dit : « Ce qu'on est, ce qu'on a, on doit l'offrir à son pays et à ses enfants. Celui qui n'a pas d'enfants doit en ramasser dans la rue. Nous n'atteignons jamais ce dont nous rêvons, mais nous voulons aider nos enfants à approcher ces rêves de plus près. Voilà tout ce que nous pouvons. »

H. D.

§

**La Marseillaise en Allemagne.** — Il paraît que, dernièrement, *la Marseillaise* a retenti, au Kursaal de Baden-Baden, au grand étonnement des *Gaeste* qui oublient les angoisses de la guerre dans la ville d'eaux chère à nos grands-pères. On aurait même applaudi l'hymne de Rouget de Lisle, puisque le *Lokal-Anzeiger* le dément.

En réalité, il s'agit simplement de quelques mesures de *la Marseillaise*, intercalées par Henry Litolff (1818-1891) dans son ouverture de *Robespierre ou les Girondins*. Mais, peut-être, le kapellmeister de Baden a-t-il voulu se payer la tête de ses auditeurs.

Pareille aventure arriva dans un concert donné en présence du tzar Alexandre III, à une époque où l'alliance franco-russe était encore dans les limbes. La même ouverture de Litolff en fut encore la cause. Mais, en Russie, on ne badinait pas alors avec les choses révolutionnaires. Les courtisans se demandaient déjà ce qu'il allait advenir du malheureux chef d'orchestre, et considéraient avec un effroi mêlé de curiosité la physionomie du tzar. Mais Alexandre se contenta de sourire et l'on put terminer le programme sans encombre. C'est ainsi que *la Marseillaise*, proscrite jusque-là, fit sa première apparition officielle en Russie.

Certains compositeurs allemands ont d'ailleurs montré une prédilection pour notre hymne national. Si Beethoven l'a dédaigné, Schumann, dans son ouverture de *Hermann et Dorothée*, lui a emprunté quelques mesures et, dans ses *Deux grenadiers*, en a commenté éloquemment le début.

Wagner a fait mieux, quatre ans avant Schumann, et dans une composition de sa période de misère parisienne (en 1839), sur les mêmes *Deux grenadiers* de H. Heine, il a, comme accompagnement, utilisé *la Marseillaise* tout entière. Et voilà une page wagnérienne qui pourrait bien trouver grâce devant nos plus farouches va-t-en-guerre...

§

**Verlaine au Collège de Notre-Dame de Rethel.** — Relisant, ces jours-ci, l'ouvrage de M. L. Lacroix, ancien évêque de Tarentaise : *Un profeseur de rhétorique*, paru en 1912 chez Plon-Nourrit et Cie, nous y avons trouvé, à la p. 237, cette mention de Verlaine, professeur d'anglais et de francais au collège Notre-Dame à Rethel, mention que nous n'avons vue relevée nulle part dans des écrits traitant de Verlaine, parus depuis :

« Cet étrange collègue, qui avait roulé sur presque toutes les routes de « l'Europe, mais qui tenait en poche le manuscrit de « *Sagesse* », devait « singulièrement intéresser le professeur de rhétorique... »

Ce professeur, qui fut à Rethel de 1873 à 1893, était un abbé Dogny, prêtre vertueux, dont M. L. Lacroix fut l'élève en seconde, en 1871-72, au petit séminaire de Reims, et dont il a, dans le livre que nous citons, décrit *con amore* la digne carrière. Revenant, cependant, à Verlaine, nous avons à adjoindre, au témoignage ci-dessus, la note complémentaire suivante de M. Lacroix :

« D'une note reçue en cours d'impression, il résulte que les professeurs « de Rethel ne soupçonnèrent point la valeur du poète. Ils le tenaient pour « un excellent maître de grammaire, mais ils paraissaient ignorer qu'il eût « déjà publié plusieurs volumes de vers. Ils étaient surtout frappés de ses « excentricités. Plus d'une fois, il lui était arrivé de commencer le diman- « che matin et de terminer la journée dans une bruyante ébriété. Ils avaient « seulement observé qu'il travaillait une grande partie de la nuit, et que, « de temps à autre, vers une heure du matin, il réveillait ses voisins pour « partager avec eux une soupe à l'oignon préparée de ses mains. Sûrement « M. Dogny n'était pas du nombre de ses invités... »

Le « pauvre Lélian » apprit-il à l'école de l'abbé Dogny, dont l'érudition littéraire était (p. 122) « déconcertante », un peu de cet élan au mysticisme dont les poèmes de *Sagesse* devaient, en 1871, donner l'inoubliable témoignage ? — C. PITOLLET.

§

**La découverte de Garabed Giragossian.** — La découverte merveilleuse, c'était naguère l'aviation. C'est aujourd'hui la traction à distance.

Il ne s'agit de rien moins que de pousser des vaisseaux, des chemins de fer, des poutres, des engrenages de toutes sortes et de toutes dimensions sans employer aucune des énergies mécaniques connues et appliquées jusqu'à maintenant.

Charbon, électricité, essence, autant de moyens bons à orner maintenant le musée des Arts et Métiers !

L'inventeur de la nouvelle théorie destinée à bouleverser l'univers et à ouvrir peut-être les voies de communication interplanétaires est un Arménien nommé Garabed Giragossian. Retenez bien ce nom qui a d'ailleurs tout l'air d'être tiré d'un roman de Jules Verne.

Mais il paraît que son invention est chose à présent démontrée ou du moins très probable, si probable que le gouvernement américain en a acquis le brevet.

Ne croyez pas que Garabed Giragossian soit arrivé à persuader les gens au premier coup. Il n'y est arrivé que peu à peu. Et il y a longtemps qu'on parle de sa découverte et qu'on s'en moque. Cependant on s'est souvenu de Fulton et des autres inventeurs.

Le gouvernement américain, à qui appartient l'invention, a chargé une commission de savants d'étudier le cas et de faire un rapport. Leur nom n'a pas été révélé. On en fait mystère.

On sait seulement qu'ils sont cinq et qu'après quelques heures de consultation, ils ont émis un verdict écrit qui est entre les mains du ministre de l'intérieur.

Garabed Giragossian est un homme sympathique, plutôt gros et bon vivant. Il a travaillé 27 ans à la découverte de l'*énergie libre* ou *garabed*, comme il aime à l'appeler, et si sa découverte permet d'éliminer le charbon pour la traction des navires, il n'y a pas le moindre doute que l'Amérique ait désormais en main le contrôle des destins de l'univers.

Garabed Giragossian ! C'est un nom que l'on entendra répéter souvent, à moins toutefois qu'il s'agisse d'une imposture touchant *le mouvement perpétuel* !

§

**Centenaire de la traversée de l'Atlantique en vapeur.** — C'est l'an prochain que l'on célébrera, à moins qu'on ne l'oublie, le centenaire de la traversée de l'Atlantique par un bateau à vapeur.

La vapeur n'y servait que d'auxiliaire aux voiles. Mais cela était si étonnant et cela inspirait si peu de confiance qu'aucun passager ne se présenta pour louer une des 32 somptueuses cabines.

Le *Savannah*, le vapeur en question, naviguant quelquefois à la voile, mit trois semaines à accomplir son voyage. Un shooner américain qui le vit de loin raconta qu'il avait vu un vaisseau en flammes. Le cutter *Kite* vint à son secours et le commandant fut bien étonné de ne pouvoir rejoindre ce vaisseau fumant et sans voiles.

Le *Kite* tira des coups de canon, le *Savannah* stoppa et l'officier comprit enfin qu'il poursuivait un vapeur.

Le *Savannah*, durant tout le voyage, ne se servit de ses voiles que pendant un total de 80 heures.

Mais quand il revint en Amérique, on avait si peu foi dans le nouveau moyen de locomotion qu'on le débarrassa de ses machines et il finit paisiblement ses jours comme un simple voilier.

§

**Camions.** — Comme les beaux carrosses d'autrefois avaient des noms tels qu'en ont aujourd'hui les navires, les camions qui circulent sur le front pour le transport des troupes ou des munitions portent des marques qui ne manquent pas lyrisme.

Un de nos lecteurs a relevé quelques-unes de ces marques qui appartiennent chacune à un groupe de camions et il nous les a adressées à titre de curiosité.

Les voici : un coq ; la planète Saturne ; un diable portant un obus sur le dos ; un bouledogue ; la tête de Vercingétorix ; un lansquenet portant sa pique ; une cigogne ; une oie ; un canard ; deux canons croisés surmontés d'une grenade ; un drapeau français ; un cheval mécanique ; deux triangles ; un diable dansant ; la tête du sphinx ; un perroquet ; tête de poilu entre deux grappes de raisin ; un sanglier sous un lapin ; une chouette ; un fiacre vu de derrière ; une tête de lévrier ; une marmite.

C'est là tout un blason singulier dont les pièces ne sont pas indifférentes et qui donneront lieu plus tard à mille commentaires archéologiques.

§

**Le Hérisson.** — Au « dîner du Hérisson » qui eut lieu récemment à Washington (Derbyshire), on en servit de bouilli et de rôti.

Les connaisseurs en cuisine des gypsies ne sont pas d'accord sur la meilleure recette pour préparer ce mets succulent.

Plusieurs estiment qu'il est surtout bon en civet, à la façon du lièvre, duquel il se rapproche par le fumet.

La plupart pensent que la meilleure façon de le préparer est de l'envelopper de terre glaise et de le cuire ainsi à l'étouffée.

On tue le hérisson d'un coup, on le nettoie, on le sale et on le poivre, on l'entoure de terre glaise et on le met ainsi dans la braise. En quelques minutes la glaise est cuite et commence à craqueler et quand on retire le rôti du feu, en même temps que la glaise s'en vont les piquants et la peau du hérisson dont il reste la chair exquise et tendre qui tient le milieu entre le jeune porc et le poulet. On la mange avec du cresson en salade, ou avec de l'oseille cuite. Ainsi l'enseigne M. Harwood Brierley, le grand maître en l'art de manger le hérisson.

Du reste, si vous n'en mangez pas, ne le méprisez pas et surtout ne le tuez pas. Le hérisson est très utile dans un jardin qu'il débarrasse de ses parasites. Emportez-le et mettez-le dans votre potager.

§

**Le 4 juillet 1776.** — Ce fut une scène dramatique lorsque l'on annonça à la foule qui se tenait devant la maison d'Etat le 4 juillet 1776 que le gouvernement des Etats-Unis avait adopté la Grande Déclaration d'Indépendance.

La révolution était devant le Congrès depuis le 1er juillet, mais le 4 à midi, il n'était pas certain qu'elle eût été adoptée à l'unanimité.

Dans l'attente de l'événement, le vieux sonneur de la Maison d'Etat se tenait depuis le petit jour prêt à signaler la nouvelle à la cité anxieuse.

Les heures passaient ; il s'impatientait disant : « Ils ne le feront jamais ! ils ne le feront jamais ! » Tout à coup un messager lui cria : « Sonnez ! » et le vieux sonneur sonna comme il n'avait jamais sonné, tant les applaudissements qui venaient jusqu'à lui lui donnaient de force et d'enthousiasme.

La Déclaration d'Indépendance est un des plus nobles documents d'Etat. Elle ne diffère que par des détails du projet préparé par Jefferson qui l'avait fortement teinté de ses théories dérivées de Locke. Le document a été critiqué. « Ce sont des lieux communs sur le droit naturel ». Il a de cela en effet et, considéré au point de vue de la liberté commerciale et industrielle, la Déclaration d'Indépendance ne cadrait guère avec les principes et conditions qui dominaient dans l'Amérique de 1776.

Mais Jefferson était occupé d'égalité politique, de liberté politique. Et la doctrine principale, dans le *Traité sur le Gouvernement* de Locke, est qu'un peuple a le droit de se gouverner lui-même de la façon qu'il pense convenable pour le bien commun. Jefferson l'appliqua à l'Amérique avec une logique absolue et, pour la première fois dans l'histoire, par cette Déclaration un Etat fondait sa vie sur l'idéalisme démocratique, disant que le gouvernement existait pour assurer le bonheur du peuple et que ses devoirs lui venaient du consentement des gouvernés.

§

**Moineaux.** — Le moineau de Paris est fameux pour sa familiarité et celui de Londres ne l'est pas moins.

Aux tables de rafraîchissement installées dans les parcs, le moineau vient prendre la miette jusque dans les mains des promeneurs.

Dernièrement, au *Zoological Gardens*, un moineau voletait devant une cage qui contenait un renard. Il y pénétrait, cueillait avec le bec un morceau de biscuit que les visiteurs y jetaient et s'en allait rapidement devant le renard qui tentait de l'attraper.

Le moineau agissait avec tant d'adresse que les visiteurs s'arrêtaient pour le voir manœuvrer.

Rudyard Kipling, qui était dans la foule, applaudissait aussi le moineau et imagina sans doute un chapitre d'une suite au *Livre de la Jungle*.

§

**La louve du Capitole.** — On sait que la municipalité romaine conserve toujours dans une cage sur le Capitole une louve qui rappelle l'origine de la ville.

Morte au commencement de la guerre, la bête symbolique n'avait pas encore été remplacée.

Jusqu'à présent, c'est de Brescia que venait généralement la louve du Capitole.

Mais celle-ci a été offerte à la commune de Rome par la ville de Tarente.

Ainsi à Tarente, il y a des loups ! Qui l'eût cru ?

On savait qu'on y dansait la tarentelle, qu'il y avait la mer et d'excel-

lents poissons préparés de façon à faire faire le voyage aux gourmets, mais la louve est inattendue.

Il est vrai que, depuis la guerre, la belle Tarente est devenue une ville industrielle, un port important de l'arrière, et la louve s'est trouvée là tout naturellement, poussée par son instinct sanguinaire, de même que ce petit juif de Hongrie qui fut à la guerre et, pris d'un grand enthousiasme, marcha de l'avant et au bout de quelques jours se retrouva tout naturellement aux environs de Budapest où, avec un courage effrayant, il raconta la bataille jusqu'au moment où les gendarmes le cueillirent.

Du reste, « la jeune Tarentine » ne fut pas sotte d'aller faire un tour dans les *Giardini del Peripato*, elle a trouvé à s'embusquer à Rome même, sur le Capitole ! Mais qu'elle n'oublie pas que la roche tarpéienne est auprès, même, surtout pour les *imboscati*.

§

**Couleurs et toilette.** — Comme les modistes françaises, les modistes anglaises inventent chaque année de nouveaux noms de couleurs dont plusieurs sont empruntés d'ailleurs de notre rue de la Paix, d'où vient la Mode.

Cette année, les Londoniennes portent des robes et des chapeaux *nègre*, *mastic*, *ivoire*, *bouteille*, *vin*, *champagne*, *jade*, *saxe*, *hélio* et *navire*.

Il y a soixante ans on portait à Londres des robes couleur *Magenta* ou *Solférino* qui venaient des batailles où les Français étaient vainqueurs.

Au reste, le goût de la toilette et de la mode ne chôme pas plus, pendant la guerre, en Angleterre qu'en France.

Où chome-t-il du reste aujourd'hui? Pas même dans l'Afrique du Sud qui possède actuellement les plus beaux tissus de laine.

N'est-ce pas Mme Cécile Sorel qui déclarait, sauf erreur, qu'une femme ne pouvait pas dépenser moins de 300.000 francs par an pour sa toilette?

A propos de la taxe de luxe sur les vêtements féminins, une dame âgée de la pairie anglaise, Lady Dorothy Nevil rappelait dernièrement que dans sa jeunesse son père lui accordait pour sa toilette 45 livres par an, soit 1125 francs. Sa mère avait pour sa toilette et ses faux frais 300 livres par an, soit 7500 francs, et cette somme était alors considérée comme exorbitante, même pour la femme d'un riche pair anglais.

On rencontre encore quelquefois dans la banlieue de Londres de vieilles dames vêtues à la mode qui brillait au milieu du règne de la reine Victoria : petit bonnet noir, robe de satin noir sur laquelle est jeté un manteau noir orné de jais.

Elle ressemblent ainsi à ces grandes phalènes qui viennent parfois tourner autour des lumières dans la banlieue londonienne, grandes phalènes dont justement le nom populaire est là-bas *Old Lady moth* (*Mania maura*).

Elles ne payeront pas la taxe de luxe, car elles portent leurs robes somptueuses aux tissus inusables et les porteront vraisemblablement *jusqu'au bout*.

§

**Giovanni Pier Luigi da Palestrina.** — Le revérendissime chanoine Raphaël Casimiri, maître de chapelle de l'archibasilique de Saint-Jean de

Latran, vient de publier de nouveaux documents biographiques sur le *princeps musices* qui naquit entre 1525 et 1526.

En 1537, on le trouve parmi les enfants de chœur de Sainte-Marie Majeure, où, selon la tradition, et maintenant selon un texte : *Ioannem da Palestrina* est enregistré parmi les *sex pueros cantantes in eadem ecclesia*.

En 1544, il signe un contrat avec le chapitre de la cathédrale de Palestrina pour le service choral, l'enseignement des enfants de chœurs et la tenue de l'orgue à Sant'Agapito.

En 1550, il devint maître de chapelle à Saint-Pierre de Rome et, en 1555, chanteur de la chapelle papale, office qu'il dut abandonner quelques mois plus tard à la suite du *motu proprio* de Paul IV qui excluait de la chapelle les hommes mariés.

Il passa à Saint-Jean de Latran, où il resta jusqu'en février 1561, et, le 1er mars, il devenait maître de chapelle à Sainte-Marie Majeure.

Après la mort de sa femme, il revint à la direction de la chapelle de Saint-Pierre au Vatican en 1571.

Les recherches de Casimiri détruisent les légendes qui montraient Palestrina aux prises avec la faim et vivant presque uniquement d'eau fraîche et de musique.

§

**La grippe espagnole.** — Qu'elle soit russe, espagnole, italienne ou allemande, peu importe ! elle a fait des ravages et son nom est sans intérêt.

Toutefois, voici un remède qui, paraît-il, a été expérimenté maintes fois en Angleterre comme en Amérique.

Il s'agit de renifler du jus d'oignons. Il paraît que tous ceux qui en ont usé ont été presque instantanément guéris.

On savait déjà que ceux qui peuvent manger de l'oignon trouvent dans ce bulbe une sorte de pancrée.

Mrs Hetty Green qui, il y a une quarantaine d'années, était connue à New-York comme *America richest business woman*, était une déterminée mangeuse d'oignons.

La délégation de journalistes qui vint la féliciter lors de son quatre-vingtième anniversaire la trouva mangeant des oignons.

« Ma santé est due, leur dit-elle, aux oignons que je mange. Ce sont les meilleures choses du monde pour conserver la santé et je ne sors jamais sans en avoir dans mes poches. »

Swift prévenait les amoureux de ne pas manger d'oignons crus.

Last your kissing should be spoil'd,
The onion must be thoroughly boil'd,

Les Espagnols pensent différemment et l'équivalent de notre dicton : « Vivre d'amour et d'eau fraîche » et du dicton anglais : *Love in a cottage*, est en Espagne : *Con tigo pan y cebolla*, c'est-à-dire du pain et un oignon, cru, naturellement.

§

**La traite des jaunes.** — En Indo-Chine, à l'arrivée à Haïphong du vapeur *Kiang-Ngai* venant de Packhoï, tout l'équipage fut arrêté sous l'inculpation d'assassinat, à la requête des autorités consulaires de

Packhoï, sur le rapport d'un fonctionnaire anglais des douanes maritimes chinoises.

Celui-ci, qui était parti de Haïphong avec le *Kiang-Ngaï*, a déclaré que le vapeur s'était arrêté, en descendant la rivière, à hauteur de la coupure de Dinh-Vu. Une femme chinoise débarqua en sampan et revint peu après avec une jeune fille annamite qui fut enfermée dans une cabine.

L'Européen, intrigué, interrogea le compradore et lui proposa même d'acheter la jeune fille. Mais le Chinois nia formellement qu'une femme eût été embarquée. Peu après, l'agent des douanes, qui parle couramment le chinois, surprit un conciliabule de plusieurs membres de l'équipage, dans lequel il était question de le faire disparaître ainsi que la jeune fille, pour éviter une dénonciation.

Il descendit alors dans sa cabine où il s'enferma, un revolver à portée de la main, bien décidé à défendre chèrement sa vie en cas d'agression.

Dans la nuit, il entendit des hurlements épouvantables dont il ne lui fut que trop facile de deviner l'origine. Seul, contre tout l'équipage chinois, il dut renoncer à intervenir.

Aussitôt débarqué, il rendit compte des faits au consul de France à Packhoï et une enquête revéla que les trafiquants de chair humaine avaient emmené la malheureuse jeune fille et l'avaient coupée en morceaux, qu'ils avaient jetés à la mer.

Ce fait divers asiatique aurait fourni le point de départ d'un excellent roman d'aventures à Louis Robert Stevenson, dont l'Ecosse célébrait dernièrement un centenaire, celui de la naissance de son père, le dévot et savant ingénieur, Thomas Stevenson, dont le style clair et précis servit de modèle à son fils, avec lequel il ne s'entendait pas cependant sur les questions de dogme et de politique.

§

**La Maison de Balzac.**

Monsieur le Directeur,

J'ai le plaisir de vous annoncer que le groupe du journal « l'Affranchi » a pris à bail la Maison de Balzac, dans des conditions telles que la demeure du grand écrivain restera consacrée au culte de son souvenir. Ce groupe de Français, respectueux du passé et soucieux de l'avenir de notre race, se propose même, avec le concours de tous les Balzaciens, de reconstituer aussi parfaitement que possible le cadre dans lequel l'auteur de la *Comédie humaine* a écrit ses immortels chefs-d'œuvre.

La Maison de Balzac deviendra un centre de renaissance intellectuelle et artistique après que la victoire libératrice aura mis fin au cataclysme de cette guerre.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

CARLOS LARRONDE.

§

**Qui vit plus de quatre-vingt-dix ans ?** — Le recensement de 1911 a montré qu'il vivait cette année-là en Italie 12.926 personnes de plus de 90 ans.

En voici le tableau instructif :

| Professions | Hommes | Femmes |
|---|---|---|
| Agriculteurs et pasteurs | 1887 | 621 |
| Hôteliers | 7 | 3 |
| Avocats | 13 | |
| Fermiers | 850 | 600 |
| Cordonniers | 50 | |
| Propriétaires | 418 | 4417 |
| Boutiquiers | 70 | 15 |
| Prisonniers | 4 | 1 |
| Chaudronniers | 30 | |
| Rétameurs | 64 | |
| Pharmaciens | 6 | |
| Boulangers | 14 | 2 |
| Commis-voyageurs | 8 | 2 |
| Oisifs | 1072 | 1094 |
| Marins | 43 | |
| Médecins | 18 | |
| Mendiants | 12 | |
| Maçons | 87 | 104 |
| Notaires | 153 | |
| Coiffeurs | 8 | |
| Retraités | 5 | 2 |
| Assistés | 271 | 179 |
| Prêtres | 229 | 307 |
| Tailleurs | 117 | 5 |
| Couteliers | 22 | |
| Religieuses | | 14 |
| Tisseurs | 14 | 79 |
| | 5461 | 7465 |

On voit par ce tableau que la profession où les deux sexes atteignent la plus longue vie est celle d'oisifs. On s'en doutait un peu. La profession de propriétaire convient beaucoup mieux aux femmes qu'aux hommes ; par contre les laboureurs et les bergers vivent plus longtemps que les cultivatrices et les bergères.

D'autre part, le métier de prisonnier ne convient à aucun des deux sexes ; les macrobites y sont rares.

§

Errata. — Dans notre livraison du 1er août, page 486, lire :
ligne 17 : Pollaiuolo ;
ligne 31 : Memmi.

MERCVRE.

*Le Gérant :* A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

# BULLETIN FINANCIER

a continuation des heureuses nouvelles venues du front a eu pour effet d'entretenir bonnes dispositions dont le Marché est animé, voire même de stimuler à nouveau sa ente activité.

es rentes françaises et particulièrement le 4 o/o qui a passé de 69 fr. 25 à 71 fr. 10 accentué leur progression. Le 3 o/o est à 61 fr. 95 et le 5 o/o à 87 fr. 65.

e paiement des coupons arriérés ne semblant pas immédiat, les fonds russes, bien fermes, ont reperdu une partie de leur avance ; par contre, les valeurs de métallgie, de naphte, etc., de Russie, se sont assez facilement maintenues.

es bruits de grèves et d'émeutes, en différents points de la Péninsule, ont alourdi xtérieure et les Chemins espagnols. C'est ainsi que le Nord de l'Espagne se tasse à fr. D'ailleurs, au sujet de cette compagnie, il ne faut pas oublier que si ses recettes t en augmentation de 8.923.592 pesetas sur celles de la période correspondante de 7, la progression des dépenses de l'exploitation durant ce même semestre est évaluée 2 millions.

l en va malheureusement ainsi, avec du plus ou du moins, des compagnies similaires, si s'explique-t-on que les chemins de fer espagnols sollicitent à leur tour le relèvent de leurs prix de transports.

hez nous, nos grands réseaux ferrés ont fait montre de fermeté, principalement le rd qui passe de 1210 à 1300 fr. L'Est, le Midi et le P.-L.-M. s'attribuent chacun inze à vingt points.

es ordres d'achats nombreux ont relevé les cours de nos grandes banques, dont plus favorisées sont la Banque de Paris à 1175 fr. ; l'Union parisienne à 685 fr. ; rédit Lyonnais à 1240 fr. ; le Crédit foncier à 800 francs.

n valeurs de cuivre, on remarque la fermeté du Rio à 1980 et la nouvelle avance Montecatini à 160 francs.

ux Métallurgiques et assimilées, mentionnons les progrès de Peñarroya à 1310 fr. ; la Basse-Loire à 390 fr. ; des automobiles Peugeot à 849 francs.

n a continué à rechercher les Phosphates de Gafsa à 1150 fr. et les Phosphates isiens à 340 francs.

es valeurs de caoutchouc ont eu meilleure allure sur le bruit que le Gouvernement s Etats-Unis serait disposé à se montrer moins sévère sur les quantités de caoutouc à admettre à l'importation.

ignalons également une avance de 100 fr. sur les actions Bergougnan à 1650 francs.

n résumé, les transactions se sont faites plus nombreuses et l'argent est abondant.

e fait que, depuis le 1er janvier, les opérations des Caisses d'Epargne se sont soldées un excédent de dépôts de 154.981.368 fr. en constitue une preuve évidente.

LE MASQUE D'OR.

# BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE

es *Bons de la Défense Nationale* offrent toutes facilités pour effectuer un placement de pleine urité, qui n'immobilise les capitaux engagés que r peu de temps et qui donne au Trésor public les sources indispensables au salut du Pays.

n trouve les *Bons de la Défense Nationale* par- t : Agents du Trésor, Percepteurs, Bureaux de te, Agents de Change, Banque de France et ses cursales, Sociétés de Crédit et leurs succursales, s toutes les Banques et chez les Notaires.

Voici à quel prix on peut les obtenir :

PRIX NET DES

**Bons de la Défense Nationale**

(Intérêt Déduit)

| MONTANT DES BONS | SOMME A PAYER POUR AVOIR UN BON REMBOURSABLE DANS | | |
|---|---|---|---|
| | 3 mois | 6 mois | 1 an |
| 100 | 99 » | 97 50 | 95 » |
| 500 | 495 » | 487 50 | 475 » |
| 1.000 | 990 » | 975 » | 950 » |
| 10.000 | 9.900 » | 9.750 » | 9.500 » |
| 50.000 | 49.500 » | 48.750 » | 47.500 » |
| 100.000 | 99.000 » | 97.500 » | 95.000 » |

# MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

**Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes**

—

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts**
**Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages**
**Bibliophilie, Sciences occultes**
**Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

---

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

*Les Poèmes :* Georges Duhamel.
*Les Romans :* Rachilde.
*Littérature :* Jean de Gourmont.
*Histoire :* Edmond Barthèlemy.
*Philosophie :* Georges Palante.
*Le Mouvement scientifique :* Georges Bohn.
*Sciences médicales :* Docteur Pau Voivenel.
*Science sociale :* Henri Mazel.
*Ethnographie, Folklore :* A. van Gennep.
*Archéologie, Voyages :* Charles Merki
*Questions juridiques :* José Théry.
*Questions militaires et maritimes :* Jean Norel.
*Questions coloniales :* Carl Siger.
*Géographie politique:* Fernand Caussy
*Esotérisme et Sciences psychiques :* Jacques Brieu.
*Les Revues :* Charles-Henry Hirsch.
*Les Journaux :* R. de Bury.
*Théâtre :* Maurice Boissard.
*Musique :* Jean Marnold
*Art :* Gustave Kahn.
*Musées et Collections :* Auguste Marguillier.
*Chronique belge :* G. Eekhoud.
*Chronique de la Suisse romande :* René de Weck.
*Lettres allemandes :* Henri Albert.
*Lettres anglaises :* Henry-D. Davray
*Lettres italiennes :* Giovanni Papini.
*Lettres espagnoles :* Marcel Robin.
*Lettres portugaises :* Philéas Lebesgue.
*Lettres américaines :* Théodore Stanton.
*Lettres hispano-américaines :* Francisco Contreras.
*Lettres brésiliennes:* Tristao da Cunha.
*Lettres néo-grecques :* Démétrius Astériotis.
*Lettres roumaines :* Marcel Montandon.
*Lettres russes :* Jean Chuzewille.
*Lettres polonaises:* Michel Mutermilch
*Lettres néerlandaises :* J.-L. Walch.
*Lettres scandinaves :* P.-G. La Chesnais.
*Lettres tchèques :* Janko Cadra.
*La France jugée à l'Étranger :* Lucile Dubois.
*Variétés :* X...
*La Vie anecdotique :* Guillaume Apollinaire.
*La Curiosité :* Jacques Daurelle.
*Publications récentes :* Mercure.
*Echos :* Mercure.

## *ABONNEMENT*

***Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.***

| FRANCE | | ÉTRANGER | |
|---|---|---|---|
| Un an..... | 32 fr. | Un an..... | 37 fr. |
| Six mois..... | 17 » | Six mois..... | 20 » |
| Trois mois..... | 9 » | Trois mois..... | 11 » |

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

---

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.